GÉRARD DÔLE

Plan rataplan

SOUVENIRS D'UN PIOU PIOU QUI A POUSSÉ TROP VITE

GÉRARD DÔLE

Plan rataplan

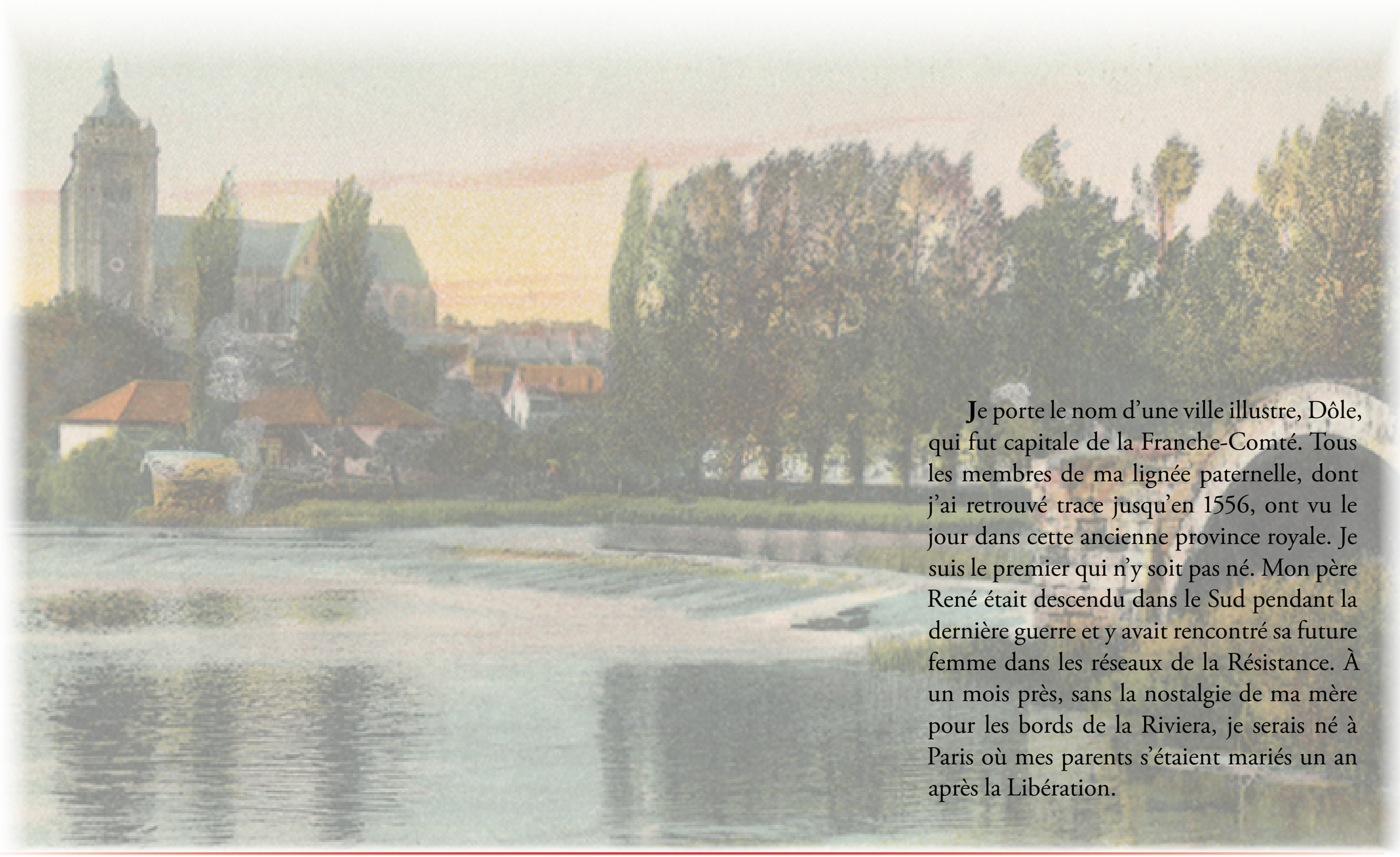
SOUVENIRS D'UN PIOU PIOU QUI A POUSSÉ TROP VITE

Directrice Artistique et Maquettiste

Solange Gambin

Conseillère Littéraire

Michèle Schiavi



Je porte le nom d'une ville illustre, Dôle, qui fut capitale de la Franche-Comté. Tous les membres de ma lignée paternelle, dont j'ai retrouvé trace jusqu'en 1556, ont vu le jour dans cette ancienne province royale. Je suis le premier qui n'y soit pas né. Mon père René était descendu dans le Sud pendant la dernière guerre et y avait rencontré sa future femme dans les réseaux de la Résistance. À un mois près, sans la nostalgie de ma mère pour les bords de la Riviera, je serais né à Paris où mes parents s'étaient mariés un an après la Libération.

Gérard dans son landeau,
sous le regard attendri
de papa et maman.
Promenade des Anglais, 1947.

Je suis donc venu au monde à Nice, à la clinique Mozart, dans le « Quartier des Musiciens », le 23 mars 1947. C'était par un dimanche ensoleillé de mars, à cinq heures de l'après-midi. Je braillais déjà si fort, paraît-il, que malgré les protestations de mon père, une infirmière ronchon m' arracha des bras de ma mère et me fit passer ma première nuit dans la pouponnière.

J'ai vécu mes trois premières années aux Ponchettes, dans une charmante petite villa des Terrasses. Sa façade s'ornait d'une cigogne en céramique 1900 et ses portes s'ouvraient, l'une sur les ruelles pénombreuses de la vieille ville, l'autre sur l'immensité bleue de la baie des Anges. Sa courette fleurie était en contrebas du quai des États-Unis. De même que la « levée » de la Nouvelle-Orléans protège le Vieux Carré des crues du Mississippi, le mur de pierre de Rauba Capeu brisait devant chez nous les vagues impétueuses de la Méditerranée. Je garde de cet endroit enchanteur les plus beaux souvenirs de ma petite enfance. Mes parents me choyaient. Maman me parait des plus mignonnes barboteuses, Papa m'offrait tambour, grosse caisse et autres joujoux, écourtant ses nuits pour les fabriquer à la cave.

Gérard bat du tambour que vient de lui fabriquer son papa.
Courette fleurie de la villa à la Cigogne, 1949.

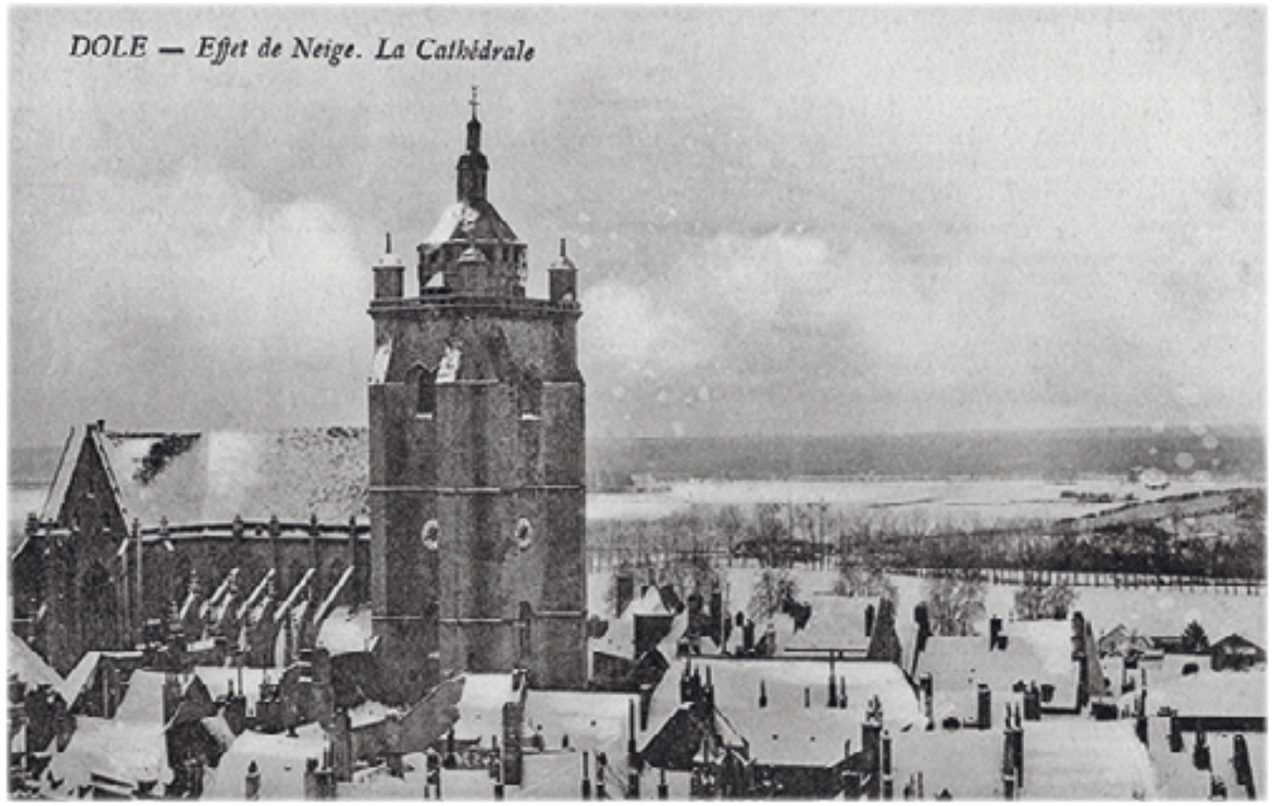
Les Ponchettes et le mur de Rauba Capeu vers 1860.

Calant de Vilafranca

Mais si mon père habitait Nice et travaillait à Monte-Carlo, il avait laissé son cœur en Franche-Comté. Nous allions tous les ans passer nos vacances chez ma grand-mère Prudence et ma tante Mathilde à Dôle, et on ne saurait imaginer les fables épiques qu'il me contait alors, transformant habilement nos ancêtres en compagnons de rêves. C'est ainsi que mes leçons d'histoire s'animaient et que ses récits prenaient vie au fil des pages grises de mes manuels scolaires.

D'emblée, mon père m'avait inscrit dans son imaginaire héroïque souvent peuplé de fantômes et de créatures de la nuit. Il avait choisi de me prénommer Gérard – un composé germanique de *ger*, la lance, et *hard*, fort – en hommage à la vaillance des Séquanes qui avaient préféré périr jusqu'au

dernier, la lance à la main, plutôt que de rendre les armes. Ces peuplades gauloises indomptées contrôlaient un vaste territoire qui forme aujourd'hui le département du Jura. À Dôle, sur le Mont Roland, à travers ses mots, les monceaux de pierres que me montrait mon père devenaient les vestiges de leur grand oppidum. Il m'expliquait que les Séquanes avaient édifié ce refuge sur l'emplacement d'un vieux camp néolithique, à l'approche des armées de César. Je m'imaginais luttant aux côtés de ces farouches guerriers encerclés par les légions romaines et succombant peu à peu à leurs assauts furieux. Mon père, je dois le dire, n'écartait pas la possibilité que l'un des nôtres ait figuré au nombre de ces valeureux défenseurs.



La ville de Dôle sous la neige.

Dans mon regard d'enfant, l'Histoire allait être irrésistiblement associée aux places fortes assiégées par un ennemi supérieur en nombre, et Dôle était un magnifique support d'imaginaire. Ainsi, je croyais voir mes ancêtres, retranchés derrière de hautes palissades, tenant tête aux hordes féroces des Huns. Ces barbares devaient être pires encore que les Alamans, les Vandales, les Francs et les Burgondes qui les avaient précédemment assaillis, puisque mon père n'avait de mots que pour leur chef Attila qui anéantissait tout sur son passage et qu'on appelait « le fléau de Dieu ».

Devant le bastion du Pont qui surplombait le Doubs, je voyais les Dôlois bâtir d'épais remparts pour protéger leur cité que je considérais comme mienne et qui semblait attiser toutes les convoitises. Mon père m'expliquait par la même occasion comment les pierres des parapets avaient été taillées et assemblées, les chemins de ronde crénelés, mêlant à l'histoire des guerres celles des techniques de fortification qu'il affectionnait particulièrement en tant que directeur de travaux.

C'est à cette époque que je pris conscience que la France avait mis longtemps à se construire. La Franche-Comté avait alternativement dépendu du royaume de Bourgogne, du Saint-Empire romain germanique, du Royaume de France et de la Maison de Habsbourg. J'avoue que je m'y perdais un peu dans tous ces détails et ne trouvais pas grand-chose d'intéressant à ces histoires compliquées d'alliances de familles royales et d'héritages qui faisaient changer d'appartenance sans que les populations concernées sachent trop pourquoi.

Les récits des sièges que ma ville avait dû subir au Moyen Âge étaient autrement excitants. Lors de nos promenades dans le vieux Dôle, mon père s'arrêtait parfois rue de Besançon devant la maison Robin, et il me répétait une histoire qu'il parait de détails toujours plus tragiques.

Par son récit, Louis XI dont j'avais vu l'inquiétante silhouette dans un livre de classe, se matérialisait enfin devant mes yeux. Et c'est avec une ardeur accrue que je fourbissais mes armes pour défendre Dôle contre sa cruelle soldatesque. Ma cité appartenait alors au royaume d'Espagne et Louis XI qui était roi de France l'avait assiégée. Mon père m'apprit que c'était au cours d'une attaque particulièrement lourde en pertes humaines que les assaillants, bien supérieurs en nombre, lancèrent : « *Comtois, rends-toi !* » et que les défenseurs répondirent : « *Nenni, ma foi !* » La devise de la Franche-Comté venait de naître et le « Comtois, rends-toi ! Nenni, ma foi ! », inscrit sur l'écusson du Jura, faisait sens pour moi maintenant.

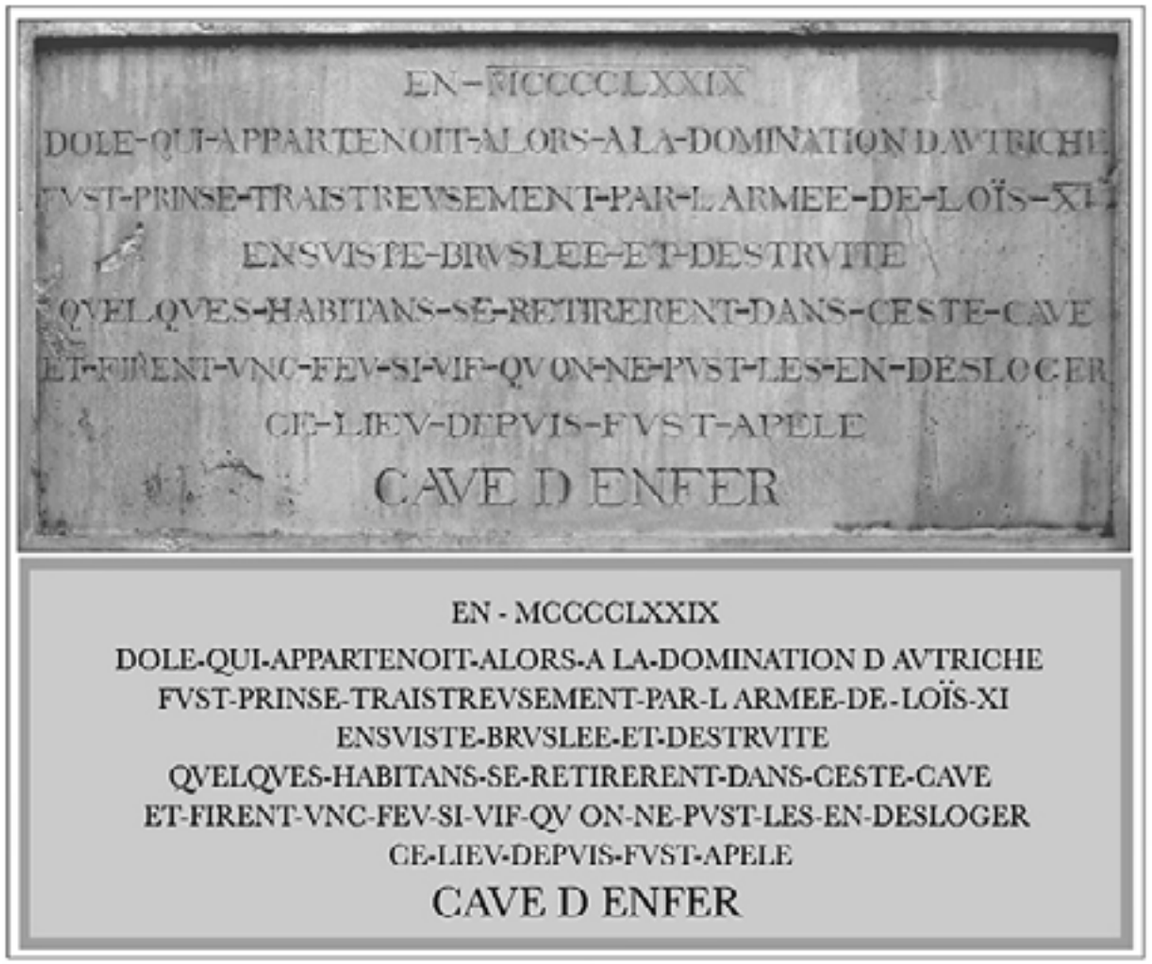
Mon père me conta ensuite que les Dôlois firent une sortie le soir même et se démenèrent avec une opiniâtreté telle que l'ennemi dut se retirer en désordre, abandonnant son artillerie. Alors, exploitant une trêve pourtant jurée sur la Bible, Louis XI leva une nouvelle armée forte de 15 000 hommes commandés par Charles d'Amboise, sire de Chaumont. Un bien triste sire en vérité, me disais-je en moi-même, car, ayant reçu ordre de vaincre à tout prix, d'Amboise n'hésita pas à user du parjure et du sacrilège pour tromper les assiégés.

Un corps d'Alsaciens avait été dépêché en renfort aux Dôlois : il arrêta leur marche, les corrompit, introduisit ses soldats dans leurs rangs, et les fit se présenter devant la ville. Les habitants furent surpris qu'on laissât passer sans obstacle une pareille troupe, mais l'utilité de ces secours tant attendus attiédit leur méfiance. Ils exigèrent néanmoins un serment solennel des arrivants. À la grande porte de Dôle, un autel fut dressé. On y exposa l'Eucharistie. Le clergé et les magistrats se groupèrent autour. Ils ne se doutaient point encore, loyaux chrétiens, de la bassesse d'âme de Charles d'Amboise.

Chaque officier, donc, étendit la main sur le Saint-Sacrement et jura de défendre fidèlement la ville. Les soldats approuvèrent en levant leurs armes au passage. Or soudain, au milieu des cris d'allégresse, retentirent des hurlements de mort. Se sentant en force, les traîtres avaient levé le masque.

Le massacre, le pillage, les violences de tout genre commencèrent. Mais ce fut aussi le début d'une résistance désespérée de ruelle en ruelle. Submergés par un ennemi qui débouchait de toutes parts, les Dôlois se firent hacher au corps de garde. Non loin de là, tandis que les femmes et les enfants qui n'avaient pu fuir, s'entassaient dans une église, les derniers défenseurs se barricadèrent dans la cave d'un cordonnier et firent un feu si vif de leurs arquebuses qu'on ne put les en déloger.

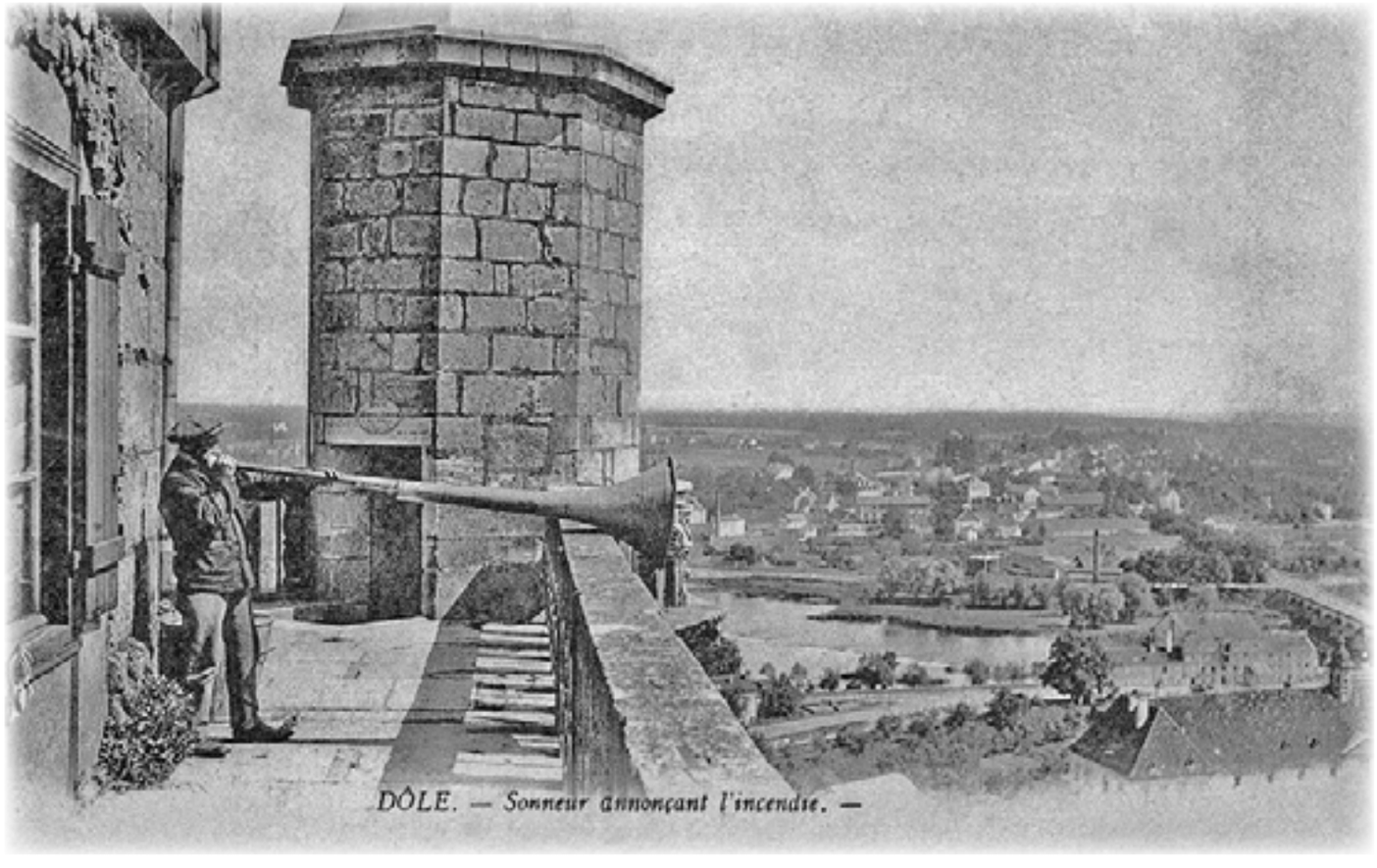
Charles d'Amboise n'était finalement pas si exécrable que je l'imaginais puisqu'il avait épargné cette poignée de braves, disant « qu'il fallait les laisser pour graine ». Soutenu par mon père à qui l'hypothèse visiblement plaisait, j'avais décrété que l'arrière-grand-père de Stéphane Dôle (1556-1653) s'était lui-même battu dans cette « Cave d'Enfer ». J'en étais d'autant plus persuadé que ce souterrain avait reçu un nom trop fantasmatique pour que mon ancêtre et moi n'y fussions pas mêlés.



Plaque commémorative de la Cave d'Enfer sur une façade de la rue de Besançon à Dôle.

Heureux de ma complicité enthousiaste, mon père me conduisait souvent à la cathédrale après notre visite rituelle à la Cave d'Enfer, m'expliquant que ce dramatique épisode n'était que l'un de ceux dont ma ville avait eu à pâtir. Le feu avait été mis à Dôle par ordre de Louis XI et tout s'effondra dans ce désastre. Après trois jours, seules quelques ruines marquaient encore l'emplacement de la fière cité. À grand-peine, ses habitants reçurent l'autorisation de s'établir dans leurs caves et de les couvrir d'appentis bas et provisoires pour se préserver de la pluie. Ils furent ainsi condamnés à vivre sous terre, dans des caveaux qu'on disait emplis de revenants. Aussi, dès qu'ils furent repassés sous suzeraineté du Saint-Empire, les Dôlois se hâtèrent-ils d'édifier la cathédrale Notre-Dame sur l'emplacement d'une église détruite par les incendies. Ils voulaient que son clocher-donjon, le plus haut de Franche-Comté, symbolisât la renaissance de leur cité et son triomphe sur les esprits de l'au-delà, conçus par les massacres et les débordements de sang.

Quand la construction de cette tour fut achevée, on y installa un sonneur dont le rôle était tant d'annoncer les offices religieux que de donner l'alerte en cas de danger avec sa trompette géante. Ce solitaire montait la garde nuit et jour dans le clocher, et il bénéficiait d'un appareil propre à hisser les provisions. Ainsi il n'avait jamais à descendre ni à remonter les 365 marches qui le séparaient de la terre ferme.



Le sonneur de la Cathédrale Notre-Dame avec sa corne d'appel.

En apprenant de mon père que la tour de la cathédrale avait été infiniment précieuse pour observer les mouvements des troupes de Condé au XVIIe siècle, je songeais que les Dôlois avaient été bien inspirés de la bâtir et d'y installer un guetteur. Une fois de plus l'armée du roi de France, celle de Louis XIII à présent, assiégeait ma ville, et je me disais que ce monarque ne devait pas être meilleur que le précédent, vu la détermination avec laquelle les miens lui tenaient tête.

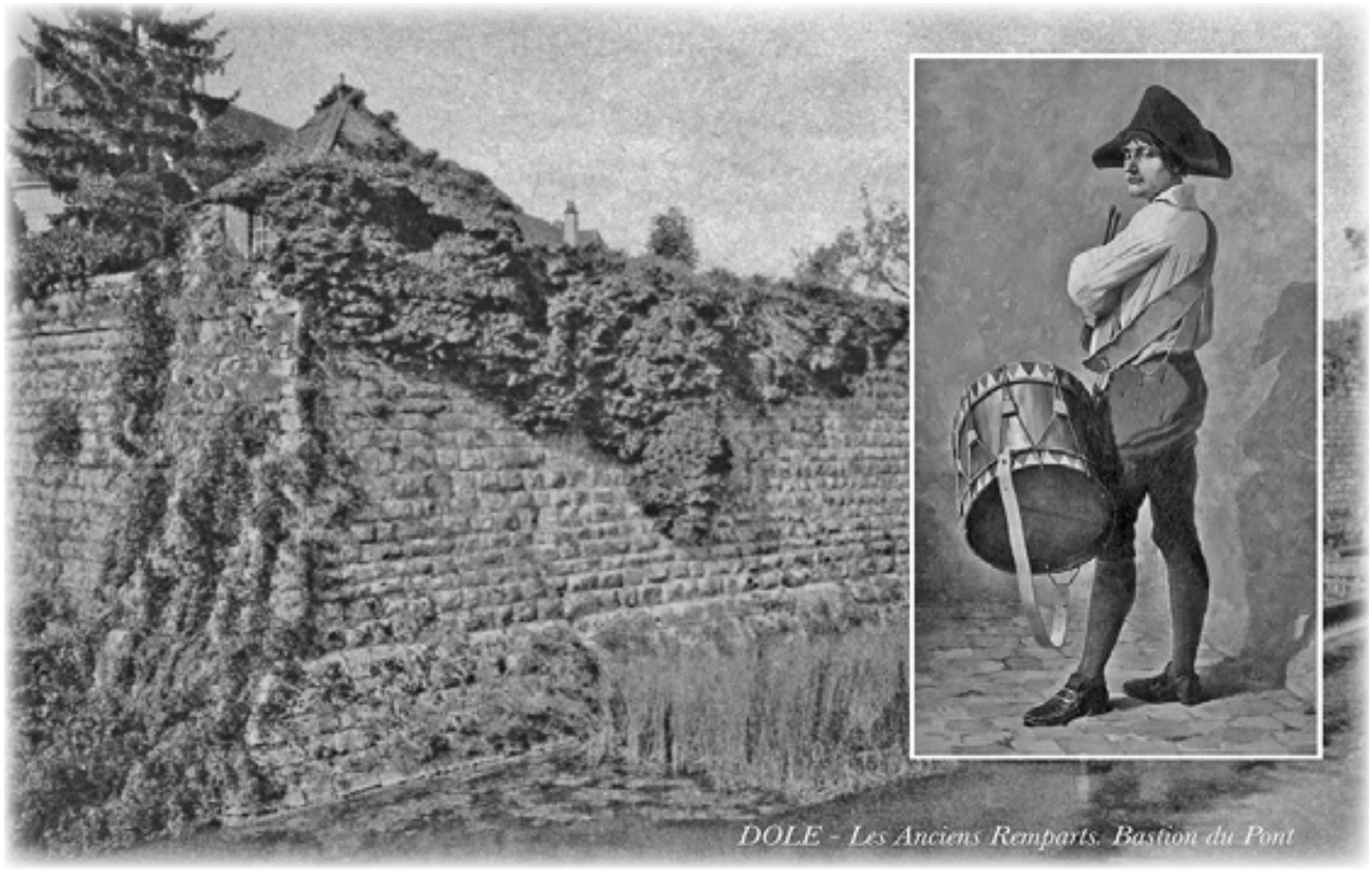
Ce siège apportait son lot de nouveautés dramatiques : quatre-vingts jours de bombardements acharnés ainsi qu'une effroyable épidémie de peste. Au milieu de ces périls, les Dôlois demeuraient fidèles à eux-mêmes, si bien que devant tant d'obstination et de courage, Condé dut se résoudre à lever le camp.

Puis ce fut au tour des armées de Louis XIV d'encercler ma ville. Elles le firent à deux reprises. À ce propos me revient une histoire que mon père me contait avec un sourire malicieux lorsque nous longions le Bastion du Pont. C'était celle de Dominique Dôle qui avait commis un crime de lèse-majesté en répondant vertement au roi de France.

La ville de Dôle au XVIIe siècle.

Quand Louis XIV arriva devant ma ville au début du second siège, il descendit de carrosse, enfourcha un magnifique cheval blanc et caracola tout autour des remparts. Apercevant un jeune tambour qui y faisait grand vacarme pour rameuter la garde, il l'interpella en ces termes : « *Tambour, que bats-tu ?* » Et l'enfant de rétorquer : « *Je bats de la m… !* »

Quand Dôle capitula après trois jours de violents combats, sa garnison avait fondu. Elle était passée de 3000 à 1200 hommes. Louis XIV lui rendit les honneurs de la guerre en la faisant défiler avec armes et bagages devant sa famille et toute son armée. Puis il s'assit sur son trône et fit venir le petit tambour qui avait fait preuve d'une incroyable audace à son égard. Sèchement, il lui ordonna de répéter sa vilaine phrase à voix haute afin que tous les courtisans pussent l'entendre. Sans se troubler, l'enfant mit un genou à terre et répondit : « *Sire, hier vous étiez mon ennemi, aujourd'hui vous êtes mon roi.* »



Les Anciens Remparts de Dôle, le bastion du pont et le tambour de ville à l'époque de Louis XIV.

Mon père, bien qu'il ne doutât point que cette histoire fût une légende familiale transmise de génération en génération, me disait que Louis XIV, surpris et flatté par la finesse dont cet enfant de neuf ans avait fait preuve, l'invita à se relever. Puis il lui offrit trente pièces d'or frappées à son effigie et lui attribua la charge à vie de tambour de ville. C'est ainsi que Dominique Dôle eut le privilège de parcourir les rues de sa chère cité jusqu'à la fin de ses jours pour annoncer les nouvelles.

Petit déjà, tout rayonnait en moi quand mon père me juchait sur ses épaules pour suivre les défilés et entendre la musique cadencée des régiments sur le Cours Clemenceau. Était-ce pour sceller davantage encore notre complicité qu'il m'avait fabriqué un tambour sur lequel il avait peint en argent la cuirasse et le casque du Génie, corps essentiel à la protection des armées ? Papa m'avait en outre offert un clairon sur lequel il sonnait « à la fantoche » les appels réglementaires qu'il avait appris pendant son service militaire en Rhénanie, et il m'émerveillait en soufflant des fox-trots dans le saxo qui lui avait été si précieux lors de son séjour forcé en Louisiane, sur le chemin du retour de l'Argentine. Il venait de livrer et monter à Buenos Aires des buffets d'orgues d'église construits dans les ateliers de Choisey (Jura) où il travaillait comme contremaître. Il me contait qu'il avait débarqué à la Nouvelle-Orléans le jeudi 24 octobre 1929, jour même de l'effondrement spectaculaire de la bourse de New York. Son cargo, victime du krach de Wall Street, avait mis en panne dans un dock du Mississippi, au sud de la ville, et Papa s'était aventuré dans le Quartier Français où il se mêlait, certaines nuits, à des groupes de *Jass*. « Les musiciens du cru, m'expliquait-il, étaient ravis d'entendre les derniers succès du Casino de Paris que j'avais appris sur mon poste à galène et que je leur jouais d'oreille. »

René Dôle avec son sax.
Vieux cimetière Saint-Louis,
Nouvelle-Orléans, octobre 1929.

Comme celles du tambour du Bastion du Pont, les images du sonneur de trompe de la collégiale entraient dans la mosaïque de mon imaginaire historique. Mon père se souvenait qu'un de ces sonneurs s'appelait Victor et qu'il était les trois quarts du temps saoul comme un Polonais. Les mauvaises langues prétendaient que c'était un déserteur de l'armée allemande, et je me figurais la tête de mon grand-père François Dôle, lieutenant des sapeurs-pompiers, en voyant le nommé Victor passer devant sa caserne, encore sanglé dans un uniforme vert-de-gris et coiffé d'un casque à pointe, comme le Kaiser dont ma tante Mathilde m'avait fait voir le portrait sur une vieille carte postale. J'imaginais aussi les taquineries des pompiers quand ils payaient à boire au sonneur pour le remercier de sa vigilance. Je pense qu'ils avaient dû jeter au feu les traces infamantes de sa courte carrière militaire.

Les sapeurs-pompiers de Dôle en 1900.
La tête de François Dôle est entourée par un cercle blanc.

Buccinator Romain.

Victor, le moment venu, embouchait-il un immense cor d'airain, comme le buccinator dessiné sur la couverture de ma première grammaire latine ? J'aurais été bien en peine de le dire. Je concevais seulement que le son de sa trompe était moins sophistiqué que celui du piano de ma grand-mère, mais que ses notes aiguës avaient été plus efficaces pour alerter les Dôlois de l'approche des Uhlans. Ces lanciers redoutables inquiétaient la population parce qu'on les accusait d'embrocher les bébés sur leurs piques. Moi, candidement, je comparais la cruauté gratuite des Uhlans à celle des Huns qu'avaient eu à combattre mes ancêtres.

Tous ces récits de sièges, de batailles, de conquêtes, de tambour et de trompette avaient peuplé mes rêves enfantins. En grandissant, d'autres histoires et surtout de nouveaux héros s'infiltrèrent dans mon esprit. La ville de Dôle ne demeurait plus le siège unique de l'action et les promenades sur ses remparts n'offraient plus le seul prétexte à une revisite de l'Histoire. Mes horizons imaginaires s'ouvraient maintenant suffisamment pour pouvoir y inclure mon arrière arrière-grand-oncle paternel Charles Gouget, capitaine de Chasseurs à cheval, parti chercher fortune en Amérique après la chute de Napoléon. Ah ! Que ne me suis-je extasié devant le sabre, le shako et l'habit vert à brandebourgs que je croyais lui appartenir, exposés dans une vitrine des Invalides !

Quand nous séjournions à Paris, mon père s'ingéniait à me présenter la visite du musée chaque fois de façon différente. Ses paroles savantes mais jamais ennuyeuses produisaient sur moi un effet aussi magique que celles de Merlin l'enchanteur, me propulsant aux côtés du Petit Caporal dans toutes ses victoires. J'associais leurs noms, tant son ombre m'accompagnait partout, à ceux des bouches de métro, des ponts, et des avenues de la capitale : Pyramides, Austerlitz, Arcole, Iéna, Wagram, Friedland. Que de fois n'ai-je grimpé à califourchon sur un des canons de bronze de la cour d'honneur des Invalides, jusqu'à ce qu'un

gardien sévère vienne m'en déloger. Je crois qu'il n'y a pas une seule de ces glorieuses pièces d'artillerie sur laquelle je n'ai usé mes fonds de culottes courtes.

Charles Gouget avait chargé, sabre au clair sur son cheval de guerre, dans la boue sanglante des champs de bataille du Premier Empire. Blessé à deux reprises au cours de ses campagnes, il avait survécu et était rentré chez lui à Dôle. Un héros, c'est sous ce jour admiratif que le voyaient sa famille et ses proches. J'étais convaincu qu'il avait reçu la croix d'honneur des mains de Napoléon, comme j'avais reçu la mienne des doigts de mon institutrice en tant que premier de la classe. Ne comprenant pas l'importance historique des exploits de mon glorieux ancêtre, je croyais être aussi un héros. La chose me semblait claire. Par contre, tout s'embrouillait dès qu'il était question de Joseph, son fils unique. Ma tante Mathilde m'avait appris que ce dernier était né en Amérique. Il n'avait pas connu son père car Charles Gouget avait été rappelé chez lui pour servir la France. Joseph avait donc grandi dans les bras de sa mère au milieu des Peaux-Rouges, dans une petite colonie française de l'Alabama qui cultivait la vigne et l'olivier. Ce garçon, pour sûr, était un risque-tout, une tête brûlée comme mon oncle Joël qui avait rossé deux gestapistes et pris le maquis pendant l'Occupation. À l'âge où d'autres dansent le twist, Joseph avait fait son baluchon et était parti se battre au Texas contre les Mexicains. Pour se protéger du soleil brûlant, je l'imaginais coiffé du chapeau de William Hart, le premier cow-boy du grand écran. J'avais lu et relu ses exploits dans *Mon Ciné*, un journal des Années Folles dont mon père, jeune homme, collectionnait les numéros. J'avais également pu voir Hart chevaucher à l'écran son superbe cheval blanc taché de noir, grâce aux petits films 8 millimètres qu'un service de location mettait à la disposition des familles. Oh stupeur ! Le lendemain d'une de ces épiques projections, en croisant des boy-scouts qui défilaient, sac au dos et fanion au vent, je réalisai brusquement que leur couvre-chef rappelait beaucoup celui de mon héros. Je rêvais tant de porter ce précurseur du Stetson que ma grand-mère finit par m'offrir le seul qu'elle put trouver à Nice. Je le revois encore ce beau chapeau bleu électrique, avec ses larges bords et sa coiffe en pain de sucre, délicatement cabossée sur deux côtés. Mais hélas ! il ne faisait que compléter une petite panoplie de cow-boy, et ma tête était déjà trop grosse pour que je pusse m'en coiffer. En désespoir de cause, ma grand-mère l'avait rapporté chez le marchand de jouets qui l'avait échangé contre une Winchester en matière plastique.

Mais revenons à Joseph – avec ses chameaux, cette fois, comme on va le voir. Je venais d'assister avec ma grand-mère à la projection de *Fort Bravo*, un western en

Technicolor. J'avais découvert à cette occasion l'existence des Nordistes, des Sudistes, et de la guerre de Sécession. Ce film se déroulait en effet dans un camp de prisonniers confédérés qui mettaient au point un plan d'évasion pour rentrer au Texas. Je me disais que Joseph avait dû servir dans les rangs de ces rebelles. J'interrogeai mon père qui me répondit simplement oui, et c'est là où les choses se compliquèrent. Papa ne m'avait-il pas dit l'été précédent, en pointant son doigt sur le dromadaire du Jardin d'Acclimatation : « Au Texas, quand un chameau prenait la poudre d'escampette, Joseph partait à sa poursuite et l'attrapait en lui lançant un lasso autour du cou et des bolas entre les pattes. » Ma mère, qui savait de quoi elle parlait puisqu'elle était née en Tunisie et y avait grandi, répétait que les Touaregs excellaient à dompter ces farouches animaux. Chaque fois qu'un petit venait à naître, disait-elle, ils prenaient leurs Moukalas et tiraient des coups de feu en l'air pour qu'il s'habitue au bruit et ne s'affole pas à l'approche d'une fantasia.

Winchester, Moukala (il y avait un très bel exemplaire de ce fusil oriental accroché au-dessus du piano chez ma grand-mère maternelle)… Texas, Tunisie… cheval, chameau… lasso, bolas… Je finissais par me demander si l'armée sudiste avait compté beaucoup de chameliers dans ses rangs et si la maman de Joseph n'était pas plutôt une Arabe ou une Mexicaine, voire une Squaw. Toutes ces questions bouillonnaient sous mon crâne et restaient sans réponse. Je n'eus en effet jamais osé les poser à mon père, de peur d'être pris pour un crétin.

Une fantasia.

Mon grand-père maternel par alliance, Gustave Marchand, commandant le 3e bataillon du 8e régiment de Tirailleurs à Bizerte en Tunisie, m'avait légué un épais registre rempli de documents militaires et de photographies dont les plus récentes n'allaient pas au-delà de la fin de la guerre du Rif.

En ai-je passé du temps, petit bonhomme, à plonger mes yeux dans un océan de belles images que je ne comprenais pas forcément très bien mais où la Légion était toujours en bonne place. Grimpant sur les genoux de grand-maman, je me délectais à l'entendre conter pour la ennième fois la bataille de Camerone, telle que lui avait relaté jadis pépé Marchand. L'action héroïque d'une compagnie de la Légion étrangère en juin 1863, au cours de la désastreuse campagne du Mexique ordonnée par Napoléon III, est entrée depuis dans la légende.

Ce régiment avait été désigné pour protéger une partie de la route de Puebla à la Vera-Cruz. Le colonel, ayant appris que le courrier expédié de Puebla serait sans doute attaqué par les guérillas qui parcouraient la campagne, envoya au-devant de lui une compagnie composée de soixante-deux hommes avec trois officiers.

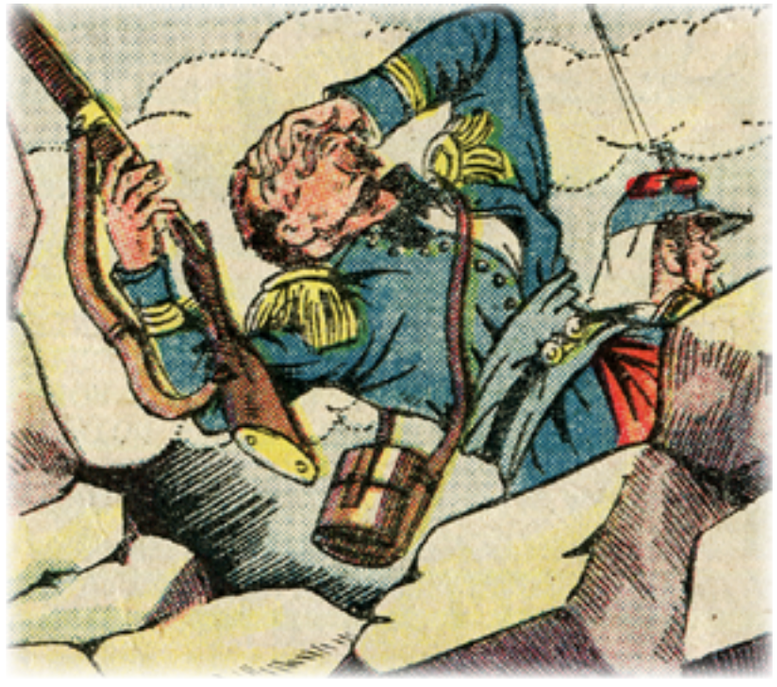
Cette compagnie partit le soir de son bivouac et passa la nuit sans être inquiétée ; elle se mit en route le lendemain matin, 30 avril, lorsque sur les sept heures elle vit apparaître quelques guérillas,

puis une multitude de cavaliers et de fantassins qui occupèrent les hauteurs environnantes.

Le capitaine adjudant-major Danjou, qui commandait le détachement, fit bonne contenance ; mais l'ennemi augmentant de plus en plus, il forma successivement plusieurs carrés, de manière à pouvoir se retrancher dans une ferme de Camerone, qui se trouvait à peu près à trois kilomètres de l'endroit où il avait été assailli.

Arrivé à cette ferme, il se retrancha le mieux qu'il put, et là, pendant dix heures, de huit heures du matin à six heures du soir, cette troupe héroïque soutint l'attaque de deux mille hommes, tant fantassins que cavaliers. M. Danjou fut tué, vers deux heures, par une balle qui le traversa de part en part.

Le sous-lieutenant Maudet prit le commandement, quoique blessé ; il soutint le siège encore pendant quatre heures, et vit tuer à ses côtés, d'une balle au milieu du front, son collègue M.Vilain.



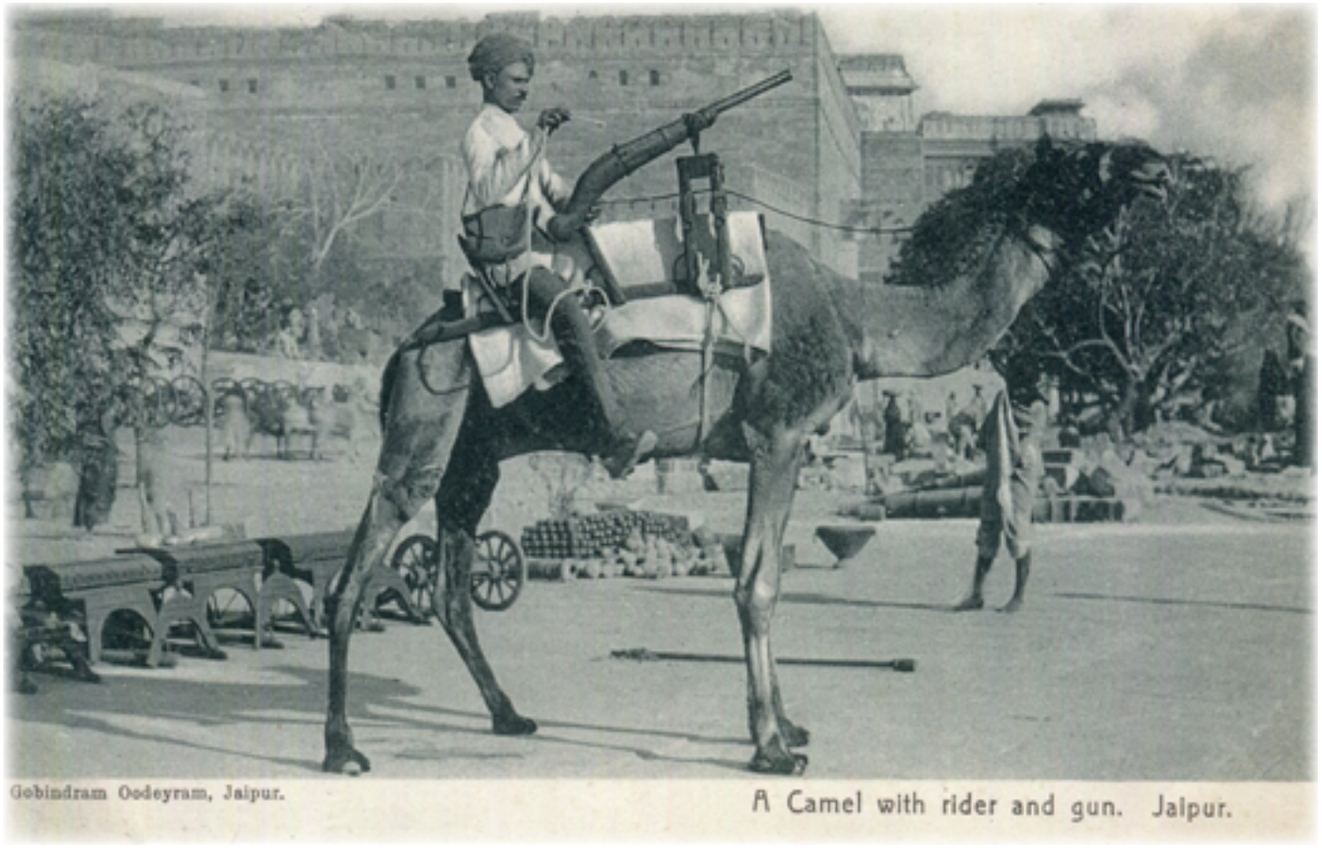
Le sous-lieutenant Maudet, n'ayant plus que quatre hommes valides, fut pris avec quarante hommes, dont trente-six blessés, la plupart grièvement.

Cette compagnie n'étant pas rentrée le lendemain, on alla, avec le peu d'hommes dont on pouvait disposer, à sa découverte, et on trouva, à trois kilomètres environ de Camerone, un tambour dépouillé de ses vêtements et presque inanimé par suite de ses quatre blessures ; on le ranima par un liquide confortant, et il indiqua alors le lieu du massacre, d'où seul probablement il avait pu échapper. On trouva, en effet, à la ferme, vingt-deux morts; le capitaine Danjou, le sous-lieutenant Vilain, le sergent-major Tonel, deux sergents complètement dépouillés; mais, en revanche, on vit étendus, autour de la ferme, quatre-vingt-seize cadavres ennemis.

On ne connaît pas d'exemple d'un pareil fait d'armes.

L'album de mon grand-père renfermait en outre un ensemble de cartes postales « exotiques », comme celle postée du Rajasthan par un officier anglais aux côtés duquel mon aïeul s'était battu au Chemin des Dames.

Me croirez-vous ? Á peine viens-je d'en finir avec les camélidés de Joseph Hopkins au Texas que, farfouillant dans ces documents, je mets le nez sur l'image imprimée reproduite ci-dessous. Sa légende seule en donne un savoureux avant-goût : « A Camel with rider and gun. Jaipur ». Quelle surprise ! De garde devant une antique forteresse, je découvre (ou redécouvre plutôt, car je n'ai pas pu passer à côté de cette carte quand j'étais tout gamin) un Indien enturbanné, à califourchon sur un chameau, prêt à se servir d'une pétoire



Un hacquebutier du XVIe siècle avec son mousquet à mèche.

d'un autre âge. Cette arme rustique se trouve étroitement fixée aux bosses de l'animal par un solide carcan que l'on devine fait de bois dur, tandis que son canon-même est incliné à quelque trente degrés au-dessus de ses oreilles afin que le projectile n'aille pas lui fracasser le crâne. Plus fou encore : le garde brandit une mèche d'amadou pour bouter le feu à son bâton tonnerre, comme l'hacquebutier de 1507 représenté sur la petite image ci-dessus.

La surprise passée, ne suis-je pas en droit de m'étonner de la patience dont a dû faire preuve l'Indien pour dresser sa monture à ne pas broncher à la seconde même du tir, qu'elle se trouve à l'arrêt ou soutienne un galop de 25 km/h ? On est loin du Texas ! Mais voilà que me revient subitement une image surgie d'une autre oubliette de mon cerveau. Je suis sûr, archi sûr à présent, d'avoir vu en 1964, quelque part en Alabama ou en Louisiane, dans un musée consacré à l'armée confédérée, un chameau taxidermisé de taille réelle, chevauché par un mannequin de cire figurant un soldat sudiste qui fait mine d'actionner une Gatling (petite mitrailleuse à manivelle). C'en est trop ! Mais dans ce cas précis, toute la faute (si faute il y a) revient à l'hurluberlu qui a osé construire et exposer sa vision fantasmée d'un projet qui n'a jamais abouti. Même si les fonds nécessaires pour faire venir des chameaux aux États-Unis furent réellement levés à la veille de la guerre de Sécession par Jefferson Davis, même si on tenta de les utiliser dans les coins torrides du sud des États-Unis, même si, en une seule et unique occasion, un parti de risque-tout bardé de revolvers en chevaucha vingt-cinq pour charger et malmener une bande d'Indiens hostiles, jamais, au grand jamais il n'exista un corps de méharistes mitrailleurs sudistes.

Par contre, si on se réfère à une image datant de 1873, il semble bien que le Gatling Gun ait été utilisé à dos de chameau dans les guerres d'Orient.

Comme quoi le piou piou était en droit de se poser des questions sans pour autant passer pour un ballot.

Pour revenir à 1956, il me fallait mes propres aventures afin de pouvoir à mon tour les raconter à mes parents. Comme beaucoup de garçons de mon âge, sans que j'aie soupçonné que nous pussions être aussi nombreux, j'étais entré dans la peau de Davy Crockett et, avec mes compagnons de jeux, je défendais *mon* Fort Alamo que j'avais audacieusement reconstitué derrière la barrière disloquée d'un ancien parc à charbon de la SNCF.

Mon père, toujours complice de mes rêves, s'était offert à nous filmer après que je lui eus fourni les éléments du scénario : les Texans assiégés à Fort Alamo comme les Dôlois dans la Cave d'Enfer ; le général Santa Anna qui ne s'était pas montré aussi magnanime que Charles d'Amboise avec les survivants ; les bombardements de l'armée mexicaine, aussi incessants que ceux des canons du roi de France ; le sonneur qui, au lieu d'emboucher sa trompette pour le salut des âmes, égrenait le mortel *El Deguello.*

Mais, hélas, mon entrée en sixième – sérieux scolaire oblige – mit un terme définitif à ma carrière de Davy Crockett, et il ne me reste aujourd'hui que deux ou trois photos jaunies ainsi que quelques bouts de film 8 millimètres pour me voir en trappeur avec ma tunique à franges et ma toque de fourrure.

Gérard dans son costume de Davy Crockett.

La première fois que je suis monté sur scène, c'était dans ce costume, au Casino de Luchon (Pyrénées), au cours de l'été 1957. J'y ai chanté *La Ballade de Davy Crockett* avec un chœur d'enfants, accompagné par le grand Primo Corchia et son orchestre.

Si l'on m'avait dit à l'époque que, quand je serais grand, je jouerai du violon et chanterai à l'intérieur du vrai Fort Alamo, j'en serais resté pantois.

Nice, Lycée Masséna, 1961-1962

C’est l'année scolaire dont je garde le meilleur souvenir.

Monsieur Piole, notre professeur de français-latin que l’on voit ici sur la photo, était un grand ami de Jean Cocteau. Il m’a tout le temps fait penser par son humanité à Michel de Montaigne.

Est assis à sa droite Nico Nissim, le futur grand pianiste de jazz, et en seconde position à sa gauche, Jean-Pierre Dalbéra qui mériterait une page entière dans un magazine d'accordéon pour son doigté sans faille au chromatique.

De mes études secondaires qui débutent par un voyage en Italie avec ma mère, à l'occasion du décès de mon aïeule napolitaine, et s'achèvent par mon séjour en électron libre dans le sud des États-Unis puis à Rome (dont je vous reparlerai plus tard), il n'y a pas grand-chose à retenir, sinon que je suis un élève studieux, sage, docile (trop même), qui obtient toujours de bonnes notes et parfois même un prix d'excellence, mais qu'à peine sorti de classe, sa mère submerge abusivement de répétiteurs dont je ne me souviens aujourd'hui que des plus sympathiques : madame Mascle pour l'anglais, l'abbé Legrand pour le latin, Jean-Marie Le Clézio pour le français et la littérature, ainsi que l'officier de l'Armée blanche, le capitaine Chapovalenko pour le russe.

L'abbé Legrand
serrant chaleureusement la main
du Général de Gaulle, son dieu vivant.

Mon ange gardien veille, heureusement. Sur un des murs gris de mon quotidien morose, il entrebâille une porte-fenêtre qui m'invite au Rêve et à l'Ailleurs. Tel un des frères de la famille Darling dans Peter Pan, l'appel du large est le plus fort. Et c'est ainsi que chaque jeudi et samedi, à partir de mon dixième anniversaire, je chausse rituellement mes bottes de sept lieues, dès mon bol de chocolat avalé. Ensuite, muni de l'argent de poche libéralement octroyé par mes parents qui savent d'avance à quoi je compte m'en servir, je pars, non pas à la chasse aux papillons mais à celle des livres, des dessins, des gravures et des mille petites merveilles d'antan dont regorgent encore les boutiques des libraires, des bouquinistes, des bric-à-brac et même des antiquaires qui sont légion à Nice et dans ses environs immédiats. C'est ainsi que je vais acquérir, au fil de ma « chine », un solide savoir. Cet incroyable ramassis de connaissances variées sur les choses anciennes me sera d'une infinie importance, par la suite, quand je deviendrai un vrai collectionneur et ferai de ma maison un cabinet de curiosités.

Alabama

Gérard devant un monument aux morts sudistes.

Longtemps, je me suis dit qu'il faudrait que je me souvienne que « ma vie » avait commencé à mon retour des USA où, enfin débarrassé du dictat familial, j'étais resté un peu plus de deux mois et après lesquels j'avais « fugué » trois semaines à Rome où se déroula une délicieuse amourette, trop éphémère hélas ! Il n'est plus question de revenir en arrière et de franchir en sens inverse les portes à tambour qui tournent encore dans mon dos. Fils unique toujours, par la force des choses, mais plus jamais le rejeton fragile de papa et maman.

À moi la liberté !

Rome

Gérard dans les bras d'Agostina, lors d'un petit bal du Trastevere.

Par une de ces incongruités dont je suis passé subitement maître en posant le pied sur le sol américain, c'est en entrant en hypokhâgne, où je me suis tout de suite senti comme un albatros dans un baril de goudron, que ma fibre artistique s'est développée à la vitesse d'un cheval au galop. Au diable Villon, Rabelais et consorts vus par le petit trou de la lorgnette d'enseignants minables qui n'ont eu de cesse que de descendre chauffer leurs os au soleil de la Riviera !

Mon voisin du dessous me montre à passer des accords de guitare. Un socialo de la vieille ville qui a swingué à tout va dans les meetings de 36, m'apprend à faire sonner la peau des tambours et le bronze des cymbales de sa batterie séculaire. Une dame très bien, installée sur le petit podium d'une brasserie chic où elle caresse les ivoires d'un Bernstein quart de queue, tous les après-midi à l'heure du thé-tango, m'enseigne les rudiments du solfège ainsi qu'un jeu de piano stride simple et sec qui n'est pas sans rappeler l'idée que l'on se faisait chez nous du ragtime à la veille de la Grande Guerre. Par ailleurs, je travaille ma voix avec le mystérieux maestro Kurte Wronke, un Allemand blanchi par l'âge qui professait déjà à Berlin en 1935 et semble droit sorti d'un film de Fritz Lang. Je m'essaye également à composer des chansons à texte et, pour faire bonne mesure, je m'inscris au Conservatoire d'art dramatique de Cimiez où ma façon de jouer Racine va se révéler un vrai fiasco (encore que…).

Mon professeur et sa batterie primitive en 1927. Rue Sainte-Réparate, arrière-salle d'une civette où l'on guinche le dimanche.

Monte-Carlo

Gérard composant une chanson.

Gérard interprétant, à sa manière, la tirade de *Petit Jean* des *Plaideurs* de Racine au concours du Conservatoire d'art dramatique.

Un Hommage involontaire…
Par Serge Dessavart,
rédacteur à *Nice-Matin*.

22 Juin

Les concours du conservatoire de Nice (comédie classique)

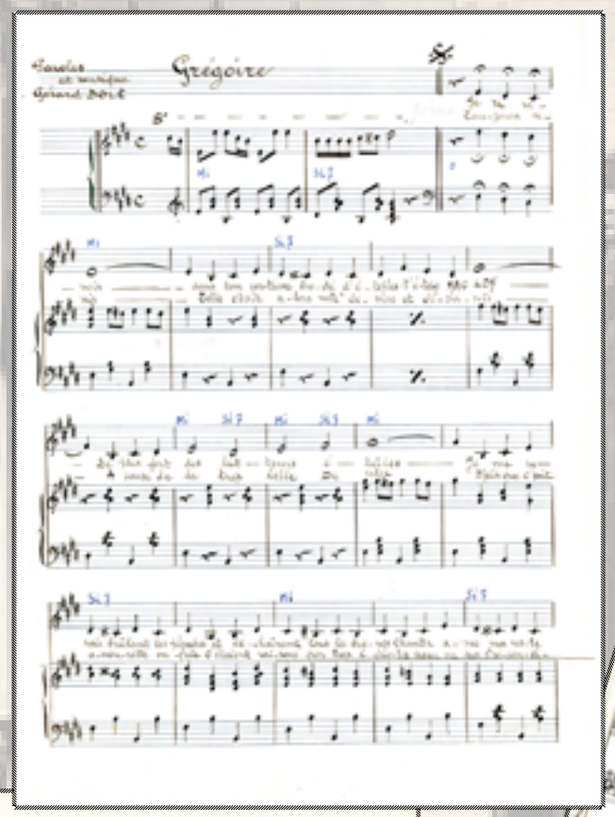
Il en est des concours comme des vins. Les cuvées diffèrent selon les années. Celle de l'année ne vaut point la précédente. Dans l'ensemble, les candidats n'ont pas dépassé une honnête moyenne. Il manque à la plupart cette présence, sans laquelle il n'est pas de véritable animal de théâtre. On récite plus qu'on ne joue. Il est de ce fait difficile d'interpréter comme il sied des auteurs dont certains — Musset, Marivaux, Beaumarchais par exemple — sont d'un maniement délicat. D'autant qu'il faudrait d'abord surveiller sa diction.

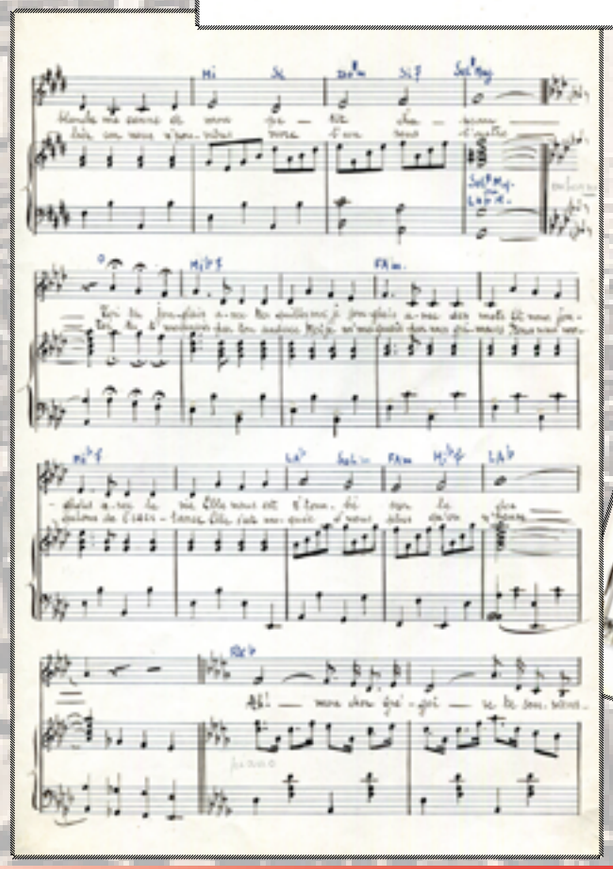
Certes, on ne peut demander à ces jeunes gens la perfection, ou déjà le métier. A tout le moins pourrait-on attendre d'eux l'annonce de quelque promesse. Celle surtout d'une future personnalité. Ce n'est pas toujours le cas.

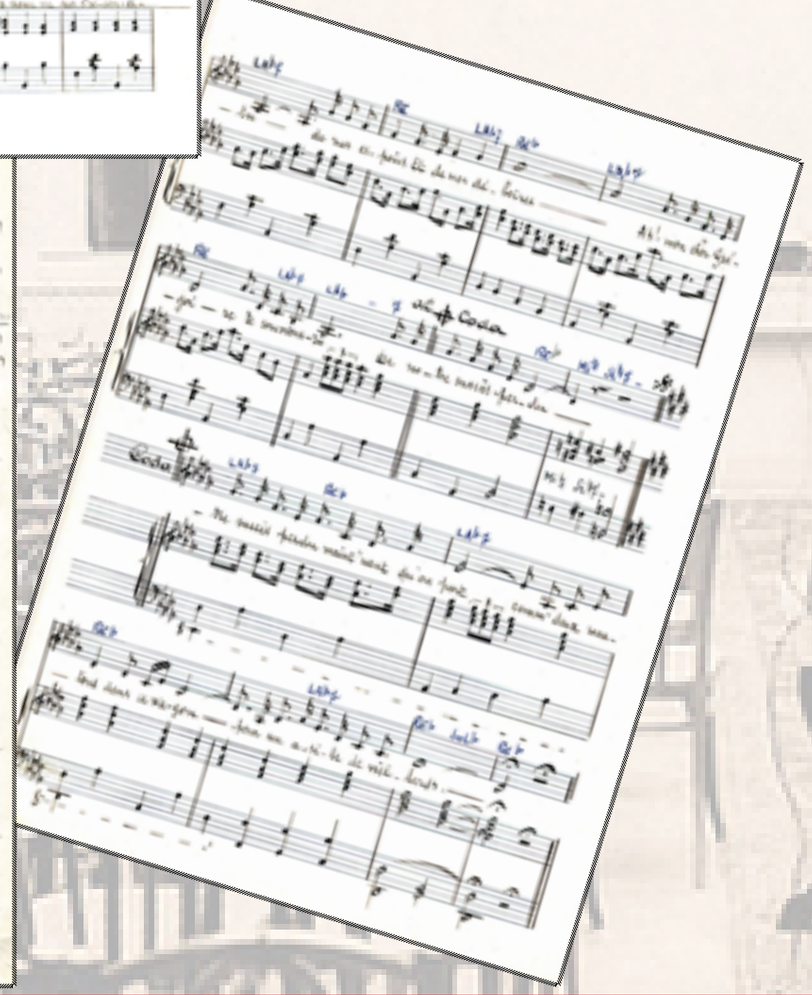
Signalons cependant Eric Brua, Bermond Laville dans « Ruy Blas ». Ils ont à peu près situé et compris leurs rôles respectifs. Ainsi que Suzanne Gilabert dans « Denise », de Dumas fils. Fédérique Poinsot, pour sa part, a interprété d'un ton assez juste « Ophélie », avec un certain sens poétique, sinon dramatique. Geneviève Najar a une voix et peut-être un tempérament de théâtre. On l'a vu de par sa traduction du rôle de Camille de « On ne badine pas avec l'amour » Encore qu'elle ait tendance à un peu trop forcer par instants. Notons encore Bernard Vaills qui a, lui, le mérite au moins de se faire clairement entendre dans le « Monsieur Badin », de Courteline. Et comme exemple de ce qu'il ne faut pas faire, Gérard Dole, lequel a donné au monologue de Petit Jean, des « Plaideurs », un style comique troupier des plus discutables. Je sais bien qu'avant de dire « les Lettres de mon moulin » ou La Fontaine, Fernandel et Raimu, avant de jouer « le Bourgeois » comme on sait, ont pratiqué le tourlourou. Ce n'est pas une raison suffisante pour en affubler un personnage de la comédie classique

1re médaille : Arlette Sinko — Livia Coti.
2e médaille : Bernard Laville — Michèle Gragnola — Chantal Nassogne.
3e médaille : Charles Kammoun.
SUPERIEUR. — 1er prix unanimité : Magdeleine de Grandcourt.
1er prix : Simone Sotomayor — Suzanne Gilabert.
2e prix unanimité : Antoinette Bartoli — Gérald Thomas — Geneviève Najar.
2e prix : Michel Cohen — Nicole Brachet — Yvon Belardi — Henri Legendre — Danièle Simon — Frédérique Poinsot.
1er accessit unanimité : Marie-Claude Pryckodko.
1er accessit : Eric Brua — Michel Kammoun — Bernard Vaills.
2e accessit : Michèle Cathala.

« Et comme exemple de ce qu'il ne faut pas faire, Gérard Dôle, lequel a donné au monologue de Petit Jean, des "Plaideurs", un style comique troupier des plus discutables. Je sais bien qu'avant de dire "les Lettres de mon moulin" ou La Fontaine, Fernandel et Raimu, avant de jouer "le Bourgeois" comme on sait, ont pratiqué le tourlourou. Ce n'est pas une raison suffisante pour en affubler un personnage de la comédie classique. »


Grégoire





« Grégoire » est une de mes toutes premières compositions que j'interprète pour l'occasion sur scène à L'Artistique, « foyer d'art » fondé à Nice en 1895. Camille Saint-Saëns, Jules Massenet, Gabriel Fauré y donnèrent des représentations musicales. La future romancière Colette et la danseuse Mata-Hari s'y produisirent à la même époque.

L'Artistique en 1910.

Lai François villon ou *Le petit testament*

Mais je veux surtout vous rapporter l'expérience la plus saugrenue que j'ai connue en juillet 1965. C'est l'année-phare, les nostalgiques s'en souviennent, de Salut les Copains et du mouvement yé-yé qui, parti de la banlieue parisienne, submerge la France comme un raz de marée avec l'aide d'Âge tendre et tête de bois, une émission d'Albert Raisner diffusée par l'ORTF, et qui s'insinue jusque dans les terroirs les plus reculés de l'Hexagone. Je n'aurais aucun mal à vous défier de trouver une cave d'où ne sort pas alors l'effroyable tintamarre mal décrassé des Chaussettes noires. Moi qui ai entendu jouer du vrai rock'n'roll par de dignes émules d'Elvis Presley à la Nouvelle-Orléans en 1964, je n'ai que dérision pour cette pâle musiquette franchouillarde qui ose se revendiquer du King.

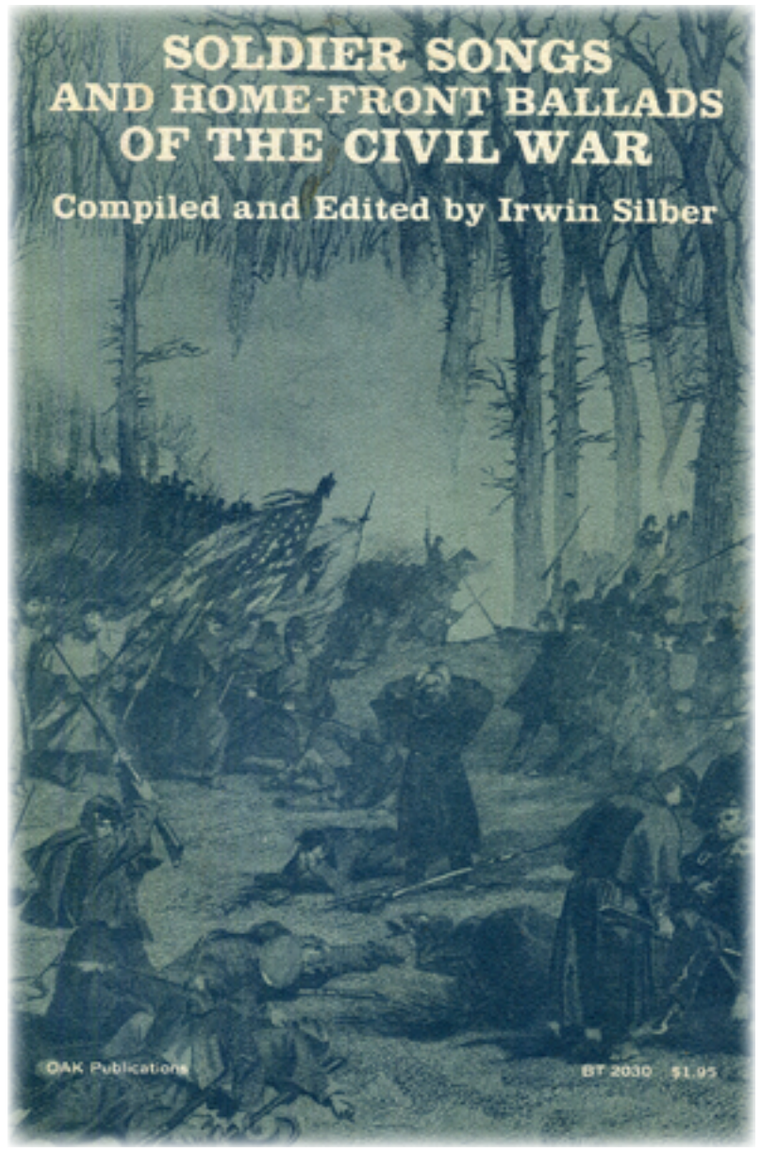
Twist and shout !

Pour mon bonheur, l'impensable s'accomplit. Mes copains yé-yé du boulevard Raimbaldi traversent une grave crise : leurs parents, excédés par tout ce tintouin, les menacent de briser leurs guitares électriques et leurs amplis tonitruants. C'est alors que j'entre en scène comme un *deus ex machina*. Je connais la jolie propriétaire d'un magasin de musique de la rue Rossini. Elle fournit le grand orchestre de l'opéra de Monte-Carlo et en tire assez de revenus pour pouvoir s'offrir le luxe de favoriser ces gamins qui l'amusent. Bonne pomme, elle est toujours prête à leur vendre à tempérament ou même à leur échanger un petit piano électrique contre un orgue Farfisa, par exemple, quitte à y perdre un peu d'argent. Le banjo Framus que j'aperçois un jour pendu dans sa vitrine fait office de catalyseur. Pourquoi ne pas montrer un skiffle band dans le style de celui d'Hugues Aufray ? Le skiffle, appelé aussi jug ou spasm band, est, à la base, un groupe désargenté qui incorpore habilement des ustensiles domestiques de tous les jours : *washboard* ou planche à laver frottée avec des dés à coudre ; *washtub* ou basse monocorde dont la touche n'est qu'un manche à balai fiché dans un baquet qui sert de résonateur ; *kazoo* ou gros peigne en celluloïd dont les dents sont garnies de papier de soie et dont on sort des myriades de notes bourdonnantes comme dans notre mirliton, mais en plus bluesy. La base harmonique, elle, reste la même et utilise, tant que se peut, le banjo et la guitare. Mon idée séduit mes camarades et nous nous mettons à répéter jour et nuit sur nos nouveaux instruments qu'il n'a pas été bien difficile à fabriquer afin de monter un répertoire original, d'autant que l'harmoniciste qui s'est joint à nous à la dernière minute, lit la musique à page ouverte et a su faire le meilleur choix dans le

Un skiffle band vu à l'époque par un illustrateur nissart.

recueil de chansons de la guerre de Sécession que j'ai ramené des USA. Enfin, cerise sur le gâteau, ma petite amie, la douce Nicole, réussit à convaincre trois de ses copines de classe, toutes bonnes danseuses, de monter une mini formation de square dance, oh ! Sacrilège ! à contre-courant du twist.

Modèle d'un costume traditionnel de square dance.



Recueil de chansons de la guerre de Sécession que Gérard a ramené des USA.

Ce n'est pas croyable le succès que nous obtenons le jour de notre première sortie. Il nous a suffi de nous installer sur la promenade des Anglais en face du Ruhl, le grand palace 1900, de nous mettre à musiquer et à danser, pour qu'un attroupement de touristes se forme. Et les piécettes de pleuvoir dans le gros bol taillé dans une coucourde que nous avons eu la bonne idée de poser à nos pieds. Enhardi par ce « triomphe », je propose à mes camarades de nous produire à l'USO, foyer des matelots de la flotte américaine qui mouille dans la rade de Villefranche-sur-Mer. Comme je m'y suis fait des copains à force d'y traîner mes guêtres, l'affaire est rondement menée et nous sommes gracieusement programmés pour ouvrir la soirée du samedi suivant. Je nous revois tout guillerets, en jeans et chemises à carreaux, entrant à la queue leu-leu dans la grande salle emplie de marins au bras de leurs girlfriends. On joue et danse *The Yellow Rose of Texas*, *Johnny is my Darling* et *The Girl I left Behind me*. Les spectateurs apprécient visiblement ces airs passés dans le folklore et une ovation salue notre sortie de scène.

Un bal costumé à l'USO.

Après avoir rangé nos instruments, nous allons nous asseoir sagement au dernier rang de l'assistance pour savourer la suite du programme. Une voix fortement teintée d'accent yankee annonce au micro : « Et maintenant, Ladies and Gentlemen, l'USO est fier d'inviter en exclusivité le professeur Denson qui va vous présenter l'illustre fakir Ben-Karti-Bey, né sur les bords du Gange. » S'avance alors un homme barbu qui ôte son chapeau claque pour saluer la foule et l'inviter à applaudir un vieil Hindou, vraie force de la nature, au poitrail découvert. À leur vue, mes yeux s'ouvrent tout ronds et mes lèvres manquent de laisser échapper un grand cri de surprise. C'est que je connais les deux individus qui forment ce singulier duo : sous la barbe postiche du premier je devine sans mal les traits de Jean-Pierre Curti, jeune électricien du village de l'Escarène où mes parents ont une propriété, et sous le fard épais et cru du second, la trogne de pirate barbaresque de son grand-père, électricien de métier lui aussi. Mais déjà le professeur Denson s'active en criblant de fléchettes la poitrine de Ben-Karti-Bey qui ne bronche

Reconstitution de mémoire
de l'affichette publicitaire
du Fakir Ben-Karti-Bey.

pas. Les tours se succèdent : planche à clous, catalepsie, séance divinatoire à la boule de cristal, etc. Et pour finir, tenez-vous bien, le fakir brandit une énorme ampoule électrique, la porte gravement à sa bouche et la croque à pleines dents (normal, me direz-vous, pour quelqu'un qui est habitué à manipuler ces bulbes de verre). Un grand gaillard de la Navy, pourtant, n'y résiste pas. Il pâlit et tombe dans les pommes !

Le lendemain dimanche, à l'Escarène, je cogne à la porte des Curti qui habitent dans le haut du village. Jean-Pierre m'accueille avec effusion et me dit avec un grand sourire que lui aussi m'a reconnu hier soir, mais qu'il avait fait mine de m'ignorer pour ne pas risquer que le public découvre le pot aux roses. Il m'invite à entrer et me sert un café. Puis, comme ses grands-parents sont sortis, il me conduit dans sa chambre où trône une malle d'un autre âge, de la taille de celles dans lesquelles on fourrait jadis les femmes coupées en morceaux. Elle est remplie d'oripeaux de spectacles forains et d'accessoires de magie de toutes sortes : anneaux chinois, quêteuse de velours noir, tube Raymond, boules Excelsior – et j'en passe – qui sont suffisants pour pouvoir monter un vrai numéro de prestidigitation. Jean-Pierre m'explique qu'il l'a descendue du grenier où elle s'empoussiérait depuis des lustres, après la reprise récente du Sâr Rabindranath Duval, la célèbre parodie

du numéro de divination créé par Francis Blanche et Pierre Dac. Il m'apprend ensuite que son grand-père et sa grand-mère se livraient plus ou moins à la même prestation, mais sur le mode sérieux bien entendu, dans l'immédiat après-guerre, au sein d'un petit cirque qui faisait le tour du pays nissart. Remonter le numéro à l'identique, en se bornant à remplacer la bayadère Nikiya (en l'occurrence madame Curti) par son petit-fils le professeur Denson, n'était qu'un jeu d'enfant. D'autant que le vieux fakir-électricien n'avait rien perdu de son cabotinage, au point de jouer régulièrement une tournée de pastis en faisant choir de faux louis d'or du nez et des oreilles de ses voisins de comptoir. Une fois bien prêt, Ben-Karti-Bey était retourné s'aboucher avec une vieille connaissance, modeste impresario local qui avait quitté le métier mais gardé un bon carnet d'adresses. Voilà pourquoi les deux compères s'étaient produits pour un cachet de quarante dollars, s'il vous plaît, à l'USO, comme on l'a vu.

Pochette du célèbre disque
du *Sâr Rabindranath Duval*
avec Pierre Dac et Françis Blanche.

Le vieux pont.
Le personnage central à droite de la photo
est le père Curti dans sa jeunesse.

C'était l'époque des grandes vacances et, comme l'ouvrage marchait au ralenti, Jean-Pierre me proposa de m'apprendre et de peaufiner avec lui tous les tours de magie auxquels nous pourrions prétendre avec le contenu du coffre au trésor. Tandis que mon père et ma mère s'occupaient, qui de planter des arbres, qui des massifs de fleurs dans leur petit paradis provençal, j'allais rejoindre Jean-Pierre que je ne quittais qu'à l'heure du souper pour apprendre et répéter la chasse aux cordes, aux pièces, aux foulards, la carte forcée, la boule volante, etc. jusqu'à ce que j'atteigne une certaine dextérité.

Le grand soir arrive enfin. Le Professeur Denson et le Fakir Ben-Karti-Bey viennent d'être programmés dans un village des environs, à l'occasion des manifestations du 14 juillet. Une première partie ne fait jamais de mal à un bon spectacle : Jean-Pierre me trouve un chapeau haut de forme, un frac, un nœud papillon et je me baptise le Grand Fokusnik de Moscou.

Le Grand Fokusnik de Moscou.

En quittant l'Escarène pour atteindre le sommet du col de Nice, on trouve à main droite une charmante petite route qui grimpe en lacets entre de grands pins maritimes jusqu'au village haut-perché de Blausasc d'où l'on ne peut rejoindre Sospel que par une méchante départementale. Rares sont les touristes à s'aventurer dans ces parages écartés qu'ignore encore la pollution, comme s'en féliciteraient aujourd'hui nos écolos dont peu étaient nés à l'époque. De loin en loin, un chevrier range son troupeau sur le bord du chemin pour nous laisser passer et nous salue sans soulever son béret crasseux. Là-bas, tout là-bas en face, sur chaque planche des montagnettes en pain de sucre se trouvent un vieux qui bat à la gaule les branches de ces arbres chers à Van Gogh et une vieille qui recueille les olivettes, sans en oublier une, dans un grand drap déployé sur le sol. L'air embaume le thym et le romarin, les criquets chantent sur les branches, on se croirait au pays de Giono.

Blausasc, vue générale prise d'une montagne voisine.

L'Harmonie municipale de Berre-les-Alpes.

La petite salle des fêtes que nous contemplons et où nous devons nous produire ce soir, entre la parade de l'Harmonie municipale de Berre-les-Alpes et le feu d'artifice, vient juste d'être construite. Je remarque avec étonnement que tout son flanc droit effleure le vide, car il ne faut pas oublier que l'on se trouve au faîte d'une montagne. Nous entrons, Jean-Pierre et moi. Nous découvrons d'abord des parois de couleur crème qui renvoient une lumière douce ; puis un parterre plus long que large aux chaises bien alignées que nous évaluons à une centaine ; enfin une scène parquetée qui occupe toute la largeur du fond et à laquelle on ne peut accéder que par un petit escalier de bois sis côté jardin (c'est-à-dire à gauche devant soi). Les coulisses se réduisent chichement à un profond réduit aménagé dans le mur en haut des marches. Il se dissimule tant bien que mal aux yeux du public grâce à l'extrémité du rideau en tissu cramoisi qui glisse sur une tringle invisible et donne au tout un air théâtral.

Pour fêter dignement ses retrouvailles avec son vieux poteau Boufigue, un traîne-misère qu'il n'a pas vu depuis des années, le fakir Ben-Karti-Bey, « né sur les bords du Gange et qui ne boit que de l'eau », l'entraîne à l'intérieur du café-tabac Ballarel.

Huit heures sonnent au clocher de l'église. Un appel de clairon, un « En avant… arche ! » et la fanfare s'éloigne au pas cadencé, au rythme de ses tambours. Sans attendre que les spectateurs aient envahi la salle, nous gagnons les coulisses, rideau tiré, Jean-Pierre, moi et le fakir au bras duquel s'accroche Boufigue qui ne veut plus quitter son vieux frangin. Nos deux zigotos empestent le pastis. Quelle murge ils ont dû prendre ! Par le mouchard (petit trou circulaire percé dans l'étoffe qui permet de voir sans être vu) le professeur Denson surveille l'entrée et l'installation du public. Il est temps que je me prépare. Je gagne le centre de la scène et y pose mon guéridon muni d'une servante, c'est-à-dire couvert d'une draperie noire assez longue, dont les plis festonnés effleurant ma ceinture

Deux émules de Boufigue.

sont munis de grandes poches où sont secrètement rangés tous les petits accessoires qui doivent me permettre d'accomplir sans couac mes débuts de magicien. La salle est comble. Dès que chacune et chacun sont assis à sa place au parterre, Jean-Pierre me fait signe de me tenir prêt, puis il fait vibrer un petit gong et annonce en s'aidant d'un mégaphone : « Ce soir, la compagnie du Taj Mahal est heureuse de vous présenter pour commencer : le Grand Fokusnik de Moscou. » Le rideau s'ouvre, les villageois, leur maire en tête, m'applaudissent et je m'incline pour les remercier. J'ai choisi de jouer de façon clownesque. Brandissant un bâtonnet écarlate qui monte tout seul entre les doigts de ma main droite, je clame d'une voix de stentor, outrageusement teintée d'accent russe : « Toute ma puissance réside dans ma braguette magique ! » « Baguette, hé tordu ! » braille Boufigue des coulisses. « Ta gueule, couillon ! » rétorque son copain le fakir. « Da, da ! » fais-je comme si je n'y avais rien compris, « braguette, kaniechna, braguette magique ! ». Les spectateurs se gondolent de rire. C'est gagné ! Je poursuis mon numéro sur un mode satirico-soviétique qui eût fait se dresser les cheveux de Staline, ponctuant de Hoy ! Hoy ! le moindre de mes tours. Tous y passent, les uns après les autres : anneaux chinois,

boule volante, chasse aux foulards… La fin de mon passage approche. Il ne me reste à réaliser que le plus délicat de mes tours qui nécessite un très grand nombre de fleurs à ressorts. Ce sont des pétales de papier crépon, cousus ensemble par un bout et fortement comprimés les uns sur les autres par une bande élastique de l'épaisseur d'un fil qui rompt à la première secousse, leur permettant de se métamorphoser en roses et en jonquilles de taille réelle. Elles sont dissimulées dans les plis de ma servante d'où je vais les faire secrètement glisser dans mon chapeau et les répandre ensuite dans la salle, sur l'air de *Kalinka, oh Kalinka !* Or, comme j'annonce avec le même redoutable accent : « Printemps dans la toundra », je sens une forme mouvante qui me frôle l'échine et me déséquilibre. Horreur ! à la même seconde, sans que j'ai eu le temps de le retenir, mon guéridon bascule au bord de la scène et aussitôt, par centaines, les fleurs se déploient et envahissent le parterre. Croyant que le bouquet final est arrivé, les spectateurs émerveillés applaudissent à tout rompre. Et comme je reste mesmérisé par ce que je considère être un terrible fiasco, Jean-Pierre me crie : « Salue ! Mais salue donc ! Plie-toi en deux pour remercier ton public ! Fissa ! » Ce que je fais, une main sur le cœur, en prononçant des « spassiba bolchoï » (merci mille fois) avec un sourire jusqu'aux oreilles.

Brève entracte qui précède la séance de fakirisme. Elle se déroule exactement comme celle que j'ai vue à l'USO, sauf que le fakir, plein comme une outre, s'écroule à plusieurs reprises sur le sol et que nous avons bien du mal, Jean-Pierre et moi, à le rasseoir sur sa planche à clous. Ouf ! Le spectacle est presque terminé.

Tandis que la foule s'écoule pour assister au feu d'artifice, nous remballons vite fait tous nos accessoires et, aidés par quelques mains secourables, nous traînons notre fakir jusqu'à sa 204 où il s'écroule sur la banquette arrière et se met à ronfler comme une turbine géante. Même un coup de canon ne le réveillerait pas. Tout en quittant Blausasc, Jean-Pierre, qui tient le volant et peste contre son picoleur de grand-père, me fait remarquer qu'on a perdu de vue Boufigue. « Bah ! » fais-je, « il sera sans doute parti s'alcooliser davantage chez Ballarel au cours de la représentation sans qu'on y prenne garde. »

Pour ne pas réveiller mes parents, vu l'heure tardive où nous arrivons à l'Escarène, je reste dormir chez les Curti. Impossible de tirer Ben-Karti-Bey de son coma éthylique, et comme le gaillard pèse son poids, nous l'abandonnons sur le gerflex de la cuisine après l'avoir emmitouflé dans une grosse couverture de laine.

Le lendemain matin aux aurores, nous sommes brusquement tirés de notre sommeil par les « pin-pon » sonores des voitures de pompiers du village. Promptement, mon camarade s'habille en m'invitant à en faire de même. C'est parti. Tout en poussant le moteur de sa voiture en direction de Blausasc, Jean-Pierre répète entre ses dents avec une grimace : « Je m'en doutais ! Je m'en doutais ! ». Et comme je lui demande de me fournir quelques explications,

il me répond : « J'ai été pris d'insomnie ce matin avant l'aube, j'ai beaucoup tourné et retourné l'affaire de Boufigue dans ma tête et je crois que je viens de deviner ce qui s'est réellement passé. Notre ivrogne ne pouvait quitter les coulisses pour se faufiler à l'air libre puisque la salle était comble et que des familles entières, debout de chaque côté des rangs du parterre, obstruaient totalement le passage. Quel barouf du diable ça aurait fait si notre sacripant avait cherché à jouer des coudes pour sortir. Non, je crois que subitement pris d'une envie pressante, il a carrément traversé la scène en direction du côté cour. La démarche peu sûre, il t'a bousculé au passage et, à peine arrivé sur le balcon qui n'est malheureusement pas encore muni d'un garde-fou, il a défait sa braguette et s'est mis à se soulager. Il y a bien des clochards qui se sont noyés dans la Seine en pissant du bord d'un quai. Lui aura plongé dans le vide. Espérons qu'on ne va pas le trouver désarticulé comme un pantin, au pied de la montagne. »

Je ne sais comment qualifier la scène qui se déroule sous nos yeux quand nous y arrivons. La brigade du feu a déjà déplié sa grande échelle et trois jeunes pompiers l'escaladent pour porter secours à un individu qui couine là-haut comme une truie à l'abattoir, emberlificoté dans un gros figuier qui surplombe en partie l'abîme, à mi-hauteur. Il s'agit bien de notre Boufigue, et ce sont les épaisses branches noueuses de l'arbre qui l'ont protégé d'une chute mortelle en se refermant sur lui comme les pattes d'une araignée géante. Notre homme est sauf, on le décroche et on le descend au sol. Sitôt arrivé là, il éclate en sanglots. « Jolie cabriole, mon gaillard ! » le tance, bon enfant, le brigadier. « Tout ce que vous avez perdu dans l'histoire, c'est votre pantalon. Vous en trouverez bien un autre à votre taille. » Car, en effet, Boufigue ne souffre pas de la moindre égratignure, de la moindre ecchymose. Ce qui prouve bien qu'il y a un dieu pour les ivrognes. Ô Grande déesse Kâli, protectrice des faibles et des simples d'esprit, sois-en mille fois remerciée.

L'année 1965 s'achève en me comblant de bonheur. Comme le monde est petit ! L'ancien jardinier de Jacques Brel qui travaille maintenant chez mes parents lui a conseillé l'entreprise Curti pour refaire toute l'installation électrique de sa villa de Roquebrune-Cap-Martin. Les travaux finis, Jean-Pierre me présente à Brel en lui disant que je compose des chansons à texte. Celui-ci se montre si simple, si bienveillant avec moi, que j'ose même lui en chanter une sur sa guitare qu'il m'a spontanément tendue. Il l'écoute avec attention, m'invite à persévérer dans ce style et me propose même d'aller lui en chanter d'autres quand je me trouverai à Paris où je compte monter prochainement.

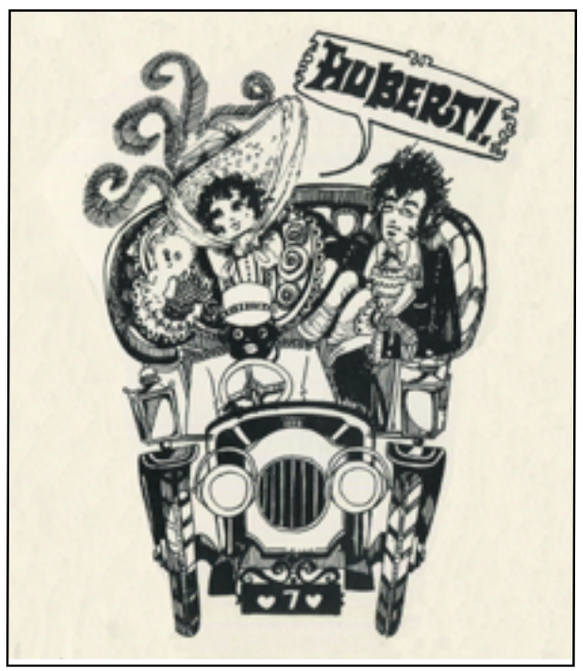
Jacques Brel, Jean-Pierre Curti et Gérard Dôle.

Je m'inscris en médecine et débarque à Paris en septembre 1966, un mois avant le début des cours. J'habite une grande chambre à la Cité Internationale de l'avenue Jourdan dans le XIVe. Je mène la vie d'un étudiant sage qui découvre Paris avec émerveillement, chaque fois que ses cours sur lesquels il planche consciencieusement lui en laissent le loisir. Mais je ne manque jamais d'aller écouter Georges Brassens ou Léo Ferré quand ils passent à Bobino.

Septembre 67 : Médecine, j'abandonne c'est fini. Trop de bachotage dans des matières affreusement arides pour le littéraire que je suis. Tant pis, je ne soignerai jamais mes semblables. Par contre, je m'inscris à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes. Je choisis le russe sous prétexte que j'ai commencé à l'apprendre avec le capitaine Shapovalenko, une des grandes figures de l'immigration blanche en France, et je complète avec le chinois, en hommage à mon père qui se vantait d'avoir joué un forban du Yunnan dans *les Pirates du Rail* sous les ordres de Tchou King (Erich Von Stroheim) en 1937. Je blague, je blague, encore qu'on ait vu des vocations naître pour bien moins.

Tout en suivant studieusement les cours des Langues O, je trouve le temps de me produire la nuit avec ma guitare et mes chansons dans les cabarets de la Rive gauche.

Je me suis composé un personnage à la Milord L'Arsouille, longiligne, tout de noir vêtu, manches et col de chemise débordant



Hubert, la baronne et son bichon.

Hubert, le Roméo de la baronne.

de dentelle, touffe de cheveux frisés, paire d'énormes rouflaquettes. Et, comme j'ai vu si souvent Brel le faire, j'alterne, tambour battant, une chanson tragique : *Le chien et le vagabond* ou *Les filles du Groenland,* par exemple, avec une chanson loufoque : *J'ai un hanneton dans le citron* ou *Hubert, le Roméo de la baronne* (qui devient ma chanson fétiche).

Je tiens cet amour de la comédie et du grimage de mon père qui rêvait d'être acteur. On le voit ici tour à tour en clown blanc puis en Lord anglais (photos prises dans la fin des années 60).

René Dôle.

Je suis comme un poisson dans l'eau à l'intérieur de ces boîtes enfumées qui datent presque toutes des grandes heures de Saint-Germain-des-Prés. Mais on les sent en déclin, en survie presque, bien qu'elles fassent contre mauvaise fortune bon cœur. Ce qui est sûr c'est que leur disparition laissera un vide, celui d'une tradition parisienne à jamais perdue, puisant ses racines jusque dans les caveaux chantants de Béranger.

Où se produire sans trahir quand elles ne seront plus là ? Restent les MJC qui, elles, prennent un réel essor. Mais il n'est pas dit qu'elles ouvriront grand leurs portes à un type de chansons à texte qui pour beaucoup d'organisateurs semblent dépassées. La scène française, mise à part dans le domaine de la variété qui trouve toujours sa soupe à servir, est à l'image d'une époque gaullienne vieillissante, pratiquant la censure à outrance et muselant les jeunes talents.

Qu'importe, moi je continue de courir les cabarets en funambule, comme si de rien n'était, de Chez Patachou et Chez Plumeau, à La Méthode Ancienne, à l'Échelle de Jacob, à l'Écluse et au Cheval d'Or. Une audition à L'École Buissonnière, rue de l'Arbalète, en bas de la rue Mouffetard, devant un jury composé de Paul Préboist, Maurice Fanon et Claudie Lafforgue (dont l'époux René Louis vient de mourir) me vaut un long engagement qui va durer tacitement jusqu'à la veille de Mai 68.

L'endroit est magique : une petite salle de concert cosy et un auditoire chaleureux, sans parler d'un personnage hors du commun qui étudie en secret ses cours de kinésie en frappant du piano sans jamais rater une note. On y croise au hasard des Francis Blanche, des Zappy Max et autres pochtrons bien connus qui viennent vider un godet au sortir de tel ou tel théâtre de chansonniers parisiens. Pendant ce temps, derrière l'épaisse cloison tendue de velours rouge à froufrous qui sépare le bar du public, le spectacle se poursuit à L'École Buissonnière. Francesca Solleville lance ses airs de révolte et Jean Arnulf lui succède en interprétant les siens tout aussi contestataires. Puis, l'ineffable Marino, mime de grand talent, fait son entrée bouche close. Multipliant les mimiques, il joue un chef d'orchestre en frac qui a bien des misères avec ses musiciens (invisibles) qu'il tanse avec sa baguette. Ensuite, l'auteur de *La Confiture* rendue célèbre par les Frères Jacques, s'arme d'une banjoline pour entonner une chanson comique dont je ne me souviens malheureusement plus que des deux premiers vers :

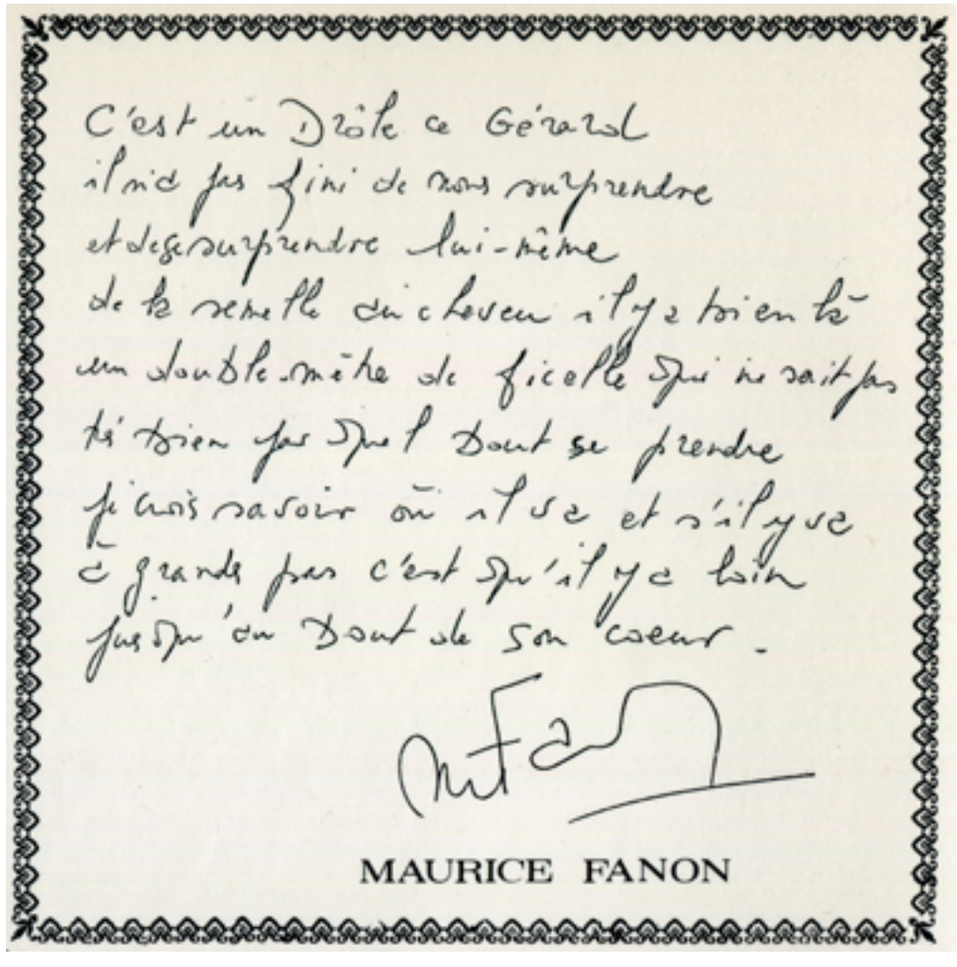
Ma femme aime un unijambiste
C'est avec lui qu'elle prend son pied…

Gérard sur scène à l'Écluse.

Maurice Fanon sur scène à L'École Buissonnière.

Mais le temps passe trop vite. L'heure est venue de courir à Route de Nuit, une émission de radio hébergée par l'ORTF où, pour une fois, sans doute à cause de sa diffusion tardive, toute censure est abolie. Et chacun d'apporter son couffin rempli de victuailles et de picrate pour faire la fête. Pas question de rater ça.

À L'École Buissonnière, plus question de traîner non plus, le spectacle doit se terminer au plus vite sans que personne ne s'en aperçoive. Alors Paul Préboist fait des coupes sombres dans son sketch désopilant du *Maître d'école* et Maurice Fanon écourte son répertoire, se contentant de chanter ses grandes chansons, accompagné de sa pianiste Darzie qui accélère mine de rien le tempo.


C'est un drôle de Général
il n'a pas fini de nous surprendre
et de se surprendre lui-même
de la semelle du cheveu il y a tout là
un double-mètre de ficelle qui ne sait pas
très bien par quel bout se prendre
je crois savoir où il va et s'il y va
à grands pas c'est qu'il y a loin
jusqu'au bout de son cœur.

MAURICE FANON

Gérard sur scène à L'École Buissonnière.

Illustration d'arrière-plan :
la rue de l'Arbalète en 1900.
Le rez-de-chaussée des deux étages peints de façon criarde du commerce de vin que l'on aperçoit au fond est devenu plus tard le cabaret de L'École Buissonnière.

14 mai 1968.

Le grand soir est arrivé. Grand gala de la Fine Fleur de la Chanson Française à Bobino, rue de la Gaîté, où j'ai été invité à me produire en première partie de Guy Béart et de Catherine Sauvage. J'ai choisi de chanter trois de mes chansons, accompagné par Yvonne Schmidt et son orchestre.

Nous devions répéter la veille, mais à cause des grèves, il n'y avait personne à Bobino. Brel, Ferrat, Fanon et quelques autres participaient à une grande manifestation partie de la gare de l'Est. Je n'ai donc pu répéter mon modeste tour de chant avec Yvonne Schmidt que mardi matin à 10 heures, puis j'ai remis ça à 18 heures pour la télévision.

Avant que le rideau ne s'ouvre, Maurice Fanon me présente devant les caméras en déclarant que Gérard Dôle « a des qualités exceptionnelles ». Et moi de chanter ensuite mes chansons dont évidemment *Hubert* qui déclenche l'hilarité générale.

Gérard à Bobino.

À l'issue du spectacle – rituel obligatoire – chanteurs, musiciens et artistes amis se retrouvent tous pour festoyer à La Belle Polonaise, une brasserie qui fait face à Bobino et où l'arrière-salle leur est strictement réservée. Fanon me présente à Brassens qui vient juste d'arriver. Ce dernier me dit qu'il regrette beaucoup de ne pas m'avoir entendu chanter mes chansons depuis que Fanon lui a fait mon éloge. Bah ! Ce n'est que partie remise.

20 mai 1968.

Dans la cour de la Sorbonne occupée, des badauds se mêlent aux étudiants, ouvriers et manifestants de tout poil. Le grand amphi est plein à craquer. On y braille des slogans plus ou moins improvisés. Un Katangais vient de lancer : « L'imagination au pouvoir ! » et la foule reprend en chœur. Au pied de la tribune, je remarque un magnifique piano à queue. Je m'approche et, tout doucement, je me mets à caresser ses ivoires comme on taquinerait de l'orteil une vaguelette glacée. J'hésite un peu, je dois le dire, à taper du ragtime dans un si docte lieu, fut-il en ébullition. Mes doutes s'évaporent quand un gauchiste barbu pousse une chaise sous mon fondement et glapit :

– Joue, camarade musicien, joue pour les camarades grévistes !

J'ai à peine attaqué *Kitten on the Keys* que surgissent, tour à tour, un jeune Martiniquais avec une contrebasse, et un vieux Polonais avec son piano à bretelles. Et v'là-t-y pas que ce vieux trimardeur là se met à tricoter un kasatchok sur mon morceau, tandis que l'Antillais, aux anges, slappe une biguine ?

L'accordéoniste polonais.

Quel trio d'enfer ! Mais qu'importe, c'est la révolution ! C'est la fête ! On nous encourage avec des bravos jusqu'à ce que le gauchiste barbu revienne nous dire :

– Arrêtez, camarades musiciens, arrêtez ! Place au camarade orateur !

Un petit bonhomme, tout malingre, presque chauve, s'avance, ôte sa pipe de ses lèvres et nous salue poliment. Le gauchiste barbu ordonne de jouer *L'Internationale* ou quelque chose du genre en son honneur.

Le vieux Polonais, qui ne comprend pas un mot de français, fait néanmoins oui de la tête et, sans se préoccuper de personne, entame une version enlevée de *Boire un petit coup c'est agréable*.

L'orateur a un léger sourire en coin, et, tandis qu'il monte à la tribune au son joyeux de l'accordéon, je demande :

– Qui c'est ce bonhomme ?

Le gauchiste barbu me décoche un regard noir.

– Comment, camarade musicien, s'indigne-t-il, tu ne le reconnais pas ? Mais d'où tu sors ? Allons, voyons !... C'est Jean-Paul Sartre !

– Oh ! Pardon.

Hiver 1968.

Le premier décembre de l'année est à marquer d'une pierre blanche : C'est à cette date qu'a lieu la première de *L'homme de la Mancha* au théâtre des Champs Elysées à Paris.

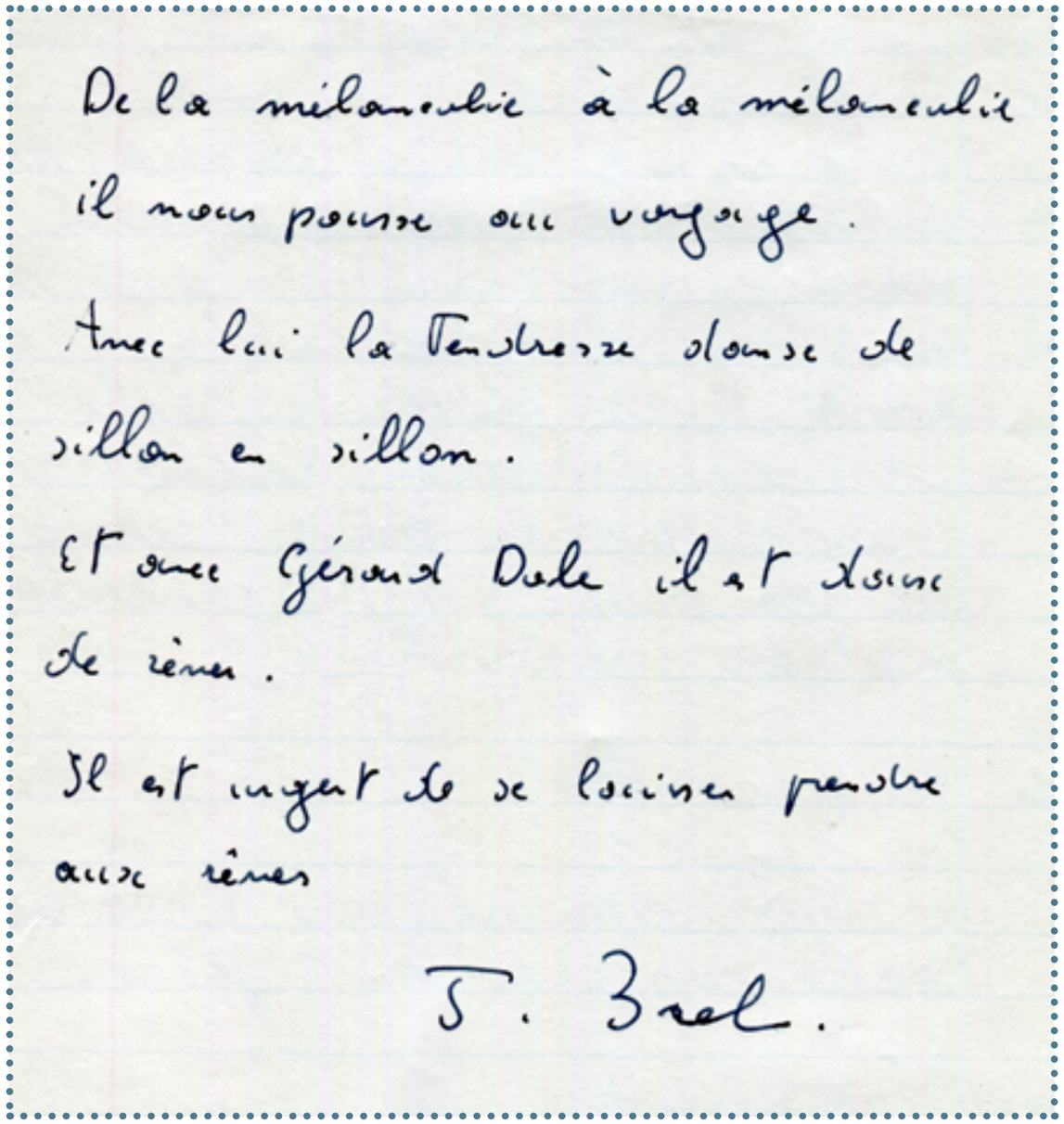
L'année précédente, Jacques Brel a assisté à New York à une représentation de la pièce au Carnegie Hall. Il en est sorti bouleversé et a décidé de contacter immédiatement les producteurs pour obtenir l'autorisation de l'adapter en français, se réservant le rôle-titre avec lequel il se sent en totale adéquation.

Oh ! Combien ne me suis-je fait tout petit pour suivre les répétitions à Paris ! Combien de fois ne suis-je allé saluer Jacques dans sa loge, à l'issue de la comédie musicale !

Le surlendemain du soir où j'ai osé lui porter un test pressing de mon second 45 tours, j'ai la surprise de le voir, tout sourire, me tendre une feuille de papier qu'il vient de tirer de son bloc note.

— Tiens, Gérard, me dit-il, tu mettras ça au dos de la pochette de ton prochain disque.

Ebahi, je lis les lignes suivantes :


De la mélancolie à la mélancolie
il nous pousse au voyage.
Avec lui la Tendresse danse de
sillon en sillon.
Et avec Gérard Dale il est dans
de rêver.
Il est urgent de se laisser prendre
aux rêves
J. Brel.

Puis, sans me laisser le temps de le remercier pour le formidable hommage qu'il me rend, Brel m'entraîne dans le couloir.

— Viens, dit-il, il y a des photographes qui rôdent dans le coin, on va se faire tirer le portrait.

Et c'est ainsi que vous pouvez aujourd'hui admirer Jacques Brel portant encore sur son visage l'épais maquillage de Don Quichotte (à la barbiche près). Il n'a pas pris le temps de retrouver son aspect habituel, ce qui lui donne somme toute un air encore plus fantasmatique pour celles et ceux qui n'ont pas eu la chance comme moi d'assister à son triomphe.

Été 1970.

Incapable de me plier davantage aux contraintes universitaires, je décide de résilier mon sursis et de quémander un poste de coopérant en Asie du Sud-Est. Le bruit court, en effet, que le Service de santé des Armées cherche des volontaires ayant préférablement une notion des parlers du pays afin de porter assistance aux populations vietnamiennes dont Jean-Paul Sartre ne cesse de dénoncer le martyre. Grâce à mes quelques connaissances médicales et linguistiques, je me crois le candidat idéal et je m'imagine déjà *medic* dans les profondeurs de la jungle. Mais en réalité cette rumeur « humanitaire » est fausse : ce n'est qu'un leurre de plus de la part de nos gouvernants prêts à tout pour apaiser l'opinion publique.

Après avoir passé sept semaines au centre d'instruction du Train à Fontainebleau, je suis dirigé sur le Service d'information et de relations publiques des armées, sis boulevard Saint-Germain à Paris, et je comprends que je ne peux briguer qu'un poste de rédacteur-reporter au T.A.M. (Terre, Air, Mer Magazine). Mais c'est pourtant là que, très étrangement, par magie oserais-je dire, un lointain écho de la guerre au Vietnam s'insinue dans mon cerveau. Mes activités militaires journalistiques m'amènent en effet à interviewer des gradés américains fraîchement débarqués de Saigon, et que je devine chargés de missions importantes dont jamais aucune n'atteint mes oreilles.

Je ne vous entretiendrai que de l'un de ces officiers, un capitaine hors du commun dont la rencontre, bien que relativement brève, a eu un impact extraordinaire sur la suite de mon existence. Pour des raisons de discrétion évidentes, je me contenterai de le désigner par le surnom que lui ont octroyé ses camarades : « Tac Tac », ce qui signifie « popcorn » en cajun, car cet homme a vu le jour sur les bords du bayou Lafourche, à l'ouest de la Nouvelle-Orléans. Tout le monde l'apprécie chez nous pour son humour gaulois (ses ancêtres venaient du Poitou) et sa drôle de façon d'émailler ses phrases de jolis mots français archaïques. « C'est, murmurent certains, un des chefs du groupe *Reconnaissance Team Louisiana* dont l'effroyable devise est *Kill for peace* ». Mais c'est connu, en dehors de ses moments de chasse, le loup peut se métamorphoser en agneau et Tac Tac, à mon sens, en a fait son choix. Il m'a pris en amitié et m'invite fréquemment à vider chopines - en l'occurrence des bouteilles de Jack Daniel's - au bar de l'USO Club des Champs Élysées où se réunissent Marines et GI's en goguette.

Badge du groupe
Reconnaissance Team Louisiana

Quand les blues l'assaillent, et c'est fréquent après boire, Tac Tac revient toujours par la pensée sur l'offensive du Têt suivie des massacres de Hué en avril 1968. La plupart de ses compagnons se sont écroulés raides morts autour de lui, par une nuit sans lune, en voulant prendre d'assaut la colline que le Viet-Cong appelait sardoniquement « Chop Chop Hill » par référence au bruit de couperet que font les machettes en frappant les chairs. Tac Tac, lui-même tailladé de la tête aux pieds et perdant son sang en abondance, ne devra son salut qu'à la prompte intervention de la Med-Evac.

Med-Evac est l'abréviation de Medical Evacuation. Ce terme est utilisé pour désigner une unité aérienne dont l'objectif est d'évacuer les blessés pour leur permettre de recevoir un traitement médical complet après seulement un court vol en hélicoptère.

Tac Tac dans ses bons jours, par contre, est un joyeux drille doublé d'un rock'n'roller époustouflant. Il est le meneur d'un trio musical endiablé dans lequel il m'a d'autorité fait asseoir au drumset vacant. Toujours blagueur, il a rebaptisé son groupe *The Three Stooges Meet the Yeti* en mon honneur. C'est l'étrange sobriquet dont il m'a affublé (à ma plus grande joie, je l'avoue) par référence à une alpiniste française qui fait un tabac aux USA sur les plateaux des chaînes de télévision. Cette jeune originale,

qui est loin d'en être à son premier coup d'esbrouffe, clame avec une audace sans cesse accrue qu'elle va grimper une fois de plus au sommet de l'Himalaya pour tirer la barbichette de l'Abominable Homme des Neiges et voir s'il a grandi depuis sa dernière escalade. C'est vrai qu'elle est fun !

Pour ma part, je suis très sérieusement hypnotisé par l'accordéon diatonique que Tac Tac nomme tendrement sa *Bayou Belle*, qu'il bichonne comme une fiancée et dont il joue en virtuose. Il s'est vite aperçu de ma fascination pour sa petite boîte à soufflets made in Louisiana, aussi trouve-t-il toujours le temps de me montrer à m'en servir, quitte à délaisser ses beuveries homériques à l'USO Club pour me faire travailler *Les Blues de Tac Tac* et *Allons Rock'n'roll*. Ce grand dégourdi ne me tient jamais quitte avant que j'aie été capable de les lui restituer note à note avec toutes les fioritures indispensables, n'hésitant pas à me traiter de tous les noms d'oiseaux du bayou, chaque fois que je rate ne serait-ce qu'une simple mesure (ce qui se produit souvent). Qu'importe ! Je suis aux anges, moi qui rêvais de jouer de la

Marianne Walter, alpiniste chevronnée, a obtenu de haute lutte le droit de faire partie de la prochaine expédition de l'Himalaya. Et elle compte bien planter à son sommet le fanion du féminisme en chaussures à crampons.

Tchanky Tchank Music depuis mon trop bref séjour en Louisiane au cours de l'été 1964. Ce périple avait été rendu possible par l'extrême gentillesse de la famille d'accueil d'un programme d'échanges France-USA, intitulé Experiment in International Living, auquel mes parents avaient eu l'excellente idée de m'inscrire. Jim Beal et son épouse qui m'avaient logé dans leur chambre d'amis aux parois tapissées de livres d'Histoire, vivaient et travaillaient au Centre de Recherches Spatiales d'Huntsville en Alabama. Ils louaient parfois une petite maison de vacances à Baton Rouge où nous avions passé une semaine à danser la valse et le two step dans des Fais-Dodo qui n'existent plus et dont j'ai malheureusement oublié les noms.

Hélas ! à Paris, l'orage gronde dans les nues. À l'occasion du Memorial Day du 31 mai 1971, une somptueuse garden-party a été prévue dans la grande enceinte fortifiée du château de Vincennes en l'honneur des forces américaines en visite dans notre pays. Pour ne pas être en reste, ces dernières ont proposé divers exemples de combats mis au point par leurs forces spéciales, ainsi qu'une démonstration musclée de Med-Evac, telle qu'elle se déroule au Vietnam sur le pire des champs de bataille. Pour faire bon poids, une centaine de GI's, convenablement dénudés et grimés, doivent figurer l'adversaire.

Secrètement, car il n'en a pas l'autorisation, Tac Tac m'a convié à participer incognito à la scrupuleuse répétition de sa délicate opération de sauvetage. Et me voilà parti de Villacoublay en casque et treillis puisés dans mon paquetage, voguant à bord d'un Shawnee helicopter bi rotors surnommé *flying Banana*, capable de transporter douze civières. Un harnais me retient à un des montants latéraux de l'appareil, mais pas question de me laisser submerger par le vertige qui m'étreint davantage à mesure que l'on grimpe, car la portière est restée ouverte. Le vide, seul, s'étend partout sous mes yeux. Malheur ! En approchant de Vincennes, un problème technique se déclenche subitement dans le rotor de l'appareil, et le Shawnee, zigzaguant

Des GI's hèlent un hélicoptère de la Med-Evac pour venir chercher les blessés.

comme un ivrogne, manque de s'écraser contre le donjon du château. Le pilote, as des as, stabilise in extremis l'engin pris de frénésie, mais il ne peut l'empêcher de filer derechef, à une vitesse folle, droit au-dessus du bois de Vincennes où je suis persuadé que nous allons tous finir en charpie. Miracle ! L'hélicoptère enfin dompté va se poser sagement au centre d'une grande clairière qu'occupe à présent le temple bouddhiste tibétain Kagyu-Dzong. Mais,

par un curieux phénomène d'identification

que je m'explique encore mal aujourd'hui, le drame que je viens de connaître sur mon perchoir de fer m'a fait revivre mentalement la tragédie pourtant bien plus terrible de Chop Chop Hill que Tac Tac m'a maintes fois rapportée par le détail et où il a failli laisser sa peau. Quoi qu'il en soit, mon état est tel qu'on me transporte au Val de Grâce pour syndrome post-traumatique. Les électrochocs qu'on m'y administrera n'y feront rien : longtemps, voyager au-dessus des nuages virera pour moi au cauchemar.

Le jour même de son départ de France, mon fidèle ami vient me dire au revoir dans ma petite chambre d'hôpital et, malgré mes récriminations, m'offre sa *Bayou Belle* qui l'a suivi partout au Vietnam. Ce modeste instrument de musique, accroché dans son dos au niveau des épaules, lui a sauvé la vie en une occasion, quand la balle qui allait le traverser de part en part a été stoppée net par l'épaisse plaquette d'acier de son ré grave.

Mon Cajun me dit combien il est fier de m'avoir appris ses airs fétiches, *Les Blues de Tac Tac* et *Allons Rock'n'roll* qui restent les deux premiers morceaux du cru que j'ai joués ensuite en public. Les larmes aux yeux, serrés comme deux gosses dans les bras l'un de l'autre, on jure solennellement de se revoir.

Hélas, il est dit que je ne te croiserai jamais plus, vieux frère, ni au bayou Lafourche, ni à Vermillionville, ni ailleurs, pour partager la plus belle cuite de notre existence. Ce n'est pourtant pas faute de t'avoir cherché partout en 1975, du sud au nord et de l'est à l'ouest de la Louisiane, de Grand Mamou à Tit Caillou, de Port Barré à la Pointe à la Hache, et jusque dans les coins les plus reculés des 64 paroisses que compte l'État. C'est comme si tu t'étais volatilisé dans l'espace. As-tu succombé lors des ultimes affrontements avec le Viet-Cong ? Qui saurait aujourd'hui me l'apprendre, après quarante-cinq ans de silence ? *Mon cœur fait mal*, comme dit la chanson que tu fredonnais. Mais allons ! Haut les cœurs ! Je vais me faire violence ce soir et savourer une bouteille de Jack Daniel's pour me remémorer les bons temps qu'on a pris jadis ensemble. Et demain matin pour t'honorer, j'arborerai crânement les insignes de vétéran qui te revenaient de droit et que j'aurais pu porter officiellement aussi si monsieur Michel Debré, ministre de la Défense en 1970, ne m'avait pas mis des bâtons dans les roues.

God bless you, Old Buddy!

MA BAYOU BELLE

Ma *Bayou Belle* est une marque de petit accordéon diatonique, initialement fabriqué en Allemagne dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, puis importé en Europe et enfin construit en Louisiane à mesure de sa grande popularité.

À la main droite, il possède un clavier "mélodie" d'une rangée de dix boutons. Chaque bouton contrôle deux notes différentes selon que l'on pousse ou que l'on tire sur le soufflet. Ce système est dit bisonore.

Quatre tirettes fichées sur le caisson droit libèrent quatre jeux d'anches accordés en octaves relatifs les uns aux autres : un registre grave, deux registres médium, un registre aigu. Ce "plein jeu" est le seul employé ordinairement.

À la main gauche, l'accordéon possède un clavier-poignée, dit "basses" de deux boutons donnant respectivement deux basses et deux accords, ainsi qu'un bouton soupape-appel d'air au pouce, facilitant l'ouverture ou la fermeture rapide en cours de morceau d'un certain nombre de plis du soufflet.

L'accordéon peut se jouer indifféremment assis ou debout.

En position assise, le caisson droit de l'instrument repose sur la jambe droite du joueur ; il est légèrement incliné vers l'extérieur. Le pouce de la main droite est passé dans la boucle de cuir fixée derrière le clavier mélodie. Le gras du pouce appuie fortement sur la tranche du clavier, assurant l'équilibre. Les doigts circulent librement sur les dix boutons.

La main gauche est passée, en partie seulement, sous la courroie de la poignée-clavier basses. L'extrémité du pouce, derrière, le médius et l'annulaire, devant, tiennent en tenaille la poignée-clavier. La racine intérieure du pouce, par pression, commande le bouton d'appel d'air, et l'index et l'auriculaire restés libres commandent respectivement le bouton "accord" et le bouton "basse".

La main gauche actionne le soufflet et le caisson gauche bouge en suivant les poussez-tirez. Le caisson droit, au contraire ne bouge pas et les doigts de la main droite peuvent ainsi appuyer librement sur les boutons du clavier mélodie sans jamais participer aux mouvements du soufflet.

Une sangle fixée sur et sous le caisson droit permettra de jouer debout.

À première vue, ce petit accordéon semble facile à jouer, mais en réalité il tient du casse-tête chinois.

Dès que je fus quitte de mes obligations militaires, je partis faire un voyage d'agrément à Londres avec Susan, une jeune Anglaise du Yorkshire dont j'étais épris.

Le départ de Calais sur un bateau luisant de tous ses cuivres, le salut martial et les paroles de bienvenue de son capitaine, le repas au champagne à sa table furent charmants.

L'arrivée à Douvres, la découverte de la campagne anglaise (sans la moindre panne de voiture), la visite de Canterbury, ravissante petite ville du Moyen Âge chère à Jean Ray dont j'étais déjà un fervent lecteur, l'interminable traversée des banlieues avec ses files de taudis à la Dickens, l'arrivée enfin à Hampstead, petit paradis de verdure, l'accueil dans la coquette résidence victorienne où nous avions pris pension et dont toutes les fenêtres bordaient The Heath (la Lande)… Ce ne fut qu'une suite d'épisodes enchanteurs.

Au réveil, après un solide breakfast, nous allâmes nous promener sur la vastitude de bruyère où l'on se fût cru à mille lieues de Londres, montant main dans la main jusqu'à Parliament Hill où la vue était imprenable sur toute la capitale.

Susan me fit remarquer qu'à la fin du XIXe siècle, Hampstead était le fief de la bohème dorée et que l'ombre d'Oscar Wilde y planait encore. Justement, au coin de Lyndhurst Road et de Pond Street existait toujours le somptueux cabinet de James Gussanders, peintre et photographe d'art, médaillé de Sa Majesté la reine d'Angleterre. Notre première visite fut pour lui au retour de nos vagabondages. Le grand-père de ce collodionniste, pour utiliser le nom attribué à l'artiste utilisant ce procédé aujourd'hui disparu, avait eu l'honneur de figer pour l'éternité l'auteur du *Portrait de Dorian Gray,* et son petit-fils acceptait, sous de très strictes conditions, de prendre parfois le portrait en costumes d'époque de certains sujets qui correspondaient à son esthétique. Timidement, Susan et moi, nous nous présentâmes devant le vieux gentleman et, miracle, nous fûmes acceptés. Des décennies plus tard, cependant, je me demande si le mignon petit singe, un bébé capucin que nous avions acquis en fin de matinée et que je comptais offrir à mon père, n'y fut pas pour beaucoup. Cette fripouille sauta sur les épaules de Mr Gussanders, lui fit mille papouilles dans le cou et voulut même l'épouiller (!!!)

Et nous voilà partis, Susan et moi après s'être contentés, tant mon impatience est grande, d'un plat de fish and chips. Nous arrivons, je m'inscris : il y a neuf musiciens devant moi ! Ça promet d'être long ! Deux heures s'écoulent. Enfin, mon tour arrive.

Allons mon bébé, oh ouais mon bébé,
Allons rock'n'roll !
Ça dit c'est bon, ça dit c'est fou !
Allons rock'n'roll !

« Bâa-Boo ! Bâa-Boo ! » Les basses de mon accordéon ressemblent à des coups de grosse caisse, écrasés par la moiteur de la cave. « Ta-bee, ba-da-tee-bee ! « Ta-bee, ba-da-tee-bee ! » Les riffs de ma main droite ont l'air de vouloir griffer le salpètre des murs. Quant à ma voix, elle s'enfle et mugit comme si elle était coincée dans les profondeurs d'un tuyau à charbon.

Mais, même pas le temps de lancer *Les Blues de Tac Tac*. Comme je déplie mon soufflet, le patron dévale les escaliers de la cave en criant que trois fourgons de police bloquent l'entrée du Troubadour et menacent d'embarquer tout le monde pour le bruit et surtout à cause du long dépassement de l'heure autorisée.

Un rien plus tard, tandis que je range ma *Bayou Belle* dans sa boîte, un garçon brun s'avance et me serre la main. « Good job, Man ! » fait-il. Puis il s'en va comme il était venu.

Les portes du dernier métro se referment. Susan passe son bras autour du mien, se penche vers mon oreille et dit doucement avec un de ses charmants sourires :

– Pas mal ! Tu l'as reconnu, au moins ?
– Le gars là ? Non, qui était-ce ?
– Holly Angels !... Paul Mc Cartney.

Le lendemain, autre programme : chasse aux disques en plein centre de Londres, chez Dobell's, au Village Bookshop, dans Regent Street, et chez Collet's où j'ai la chance de faire la connaissance de Tony Russell, musicien de talent et discographe de génie, futur auteur de la bible des musiques rurales américaines. Comme j'ai emporté ma chère *Bayou Belle* avec moi, j'ose lui demander où je puis me produire. Tony n'hésite pas : The Troubadour d'Old Brompton Road, un petit établissement qui sert de la bonne bière et organise des hootenannies, certains soirs dans la cave… «There's one tonight, by the way, Gerard.»

Le dernier chevrier de la Butte.

Rue Berthe.
Désigné par une flêche bleue, l'Excelsior, modeste établissement qui faisait le coin avec la rue Androuet, est le seul endroit possible où la danseuse exotique, Mata Hari, ait pu se produire en attraction quelque temps avant son triomphe au musée Guimet.

Dès que nous fûmes de retour à Paris, je montai vivre à Montmartre avec Susan.

Nous habitions à deux pas du Bateau-Lavoir, dans la partie haute de la rue Berthe, au dernier étage d'une de ces maisons construite à la vavite par le préfet Haussmann pour écarter les prolétaires du centre de Paris livré à ses grands travaux.

Rituellement, tous les matins vers dix heures, Susan et moi allions boire un grand bol de café au lait à L'Aventure, un débit de boissons bon enfant tenu par Marthe, une Créole qui en avait fait le rendez-vous des vieux peintres de Montmartre. En avons-nous entendu des ragots sur Utrillo ! Un rapin né en 1888 et qui avait gardé toute

Mata Hari dans sa gloire
au musée Guimet en 1905.

sa tête, était une vraie encyclopédie vivante sur la bohème et nous buvions ses paroles. Il prétendait avoir vu Mata Hari danser sous ses longs voiles translucides dans un modeste établissement qui faisait le coin avec la rue Androuet (ce devait être à ses tout premiers débuts, j'imagine). Il disait aussi avoir assisté au banquet Rousseau décidé par Picasso, peu de temps après qu'il avait rencontré le peintre par l'intermédiaire de Guillaume Apollinaire. Il s'agissait d'honorer un artiste dont l'originalité et l'importance méritaient d'être mieux reconnues et dont Picasso venait d'acheter chez un brocanteur, pour une somme modique, un grand tableau intitulé *Portrait de Madame M*. On y voyait une grande et forte femme, représentée en pied et vêtue d'une robe noire avec un large col et une ceinture bleue, tenant à la main, en guise de canne, une branche dont les feuillages ne permettaient certainement pas de servir d'appui. Le dessin était malhabile, la silhouette disproportionnée, l'allure du modèle figée, son visage sans expression, mais l'ensemble avait un charme évident pour Picasso.

Portrait de Madame M.
peint par Henri Rousseau vers 1895.

Henri Rousseau, dit le Douanier, organisait lui-même dans le logement qu'il occupait à Montparnasse des réunions théâtrales et musicales pour ses voisins. Aussi fallait-il mettre en scène cette soirée encore mieux que les siennes, ce à quoi s'occupèrent Picasso et quelques-uns de ses amis. Un antique fauteuil voltaire monté sur une caisse de déménagement, devant un décor composé de drapeaux et de lampions, serait le trône du héros du jour. Des feuillages furent disposés sur les colonnes et les poutres de l'atelier. Une banderole proclamait : *Honneur à Rousseau !* Une très large planche posée sur des tréteaux faisait office de table. Chaises et couverts avaient été empruntés au restaurant Les Enfants de la Butte où la bande du Bateau-Lavoir avait ses habitudes. La boisson ne manquait pas et l'excitation était telle que les apéritifs généreusement dispensés firent vite leur effet. En particulier sur Marie Laurencin qui s'écroula dans les tartes, barbouilla tout le monde de confiture et dut être reconduite chez elle. André Salmon, lui, dut bientôt être enfermé dans un atelier voisin car il avait le vin mauvais. Max Jacob, André Derain, Georges Braque et quelques autres étaient aussi de la partie. Enfin, conduit par Apollinaire, le Douanier Rousseau fit son entrée.

Marie Laurencin prend ses vrais premiers cours de peinture avec Francis Picabia et Georges Braque. Cinq ans plus tard elle se met en faux ménage avec Apollinaire, chacun continuant de vivre chez sa mère.

Le Douanier Rousseau posant devant une de ses jungles.
« Primitif », « sauvage », « médium », les critiques de son temps se perdent en conjectures pour qualifier l'altérité irréductible de ce peintre atypique qui se définissait lui comme un réaliste.

C'était un fragile vieillard bientôt septuagénaire qui avait apporté son violon et qu'on installa joyeusement sur son trône où il lui arriverait de recevoir, sans pour autant en être troublé, des gouttes de cire fondue tombées d'un lampion. La soirée se poursuivit sans autre incident. Henri Rousseau interpréta au violon une valse dont il était l'auteur et chanta une chanson de son cru dont les paroles firent se tordre de rire l'assistance : « Aïe, aïe, aïe, que j'ai mal aux dents ! » Apollinaire, lui, déclama un poème fantaisiste, écrit à la hâte, qui fut repris par tous les invités :

Nous sommes réunis pour célébrer ta gloire
Ces vins qu'en ton honneur nous verse Picasso
Buvons-les donc puisque c'est l'heure de boire
En criant tous en chœur : « Vive, vive Rousseau !

Puis l'on se mit à danser au son de l'accordéon de Braque. Mais Rousseau piquait du nez. L'heure était venue de le reconduire chez lui en automobile, tandis que la fête continuait de plus belle, à en faire tanguer le Bateau-Lavoir. C'est qu'il restait à boire et que le tapage avait attiré bien des voisins.

≈≈≈

Susan
à Montmartre.

Avec Susan, nos après-midi se passaient en de longues promenades sur la Butte, à la découverte de coins oubliés, à l'écart des circuits touristiques. Grâce à un émouvant petit opuscule déniché chez un vieux bouquiniste, nous partions visiter en imagination des quartiers tombés sous le pic des démolisseurs, le Maquis par exemple. Il succédait à la propriété appelée le Château des Brouillards construite vers 1773 par un ancien avocat du parlement de Paris, Lucien Ducampjean.

Un coin du Maquis.
Selon la légende, son nom viendrait des brouillards se formant au-dessus des nombreuses sources qui jaillissaient à cet endroit. Après des années de gloire, les communs du château furent rasés en 1850, et les potagers laissés à l'abandon se transformèrent en une zone que l'on appela le Maquis, sorte de no man's land couvert de bâtisses en bois, en carton goudronné ou en toile cirée habitées par des marginaux, des truands et des artistes.

La nuit, elle, était consacrée à la musique depuis que j'avais acquis un splendide petit orgue de Barbarie. Comme les bonnes choses vont toujours de pair, j'avais en même temps fait connaissance avec Pierre Charial, un garçon qui perçait les cartons d'orgue avec art et je lui avais commandé les plus grandes chansons de la Commune.

Pierre Charial.

Une semaine plus tôt, j'avais en effet invité Susan à un magnifique spectacle musical créé au théâtre municipal Romain-Rolland de Villejuif pour commémorer le centenaire de la Commune. Il était chanté et joué par Mouloudji, Francesca Solleville et Armand Mestral, eux-mêmes secondés par les Octaves et le Madrigal de l'Île-de-France. J'avais été émerveillé par ce qui se déroulait sur scène au point de vouloir chanter à mon tour ces chansons de révolte et d'espoir.

Gérard et son orgue à tuyaux.

Autour de la Commune 1846-1888 :
florilège de la chanson populaire française « contre »,
chantée par Marc Ogeret.

La Commune en chantant.
Retranscription sur LP du spectacle musical créé au théâtre municipal Romain-Rolland de Villejuif pour commémorer le centenaire de la Commune.

Tous les soirs, à présent, je tournai la manivelle pour interpréter *L'Insurgé*, *La Semaine sanglante*, *Le tombeau des fusillés*, *La canaille*, tous airs centenaires auxquels j'en avais ajouté un que je venais de composer, intitulé *Limonaire en colère*.

Le manège tournait
Sur la place grise
Un orgue serinait
Le temps des cerises
Épelée sur sa frise
En rouge délavé
Se lisait la devise
« Ni mouches ni Versaillais »

Limonaire
En colère
Vieux Communard
Soudard qui braille
Vive la canaille !

Les chevaux donc montaient
Descendaient sans surprise
Et toujours les tuyaux
De siffler Les cerises

Au printemps à la brise
Sous la pluie en automne
Le forain disait-on
Est un sacré bonhomme

La musique s'est tue
Par une année de crise
L'orgue ne moudra plus
Le temps des cerises
Les bâches sont mises
Les chevaux remisés
Le forain dort chère Louise
Près d'autres Fédérés.

Manège de chevaux de bois planté, une fois par an pour les fêtes, place Émile Goudeau où s'ouvrait une des entrées du Bateau-Lavoir.

Plutôt que de me produire place du Tertre où j'aurais fait fatalement plus de sous, j'avais préféré me planter en bas des marches du Sacré-Cœur, entre le socle vacant du Chevalier de la Barre et la sortie du funiculaire pour tourner la manivelle de mon orgue. Je n'avais pas choisi l'emplacement au hasard : c'est là qu'avait été établi le parc à canons de Montmartre et débuté la Commune, le 18 mars 1871, quand Adolphe Thiers avait envoyé ses troupes récupérer ces pièces d'artillerie, refusant le fait qu'elles appartenaient de droit au peuple qui s'était saigné aux quatre veines pour les payer pendant le Siège. Rien ne s'était passé comme prévu. Les soldats avaient mis la crosse en l'air, fraternisant avec la garde nationale et les habitants de la Butte, au lieu d'obéir aux ordres de leurs chefs de tirer sur la foule. Il subsiste une photographie de 1871 d'un des canons avec ses servants, prise au débouché de l'ancienne rue de Rosiers, portion de l'actuelle voie du Chevalier de la Barre.

Le parc aux canons tristement célèbre, situé à l'emplacement de la future basilique du Sacré-Cœur construite pour expier les crimes de la Commune.

1900 : La statue encore intacte du Chevalier de la Barre, supplicié sous Louis XV pour ne pas s'être découvert au passage d'une procession. En 1941, le régime de Vichy envoya son bronze à la fonte avec la bénédiction du clergé.

C'est à l'arrière de ce tertre, sur un vaste plateau dominant tout Paris, qu'allait être édifiée quelques années plus tard, pour « expier les crimes de la Commune », l'église du Sacré-Cœur. Lors de la cérémonie de pose de sa première pierre, le 16 juin 1875, le baron Hubert Rohault de Fleury en avait explicitement fait le lien : « Oui, c'est là où la Commune a commencé, là où ont été assassinés les généraux Clément-Thomas et Lecomte. Je me souviendrai toujours de cette hauteur garnie de canons, gardés par des énergumènes avinés, hostiles aux gens de bien, n'ayant que mépris pour l'ordre, la morale, et que la haine de l'Église semblait surtout animer. »

S'étonnera-t-on que ce triste individu ait omis de dire que, grâce à la complicité des Prussiens, l'armée versaillaise avait facilement pu envahir la butte ? Comment oublier, pourtant, ce sol dépavé qui eut si grand mal à absorber le sang des fédérés pris les armes à la main ? Comment taire le massacre des femmes et des enfants dont les maris ou les pères étaient soupçonnés d'avoir pris part, de près ou de loin, à l'insurrection ? Enfin, comment passer sous silence les malchanceux sélectionnés d'une manière arbitraire sur leur mine par le sinistre marquis de Galliffet qui leur octroyait le droit de vivre ou non, selon son bon plaisir. Vingt mille morts, tel fut le total à Paris et ses faubourgs des victimes de la Semaine sanglante, du dimanche 21 au dimanche 28 mai 1871.

En une occasion dont je ne saurais vous fournir la date, j'étais allé jouer et chanter mes airs frondeurs devant l'entrée du Musée de Montmarte qui venait d'organiser une brève exposition à l'occasion du centenaire de la Commune. Elle avait été rendue possible grâce aux documents prêtés par un commissaire-priseur de la salle Drouot où devait se ternir prochainement une vente aux enchères consacrée aux convulsions de Paris en 1871. C'est ainsi que j'eus la chance d'admirer de près, outre une splendide peinture à l'huile représentant une barricade de la Semaine sanglante, de rares portraits-cartes de Communeux célèbres tels que Rigault, Flourens, Razzoua, Assi (qui arbore sur sa poitrine la rarissime décoration dite « Triangle de la Commune »), le père Gaillard, grand constructeur des barricades, et jusqu'à une pointeuse de canon qui savoure son bout de cigare sans s'en faire.

THIÉBAULT Bᵈ BONNE NOUVELLE, 31.

Par ailleurs, le son et l'aspect de mon orgue, ainsi que mon interprétation du *Temps des cerises* avaient sans doute séduit un producteur de télévision qui passait rue Cortot devant le musée puisqu'il était revenu m'écouter le lendemain avec des membres de son équipe et m'avait proposé séance tenante de jouer mon propre rôle dans *Les Bas Fonds de Paris*, une série télévisée inspiré par un roman d'Aristide Bruant. L'idée m'avait plu et un contrat avait été signé quelques jours plus tard.

Affiche originale des *Bas Fonds de Paris*
d'Aristide Bruant qui inspira une série télévisée.

Noël approchait et Susan était partie passer les fêtes de fin d'année dans sa famille à Ilkley. Je restai donc momentanément seul à Montmartre et pour tromper l'ennui des dimanches, je faisais la tournée des marchés aux Puces de la capitale. À Clignancourt, tôt un matin, je dénichai au fond d'un stand du Marché Paul Bert, une vieille guitare rangée dans sa boîte en carton bouilli, recouverte d'une épaisse couche de poussière. Je l'examinai sommairement : il s'agissait d'une guitare alto à système. Sur le manche court dont les quatre cordes manquaient, s'alignaient trois rangées de boutons jaunis sur lesquels était inscrit le nom des accords. Il suffisait donc, à en croire la numérotation, d'appuyer sur telle ou telle touche pour obtenir aussitôt l'harmonie correspondant au chiffrage américain gravé dans l'ivoire : F, Bd, C, etc. Séduit par l'originalité de l'instrument, je m'enquis de son prix. « Soixante-quinze francs, me fut-il répondu.

– C'est pas donné !

– Pour une guitare 1900, vous rêvez ? »

Le marchandage s'avéra difficile : le brocanteur, fin matois, n'avait pas son pareil pour faire l'article. « Soixante-quinze francs pour une guitare ancienne de cette qualité, c'est une misère !... considérez, en outre, qu'elle a appartenu à Texas Jack !

– À qui, dites-vous ?

– À Texas Jack !

– Qui est-ce ?

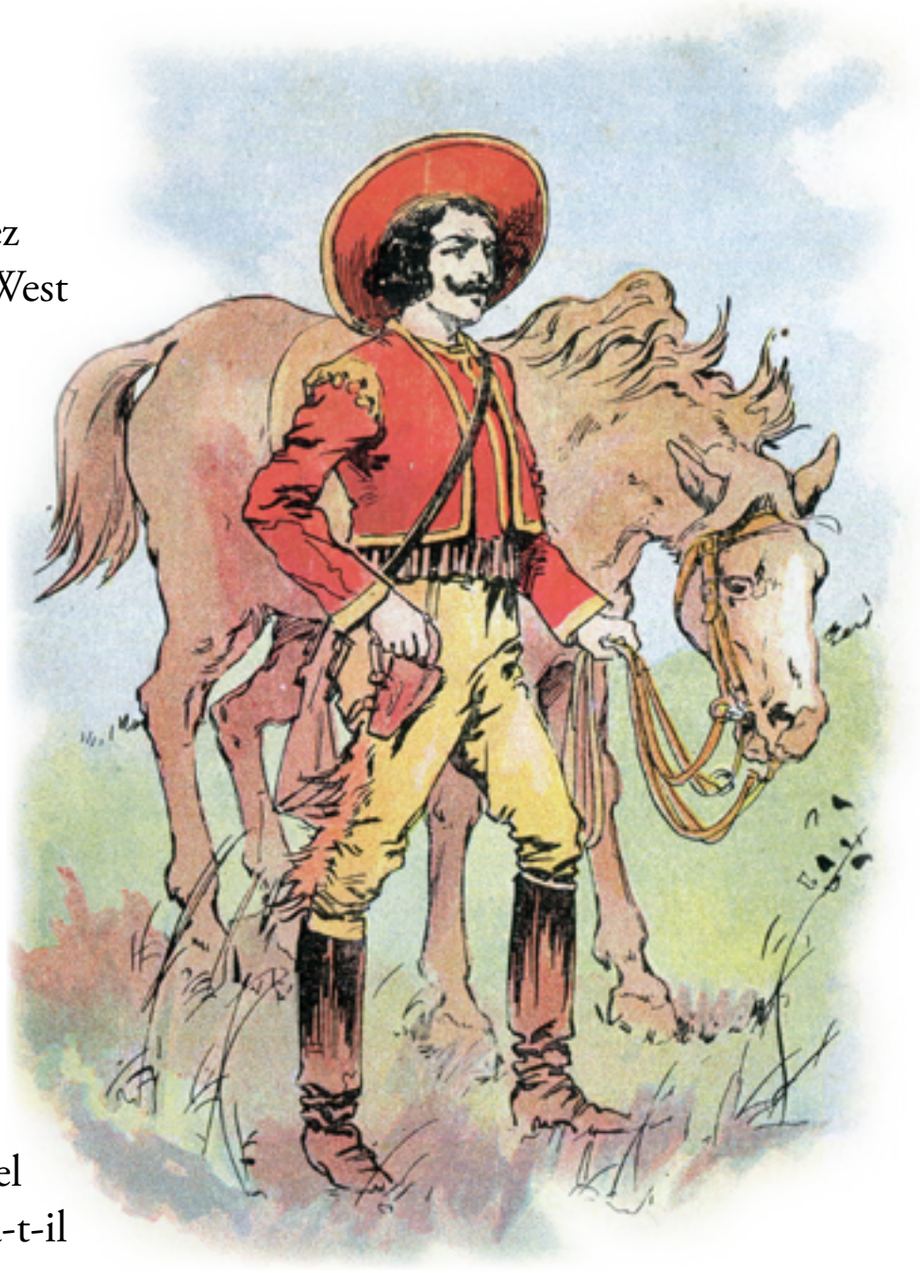
– Comment ? Vous ne connaissez pas ce cow-boy légendaire du Wild West Show ?

– Le cirque Buffalo Bill ?

– Exactement !

– J'avoue n'avoir jamais entendu parler de votre héros.

– Pas étonnant ! vous n'étiez seulement pas né quand Bill Cody a fait ses adieux en France. 1905, c'est loin ! Moi j'étais tout jeunot à l'époque mais je m'en souviens comme d'hier. Pensez un peu, le Far West à Paris !... L'attaque de la diligence, la cavalcade des Indiens, les pluies de flèches, les salves de carabines ! Et puis la chasse aux bisons, les lassos, les rodéos… Quel spectacle épatant ! tenez, continua-t-il en me désignant une petite plaque en cuivre terni vissée sur la boîte, à hauteur de la serrure, lisez-moi ça et vous me direz si j'ai menti ! »



Je lus : « From Krazy Head to Texas Jack, Wild West Show, Paris 1905. »

– Alors ? C'est-y pas la preuve que cette guitare a été offerte par un grand chef peau-rouge à Texas Jack ?

J'acquiesçai d'un sourire et proposai : « Cinquante francs. »

– Soixante-cinq, pas un sou de moins ! Et en prime je vous offre une série des aventures de Texas Jack. Ça vous fera de la lecture !

Il tira une pile de fascicules aux couvertures multicolores d'une étagère haut-perchée et me les mettant d'autorité entre les mains : « Marché conclu ? »

– Marché conclu !

Je repartis en sifflotant, les bras chargés et les poches allégées, mais ravi.

De retour à Montmartre, je me mis aussitôt à nettoyer la guitare, tellement j'avais hâte de m'en servir.

À l'aide d'un chiffon doux imbibé d'Eau japonaise, je décrassai sa caisse en acajou et la lustrai ; puis je remontai des cordes. Un jeu complet dans des enveloppes d'origines se trouvait à point nommé dans un compartiment de la boîte. Mais quand vint le moment d'accorder l'instrument, je ne pus y parvenir : les mécaniques tournaient folles.

Je resserrai les vis des molettes, tentai d'éliminer leur jeu en enroulant des copeaux de papier… rien n'y fit.

Mon voisin du second, Jean-Claude Asselin, était un excellent guitariste. Je descendis lui demander conseil.

« Tu tombes mal Gérard me dit-il. Je pars tantôt à Lyon, veux-tu que nous nous en occupions à mon retour ? Tiens, prends-moi donc une photo avec cette étrange guitare, ça nous fera toujours un souvenir. »

Jean-Claude Asselin
et la guitare à quatre cordes.

En grimpant chez moi, j'entendis, sonner six heures au clocher de Notre-Dame des Briques. J'allais manquer le rendez-vous fixé à la demie, avec mon ami Antoine qui m'attendait dans son fief d'Auteuil. Le trajet en métro promettait d'être long. À regret, je rangeai la guitare dans sa boîte, enfilai un manteau et sortis.

Chemin faisant, je réfléchissais encore au problème. Quel procédé employer pour faire tenir l'accord ?… En tirant la sonnette d'entrée de la villa Montmorency, je n'avais toujours pas trouvé la solution.

Avec sa barbe et ses longs cheveux noirs, ses yeux d'opale et son sourire qui découvre des canines aiguës, Antoine ressemble à quelque sâr cruel de l'antique Mésopotamie… au demeurant, le plus charmant garçon du monde.

Je le trouvai assis à son bureau, s'appliquant à restaurer une poupée en cire. « L'exactitude est la politesse des rois ! » me fit-il remarquer avec humeur en désignant l'horloge qui accusait sept heures vingt.

– Mille excuses, Monseigneur, j'étais en troublante compagnie.

– Une jeune morte ?

– Non, une guitare !

– Pffuit !

Antoine acheva son ouvrage minutieux, lissa sa barbe et proposa :

– Une promenade au cimetière de Passy ?

– Très peu pour moi ce soir, merci !

– Dommage, sais-tu bien que nous sommes la veille de la Saint-Georges ?

– Et bien ?

– C'est la nuit du Walpurgis. Tu n'ignores pas qu'au douzième coup de minuit, tous les démons de l'enfer seront libres de se déchaîner jusqu'à l'aube et que certains signes indiqueront, à ceux qui savent les interpréter, l'emplacement de trésors enfouis en terre bénie.

– À minuit, répondis-je en haussant les épaules, je serai sans doute en train de jouer de ma belle guitare. Libre à toi de te livrer à la nécromancie, mais seul !… En attendant, si nous allions dîner ?

– Volontiers !

– La petite auberge du Ranelagh ?

– Entendu !

Les alcools dont j'avais abusé en fin de repas avaient fait effet : la tête me tournait encore quand je passai devant le Moulin Rouge.

Arrivé chez moi, mon premier soin fut d'allumer une couple de bougies, l'électricité étant en panne, et d'avaler trois ou quatre grands verres d'eau pour dissiper ma griserie.

Les idées un peu plus claires, je cassai du petit bois, le disposai dans ma cheminée sous deux grosses bûches et craquai une allumette. Une petite flamme se mit à danser dans l'âtre noirci ; je l'observai quelques instants puis me détournai pour sortir la guitare de sa boîte.

Je m'escrimai à l'accorder pendant un bon quart d'heure. J'obtins finalement un semblant de justesse comme le premier des douze coups de minuit sonnait au clocher voisin.

Délicatement, j'appuyai sur un des boutons de la touche et pinçai les cordes : au lieu de l'accord de fa escompté, une sourde plainte se fit entendre. Je sursautai et levai les yeux : personne dans la pièce, bien entendu. Me croyant victime de quelque étrange phénomène acoustique, je dominai mon trouble et appuyai crânement sur le bouton voisin : une seconde plainte s'éleva, plus grave, se mêlant à la première qui, au lieu de décroître, allait en s'amplifiant. Fébrilement, je pianotai à droite et à gauche : un concert lugubre épouvanta mes oreilles, gémissements, pleurs, sanglots qui se multipliaient jusqu'à emplir ma chambre.

Je repoussai vivement la guitare dans un geste affolé et, ce faisant, cognai sa touche contre le marbre de la cheminée : j'entendis, horrifié, une voix gutturale que j'aurais juré sortie des profondeurs de la rosace, psalmodier un chant funèbre, composé d'un unique mot de trois syllabes sans cesse répété…

« Key-shee-whah !... Key-shee-whah ! »

« Assez ! criai-je en lâchant la guitare et pressant mes tempes à deux mains, assez ! c'est à devenir fou ! »

Je hurlai de terreur en sentant une poussée dans mon dos ; c'était une rafale de vent qui venait d'ouvrir la fenêtre et soufflait les chandelles.

Halluciné, je vis la lueur froide de la lune découper les contours de l'instrument qui semblait un corps de femme étendu sur le sol et d'où montaient les plus affreuses plaintes qu'il soit donné d'entendre.

Alors, au comble de l'effroi, j'empoignai la guitare par sa tête et la cognai de toutes mes forces contre le mur. Elle se brisa net en deux morceaux ; la caisse s'écrasa sur le sol tandis que le manche me restait dans les mains… Vision de cauchemar : du talon dégouttait du sang frais qui souilla mon plancher de petites taches brunes.

Dans un hoquet de dégoût, je jetai le manche de l'instrument dans la cheminée et de la pointe du pied, poussai la caisse le rejoindre dans les flammes. Puis je me précipitai comme un dément dans l'escalier sans prendre garde à tirer la porte derrière moi.

La fraîcheur de la nuit, l'animation de la rue, me rassérénèrent un peu. Je m'engouffrai néanmoins dans un café, demandai un jeton de téléphone et composai le numéro d'Antoine.

– Allo, criai-je dans le combiné.

– Allo, répondit la voix, apaisante, de mon ami, c'est toi ? Que se passe-t-il ?

– La guitare… elle geint… elle pleure… elle hurle… elle saigne !

– Calme-toi, voyons ! Et explique-toi posément.

J'essayai en vain, m'embrouillant dans mes mots.

– C'est bon, dit-il, je vais venir. Où te trouves-tu ?

– Au débit de tabac en face de chez moi.

– Ne bouge pas, j'arrive !

Et il raccrocha.

J'avalai coup sur coup trois kummels. L'alcool m'apporta un semblant de réconfort. Je sortis du café et attendis sur le trottoir. Antoine ne fut pas long à venir. Un crissement de freins, un déclic de portière et je le vis descendre d'un taxi, enveloppé dans une ample cape noire.

– M'expliqueras-tu enfin ?

Je lui racontai tout d'un souffle.

– La nuit du Walpurgis, murmura-t-il en caressant sa barbe, tout peut arriver ! puis m'empoignant par le bras : Montons !

– Je m'en sens incapable !

– Dans ce cas, reste ici, moi je grimpe là-haut ! Passe-moi tes clefs !

– J'ai oublié de fermer la porte.

– Imprudent !... J'y vais.

Après un temps qui me parut une éternité, Antoine revint, un étrange sourire aux lèvres, et lâcha : « Vingt-sept !... Souviens-toi bien !... Vingt-sept ! Tout le mystère réside dans ce numéro. »

J'écarquillai les yeux, sans comprendre, et le pressai de m'expliquer.

– J'ai fouillé les cendres de ta cheminée ; de la guitare ne subsistent que des débris carbonisés plus quelques pièces de mécanique… Tordues, certes, mais décisives pour la compréhension de cet acte de vengeance diabolique !

– Vengeance ? m'écriai-je.

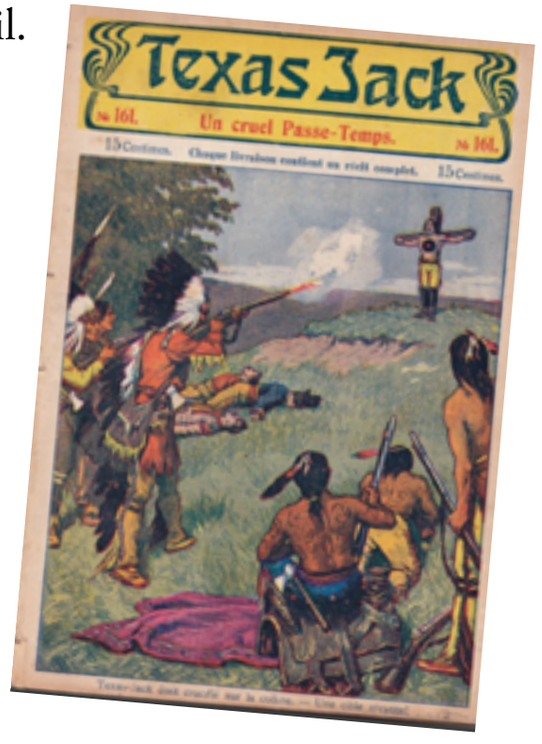
Mais Antoine ne voulut pas en dire davantage. Il coupa court à mes questions en précisant :

– Je n'ai pas encore toutes les données du problème mais cela ne saurait tarder. J'ai besoin de quelques heures de réflexion et de certains détails que je crois savoir où trouver.

Il tapota la pile de livraisons qu'il tenait sous le bras et ajouta : « À cette fin, je t'emprunte quelques aventures de Texas Jack. »

– Je t'en prie.

– Partons ! proposa mon ami après un silence, tu as besoin de repos ; tu dormiras à Auteuil. Tu prendras mon lit et je m'accommoderai du sofa. Sitôt arrivé, je te préparerai une infusion lénifiante qui t'assurera une bonne nuit et je me mettrai au travail.



Malgré les soins diligents que me prodigua Antoine, je dormis d'un sommeil agité, entrecoupé de cauchemars dans lesquels un cow-boy squelettique chevauchait une guitare ensanglantée.

Quand j'ouvris les yeux, le corps trempé de sueur, la pendule marquait neuf heures du matin. Un mot m'attendait sur la table de nuit. Il disait :

« L'aube pointe et déjà le voile du mystère se soulève… Je file aux Puces de Clignancourt. Rendez-vous sans faute à onze heures à la Phonothèque nationale, rue des Bernardins. P.S. : j'ai fait du café ; sers-toi ! Antoine. »

Je me levai, m'habillai, allai à la cuisine et avalai un breuvage d'un noir d'encre capable de ressusciter un mort. Puis, tout à fait réveillé, je passai un chandail et sortis prendre le métro.

La lumière du jour inonda les compartiments quand la rame traversa le pont de Bir-Hakeim. Mon regard erra sur la Seine, les péniches et la charpente de fer de la Tour Eiffel que cuivrait le soleil matinal, puis, quand le wagon s'engouffra dans un tunnel, je m'absorbai dans mes pensées. J'arrivai bien à l'avance Place Maubert. Pour tuer le temps, je passai saluer des amis bouquinistes du quai de la Tournelle. À onze heures moins le quart, je poussai la porte de la Phonothèque nationale. Antoine m'y avait précédé. Je le trouvai en compagnie d'un homme jovial qu'il me présenta comme étant le technicien du lieu et il m'invita à le suivre. Nous traversâmes un hall d'exposition et je pus admirer au passage les boîtes à musique, les orgues de Barbarie, les phonographes à pavillon disposés dans des vitrines, puis je pénétrai à leur suite dans un petit atelier. Le technicien me pria de m'asseoir en face d'un guéridon sur lequel était posé un minuscule phonographe.

« *Le Merveilleux* de Lioret, annonça-t-il en le remontant avec une clef, une des toutes premières machines parlantes ; une révolution pour l'époque. »

Il m'en expliqua brièvement le fonctionnement :

« Cette aiguille coudée que vous apercevez fichée au centre de la tête de reproduction lit les sillons d'un cylindre en celluloïd qui tourne à plus de cent tours minute.

Il transforme le signal gravé en vibrations qu'il communique au diaphragme, lequel, à son tour, les transmet à ce petit pavillon en carton qui les amplifie. Ce n'est pas plus compliqué que ça, encore fallait-il y penser en 1893. »

Puis, se tournant vers Antoine et désignant une rangée de boîtes cylindriques soigneusement étiquetées, il demanda :

– Le vingt-sept, comme prévu ?

– Le vingt-sept !

– Le vingt-sept ? fis-je étonné, n'est-ce pas le numéro que tu m'avais recommandé de me rappeler hier soir ?

– Chut !... ouvre bien tes oreilles !

Le technicien sortit délicatement un cylindre de sa boîte et l'enfila sur le manchon de l'appareil. Puis il posa la tête de lecture sur le premier sillon et actionna une petite manette. Le rouleau se mit aussitôt à tourner à grande vitesse.

Ce ne furent d'abord que crachotements… puis une plainte morne s'éleva, suivie d'une seconde…

Je me pétrifiai sur ma chaise et sentis mon cœur battre à tout rompre ; c'étaient les mêmes plaintes que celles sorties de la guitare. Au même moment, trois syllabes résonnèrent lugubrement dans le pavillon et se répétèrent à plusieurs reprises : « Key-shee-whah ! »

J'ouvris la bouche pour crier mais aucun son ne sortit. L'atmosphère glaciale de l'atelier était moins propice à l'angoisse qu'une mansarde éclairée à la chandelle, pourtant je la sentais soudre en moi. Antoine qui m'observait du coin de l'œil, fit signe au

Krazy Head et Buffalo Bill.

machiniste d'interrompre l'audition en me posant une main sur l'épaule :

– Remets-toi mon vieux ! Tiens, lis ce qui est écrit sur la boîte !

Je lus dans un ovale :

« Cylindre Lioret n° 27 – Chant funèbre Comanche – interprété par le Sachem Krazy Head du Wild West Show – Paris 1905 ».

– Et voilà ! s'écria joyeusement mon camarade, comprends-tu à présent ?

– Mal ! parvins-je à balbutier.

– C'est pourtant simple… Bah ! je crois avoir assez abusé du temps et de la gentillesse de ce monsieur de la phonothèque. Je te propose de tout t'expliquer devant un solide repas.

– Comme tu voudras.

Nous déjeunâmes dans une brasserie alsacienne, à la pointe de l'Île Saint-Louis. Antoine composa le menu puis, remplissant généreusement mon verre d'un excellent Riesling, il leva le sien et dit :

– Buvons aux cendres de la squaw à quatre cordes !

– ?!?!

Il avala son vin d'un trait, servit une seconde fois et se penchant vers moi :

« Avant de commencer mon récit, je tiens à te préciser, afin que tu ne me prennes pas pour un sorcier, que la plupart des faits qui le composent ont pu être reconstitués grâce aux informations que j'ai glanées :

- en fouillant dans les cendres de ta cheminée, hier soir ;

- en lisant les fascicules de Texas Jack que je t'ai empruntés ;

- en compulsant des dictionnaires, livres, revues et journaux du temps, extraits de ma bibliothèque, cette nuit pendant que tu dormais ;

- en interrogeant le brocanteur qui t'a vendu la guitare, à qui j'ai rendu visite aux Puces de bon matin ;

- et enfin en rencontrant le technicien de la Phonothèque nationale qui a bien voulu m'ouvrir la collection du musée…

Quant au reste, ce ne sont que déductions et conclusions de ma part, mais j'ai tout lieu de croire qu'elles sont exactes.

« À présent, écoute ! Texas Jack était un cow-boy de pacotille, un parmi une poignée d'émules de Buffalo Bill, autre fantoche de foire dont la renommée se fit surtout au travers d'une entreprise commerciale de grande envergure, le *Wild West Show* et de centaines de livraisons à deux sous qui relataient ses exploits imaginaires : il cassait du Peau-Rouge, massacrait des bisons et redressait les torts à longueur de pages… Bref, quand Bill Cody monta son cirque, il décida de s'adjoindre Texas Jack – de son vrai nom Jack Smith – qu'il avait remarqué dans un rodéo, Smith se révéla être un auxiliaire précieux : cavalier émérite, lanceur de lasso hors pair, c'était lui aussi qui dirigeait l'*Indian Musical Band*.

Tout aurait été pour le mieux si Texas Jack ne s'était pas amouraché de la fille de Krazy Head, un sachem comanche qui commandait les Indiens de la troupe. Celle-ci, Wahita, était dotée, dit l'auteur d'un fascicule, d'une beauté délicate et qui l'avait fait surnommer « La Fleur de la Prairie ».

Là où l'affaire se complique, c'est que Wahita restait insensible au charme du visage pâle et qu'elle repoussa ses avances pressantes.

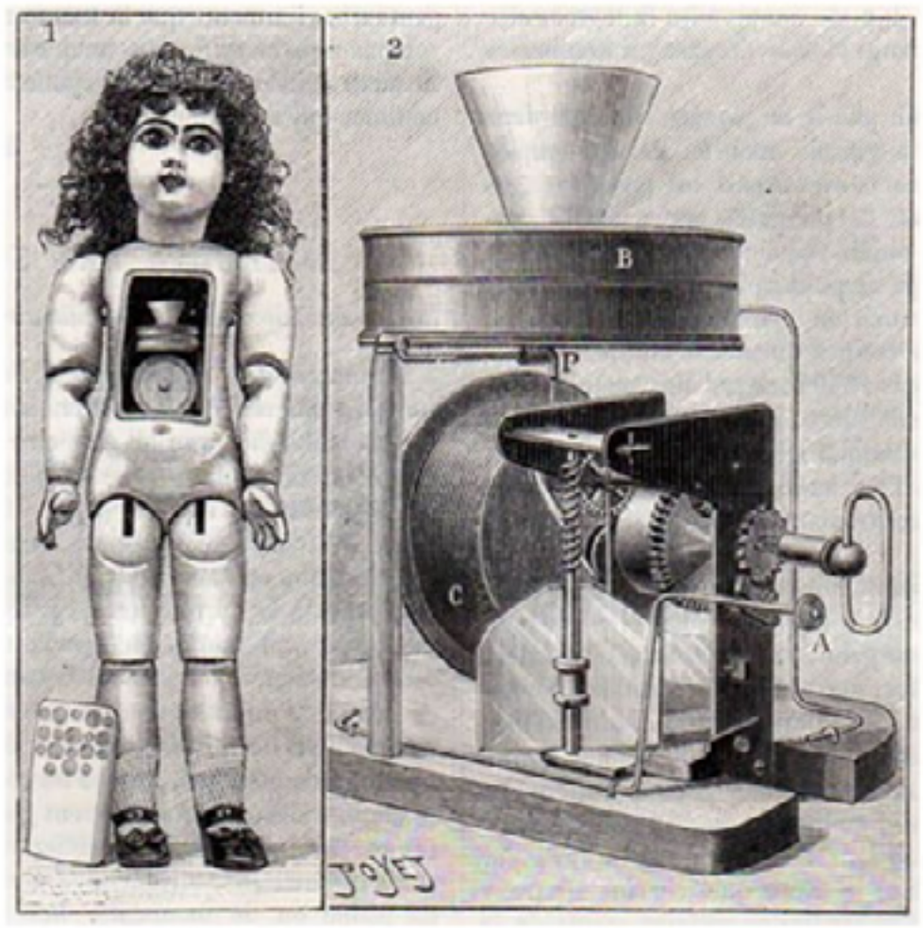
Imaginons la suite : au cours du passage à Paris en 1905 du Wild West, sous prétexte de lui faire visiter la ville, Texas Jack entraîne la squaw dans un bouge, la drogue et la violente ; quand elle revient à elle, elle comprend tout, crie, hurle… Il veut la faire taire, il l'empoigne à la gorge, ses mains serrent un peu trop fort et couic ! L'infortunée va rejoindre ses ancêtres sur les prairies éternelles. Ou bien Texas Jack, pris de peur en songeant aux conséquences de son acte, profite du sommeil artificiel de sa victime pour la jeter à la Seine où son corps coule à pic… Quoi qu'il en soit, exit Wahita !

À l'époque, la peau d'une Peau-Rouge ne valait pas bien cher. Buffalo Bill dut peu se soucier de la disparition de la squaw et se dispensa d'entamer des recherches. Peut-être crut-il sincèrement qu'elle avait levé le pied avec quelque gandin de la capitale, sensible au teint cuivré de Fleur de la Prairie.

Il n'en alla pas de même chez son père, Krazy Head. Convaincu de la culpabilité de Texas Jack dont on avait dû lui rapporter le manège, il jura solennellement de venger sa fille.

Or, la veille, un fabricant de machines parlantes, Henri Lioret, était venu le chercher pour lui proposer d'enregistrer un chant comanche.

Le sachem avait surtout été émerveillé par la "poupée parlante" que lui avait fait voir l'ingénieur, une figurine dans le ventre de laquelle était niché un minuscule phonographe. Pris d'une crainte superstitieuse, l'Indien avait refusé de fixer sa propre voix. À présent, une idée diabolique germait dans son cerveau : enregistrer sur cylindre des plaintes entrecoupées de ces mots accusateurs : « Key-shee-wah » qui signifient « tu m'as tuée » en langue comanche.



Le Merveilleux et la poupée parlante de Lioret.

Krazy Head enregistra le chant funèbre, acquit une copie du cylindre et pria Lioret d'encastrer un de ses phonographes dans le corps d'une guitare, à l'instar de la "poupée parlante", stipulant le système particulier de mise en marche de l'appareil.

Il ne m'étonne pas que tu aies eu toutes les peines du monde à accorder ta trouvaille car les mécaniques servaient uniquement à remonter le ressort du phono et les touches du manche à déclencher l'audition du cylindre.

Représente-toi maintenant la scène : la nuit est tombée. Le sachem va trouver Texas Jack dans sa tente, lui offre solennellement une guitare, et se retire peu après. Texas Jack qui ne se doute de rien, ouvre la boîte de l'instrument, l'admire, appuie sur les touches… tu connais la suite. Le cow-boy a dû croire entendre la voix accusatrice de la squaw qui le condamnait à la damnation éternelle. Si le truc a marché en 1971, l'effet a dû être saisissant en 1905. À preuve : Texas Jack s'est tiré une balle dans la tête après avoir griffonné sa confession sur une feuille de papier. »

Antoine fit une pause, servit du vin et ajouta en riant :

– Tu vois, pas besoin de pentacle, de main de gloire ou d'invocations pour cette fois.

– Mais, remarquai-je, les gouttes de sang, qu'en fais-tu ? Je les ai vues, de mes yeux vues…

– Enfant ! Il s'agissait des gouttes d'huile répandues par le bris du moteur du phonographe… C'est-y'bête tout de même ! Dommage, conclut-il en vidant son verre, que tu aies cassé cette guitare unique, le musée de la Parole te l'aurait certainement rachetée à prix d'or !

Texas Jack est une série de 215 fascicules de 32 pages, publiée du 6 février 1906 au 22 mars 1910 par l'éditeur berlinois "Volksliteratur & Kunst" qui avait une filiale à Paris. Les textes semblent tous traduits de l'Allemand dont le ou les auteurs originaux demeurent inconnus. On sait par contre avec certitude que les illustrations de couverture sont dues à Alfred Roloff, peintre de grand talent qui exécuta les inoubliables couvertures des fascicules Harry Dickson.

Janvier 1972.

Susan en met un temps pour revenir d'Angleterre ! Un cafard noir me ronge, au point que les tuyaux de mon orgue de Barbarie se font un mauvais sang d'encre en sifflant « les Cerises ». C'est un vieux peintre-sculpteur hongrois, une vraie force de la nature qui n'est pas sans me rappeler Van Gogh (dans ses moments de lucidité, bien sûr), qui va me tirer de ce gouffre sans fond.

Zoltan quitte Budapest pour s'installer en France en 1922. Bouillonnant d'idées, il gagne les hauteurs de Montmartre où il fonde le cercle artistique France-Hongrie dans une maison de la rue Cortot. Ce vaste atelier dont il a hérité de sa richissime fiancée, descendante du roi de Suède, est contigu au musée de la Butte.

« La peinture c'est beau mais c'est triste, et ça manque un peu d'essentiel ! », ironise Bruant. À croire qu'il n'a pas totalement tort. Zoltan a beau toujours avoir un pot de goulasch qui mijote sur le feu pour ses invités (quiconque lui rend visite, même pour la première fois), un immense espace parqueté qui invite à la czárdás de Kalotaszeg qu'il danse à merveille, ses œuvres se vendent peu. Disons-le tout net : elles ne trouvent jamais acquéreur.

Zoltan devant une de ses oeuvres.

Danse viatique, gouache de Zoltan.

Carnaval, huile de Zoltan.

Il lui reste cependant ses deux mains. Comprenez par là ses pattes de Magyar, puissantes comme celles des ours qui rôdent dans les sylves mystérieuses de son pays. Le jour où les rats ont démaillé son bas de laine, que son modèle, la belle Gloria, a fui en empochant les liards qu'il contenait encore, que le dernier de ses élèves s'est sauvé à la cloche de bois avec son chevalet, ses pinceaux et ses tubes de couleurs, Maître Zoltan n'hésite plus à tourner temporairement le dos aux beaux-arts et à louer ses pognes gigantesques aux entrepreneurs qui s'acharnent à transformer le peu qui reste du Maquis en des ensembles de villas pour parvenus. Toutefois, avenue Junot ou dans ses parages, on remarquera, en le cherchant bien, un castelet aux saillies nosferatiques, aux poutres outrageusement mal équarries, grouillantes de dragons terrorisants : Zoltan est passé par là.

Un soir glacial, alors qu'il va pour allumer sa pipe sur le pas de sa porte, le peintre entend les grilles du musée voisin tourner sur leurs gongs en grinçant. Posant ses regards dans leur direction, il remarque deux pâles voyous qui titubent comme Charlot sur des plaques de givre, s'efforçant de ne pas lâcher quelque chose de lourd et d'encombrant qu'ils portent chacun par une extrémité. « Kurafik ! » grogne notre héros. Car il ne peut s'y tromper, cette espèce de galet gigantissime, enveloppé dans un pan de rideau arraché à une haute fenêtre, est la tête sculptée par Modigliani qui défigure le vestibule. Un autre que lui, qui abhorre le style langoureux de cet alcoolique montparnassien, fermerait les yeux pour ne plus jamais la voir. Mais son éthique artistique l'empêche de s'y résoudre. Chaussé de ses godillots dépassant de vingt livres ses délicates bottes qu'il chausse pour danser la czárdás, notre héros s'approche sans bruit et administre à chacun une pointe satanique dans un endroit précis capable de les métamorphoser à vie en chanteuses d'opérette. Puis, insensible à leurs hurlements de douleur qui montent dans la pénombre, il ramasse la sculpture de Modigliani en souhaitant, *in petto*, qu'elle en ait pris un sacré coup en chutant sur le sol polaire.

Coup double ! Attention ! Je ne veux pas parler de l'élimination un peu rude de ces deux scélérats qui s'essayaient dans les vols d'antiquités. Non ! Je tiens à crier haut et fort que la bonne étoile du ciel des Carpates a brillé par deux fois cette nuit au-dessus de Maître Zoltan, transformant à jamais son existence montmartroise. Car les ailes des moulins qui planent sur sa tête

chenue sont en passe d'en faire le meilleur ami du conservateur et le gardien perpétuel du musée de la Butte.

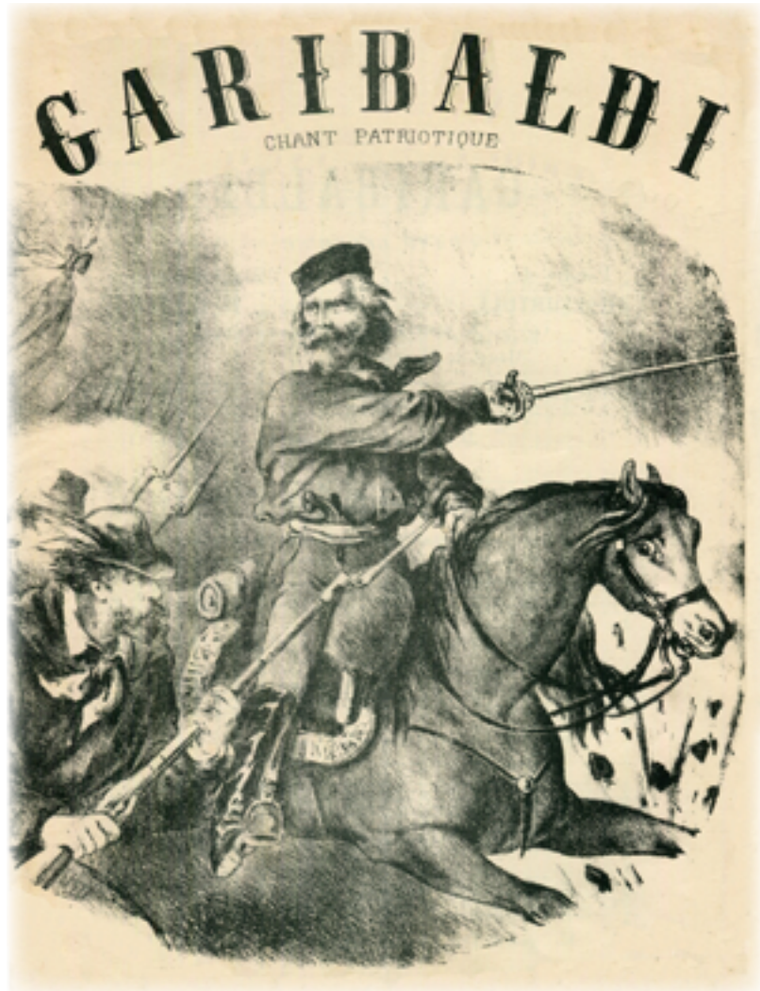
Zoltan et moi sommes faits du même bois : pas question de laisser l'autre croupir dans sa mélancolie. Dès qu'il est promu guide en titre du musée de Montmartre, mon ami me fait bombarder guide adjoint. Ma tâche consiste à le suivre comme son ombre, de onze heures du matin à cinq heures du soir et de lui signaler le moindre incident qui pourrait survenir tandis qu'il fait visiter les ateliers reconstitués avec réalisme d'Auguste Renoir, d'Émile Bernard et de Raoul Dufy, revenant, à la moindre occasion, sur l'histoire artistique de la Butte et sur l'effervescence bohème qui fréquentait le Lapin Agile et habitait le Bateau-Lavoir.

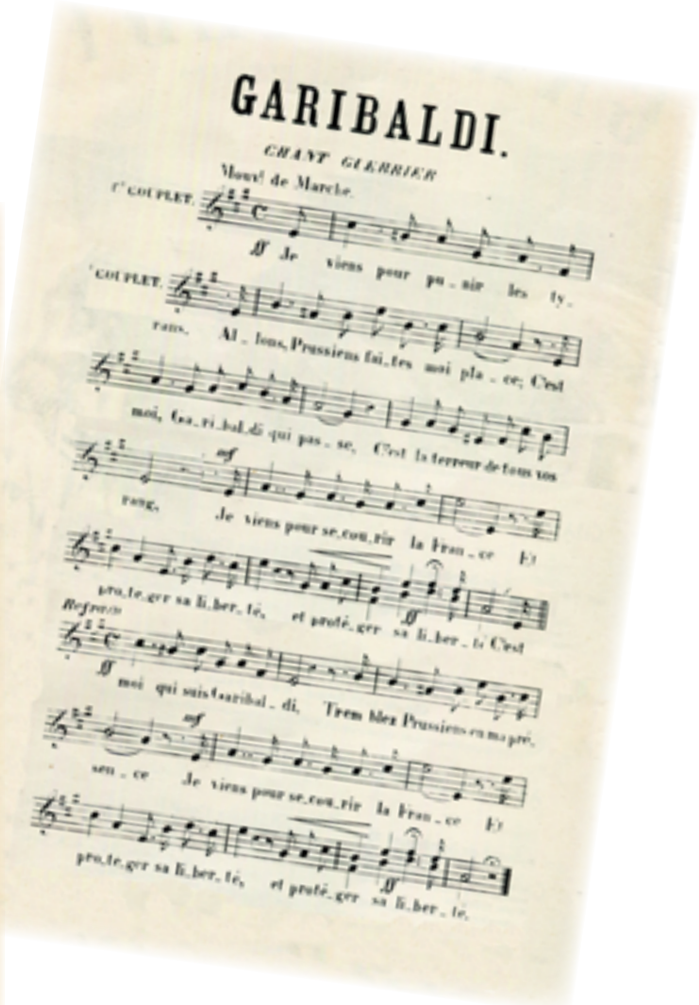
Une fenêtre de l'ancien capharnaüm du peintre André Utter permet de découvrir un splendide vignoble qui évolue sur 0,15 ha, le long de la rue Saint-Vincent et de la rue des Saules. Le Clos Montmartre est entièrement vinifié dans les caves de la mairie et nombreux sont ceux qui se pressent aux vendanges annuelles.

La visite du musée se termine par la découverte de l'historial de cire qui occupe une superficie de près de mille mètres carrés, répartis dans des caves sous la rue Poulbot. Ces galeries présentent au public ce qu'a été le passé religieux, historique, politique et artistique de la Butte. Cent quatre-vingts personnages de cire grandeur nature, d'Ignace de Loyola à Henri IV, de Berlioz à Bruant, de Toulouse-Lautrec à Poulbot, Renoir et Utrillo, sont là, "aussi vrais que nature", dans les décors variés de quatorze grandes loges individuelles.

Mais n'allez pas croire que je n'ai pas mon utilité : tandis que Zoltan donne de la voix et commente les différents styles des artistes passés dans la légende, je réponds aux questions des touristes anglais, américains, italiens et russes.

Ça ne rate jamais, lorsque le corso montmartrois, avec ses chars débordant de grappes de raisin et de ceps de vigne, dévale la butte pour clôturer la fête des vendanges, ils sont surpris de le voir escorté par des gaillards barbus en chemise rouge, un bouquet de plumes piqué au chapeau, une bannière au poing. Tous vont braillant à qui mieux mieux le même chant guerrier. Il n'y a guère de quoi être surpris quand on sait que ces nobles cœurs se proclament « petits-fils de Garibaldiens » et reprennent inlassablement le même air patriotique que leurs prédécesseurs entonnaient déjà au début de la guerre de 1870. La seule crainte à avoir est que cette coutume s'amenuisant un peu plus chaque année, à mesure que leurs rangs s'éclaircissent, ne finisse par disparaître.





Allons, Prussiens faites moi place
C'est moi qui suis Garibaldi
Je viens pour secourir la France
Et protéger sa liberté.

Un matin, le conservateur du musée de Montmartre, homme affable s'il en est, me fait venir dans son bureau et me dit, sans préambule :

« Monsieur Dôle, Zoltan m'a souvent fait votre panégyrique, mais cela n'était pas nécessaire. Je sais que vous êtes un homme instruit, amoureux des beaux-arts et musicien de surcroît. Or, j'ai entendu dire que le musée Eugène Boudin d'Honfleur se proposait de faire une exposition temporaire sur l'œuvre d'Erik Satie, puisque ce grand artiste est né dans cette ville en 1866. Cela m'a fait penser que nous n'évoquions pas chez nous sa période sur la Butte et je me suis demandé comment remédier à cette lacune, avec la modestie de nos moyens.

(Bref silence)

J'ai préparé l'ébauche d'un petit texte que j'aimerais vous lire. Me le permettrez-vous ? »

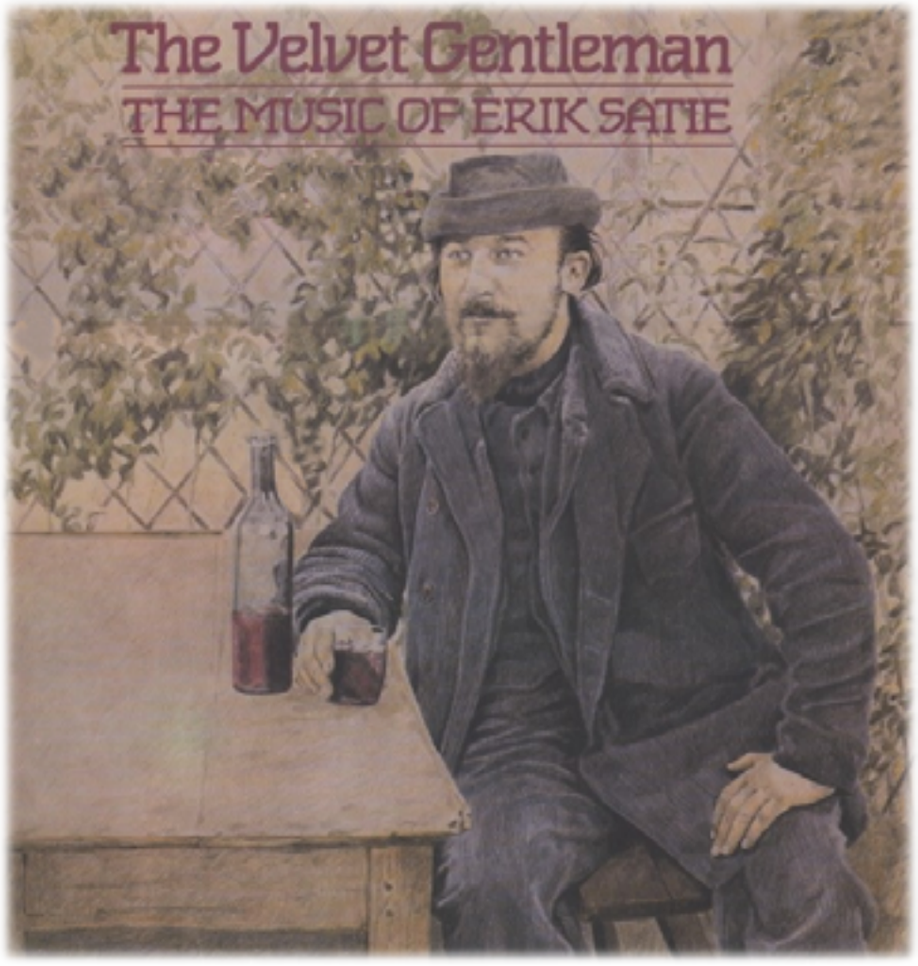
Et comme j'accepte avec un sourire poli, l'excellent homme commence d'une voix douce :

« Eric Satie s'installe à Montmartre en 1887 et gagne sa vie comme pianiste au cabaret du Chat noir où se côtoient de nombreuses figures de la Belle Époque tels Mallarmé, Verlaine, Alphonse Allais. L'année suivante, Eric Satie déménage au 6 rue Cortot où il compose ses *Trois Gymnopédies* pour piano.

Rue Cortot.

Le modeste legs d'un admirateur lui permet de changer de vêtements. Il achète en sept exemplaires un même costume de velours couleur gris taupe qu'il va porter constamment, ce qui lui vaut d'être surnommé le « Velvet Gentleman ». C'est aussi sur la butte Montmartre, à l'Auberge du clou, qu'Eric Satie connaît sa grande aventure sentimentale. Dans la passion de sa liaison avec Suzanne Valadon, une très libre et sensuelle jeune femme qui a d'abord été trapéziste avant de poser pour Puvis de Chavanne, il rédige des couplets enflammés sur ses yeux exquis, ses mains douces et ses petits pieds d'enfant. « Impossible de rester sans penser à tout ton être. Tu es en moi toute entière ». Malgré tout, ce curieux couple connaît une relation très mouvementée. Il est essentiellement dû, croit-on, à l'affrontement passionné de deux personnalités fondamentalement opposées quand il est question d'amour et de fidélité. C'est dans l'un des moments les plus orageux de cette union que Satie compose les *Danses Gothiques* « pour le plus grand calme et la forte tranquillité de mon âme ». Leur liaison dure, comme il le note lui-même, du 14 janvier au 20 juin 1893, et ne lui laisse « rien, à part une froide solitude qui remplit la tête avec du vide et le cœur avec de la peine ».

Suzanne Valadon.



Eric Satie.

Un silence s'installe, puis, audacieusement :

– Je pense avoir anticipé votre pensée à mesure que je vous écoutais, Monsieur, dis-je. J'imagine déjà un piano posé au centre de la rotonde qui s'ouvre sur les jardins… la célèbre huile d'Eric Satie suspendue à une paroi… quelques photographies choisies de Suzanne Valadon accrochées à une autre... l'agrandissement d'une carte postale de la rue Cortot en 1900, posée sur un chevalet… un musicien interprétant Les *Danses Gothiques* et, pour finir, Zoltan distribuant des dépliants de votre excellent texte, imprimé en français et en anglais sur du beau papier couché.

Le conservateur se soulève de son fauteuil.

–Vous êtes un devin, Monsieur Dôle, s'exclame-t-il en me serrant chaleureusement la main.

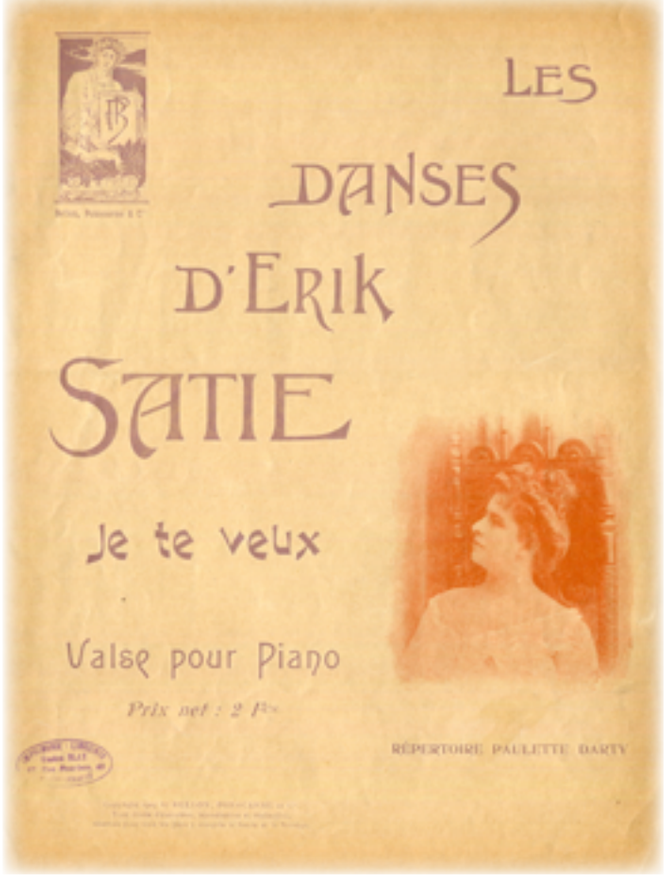
« Mais, ajoute-t-il après une pause, j'imagine que vous comptez personnifier Eric Satie ? »

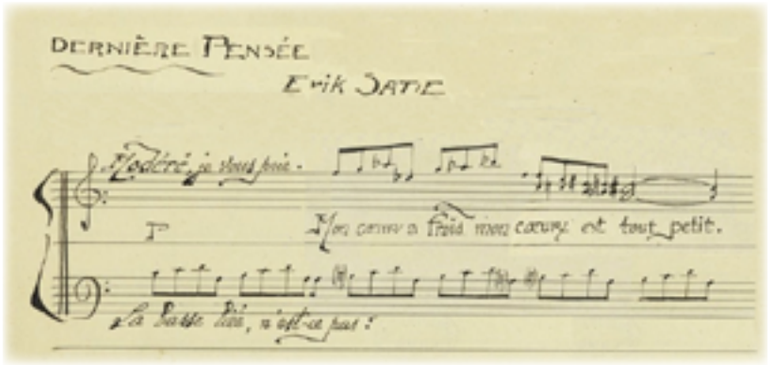
– En effet.

– Sans vouloir chercher à vous offenser en mettant en doute vos talents musicaux, saurez-vous faire quelque chose de ces compositions qu'on dit assez ardues ?

– À condition que les visiteurs n'aient pas l'oreille fine.

– Bah ! Satie, avec son concept de « musique d'ameublement », n'a-t-il pas été





le premier à concevoir la musique comme un fond sonore à notre quotidien dans des situations et des lieux précis ?

– Dans cette optique, Monsieur, fais-je en modulant un petit rire, je vous réponds tout net : oui, je m'en sens tout à fait capable. Et au diable une fausse note, ici ou là. Un détail cependant me chagrine, je ne possède pas de costume de velours couleur gris taupe ni de petit chapeau rond pour tenir mon rôle de Velvet Gentleman.

– Qu'à cela ne tienne ! Je vais vous en fournir un et vous l'offrir par gratitude. Mon beau-frère est tailleur rue des Trois Frères. Il va prendre vos mesures et, en étudiant soigneusement la coupe de l'original, il vous en confectionnera un qui en sera la réplique parfaite.

Dans sa chambre, rue Cortot, Satie avait accroché une pancarte qu'il avait calligraphiée à l'encre bleu et rouge, ornée d'une mèche de Suzanne Valadon, rappelant les dates de début et de fin de leur relation.

Pour ma part, j'aurais été bien en peine de vous dire aussi précisément quand et comment mes divagations amoureuses avec Susan avaient débuté, conduisant elles aussi à une rupture extrêmement douloureuse. Aussi, plutôt que vous servir du pathos rassis par le temps, je préfère partager avec vous *La Romance de la Rue Berthe* que je lui ai dédiée en 1973 et qui se chante avec accompagnement d'orgue de Barbarie.

Si un jour le hasard te ramène
Au printemps, à Paris
Nous retournerons aux bords de Seine
Comme autrefois ma mie
Le temps n'y fait rien et quand bien même
Tu refaisais ta vie
Tu serais en moi toujours la même
Mon amour mon amie.

C'est l'hiver encor
Et dans les cours grises
Pleurent les orgues de barbarie
La Seine est triste comme la Tamise
À Londres il doit faire aussi froid qu'ici

J'aimerais aussi qu'il te souvienne
Du modeste logis
Où tu attendais que je revienne
Au milieu de la nuit
Hier je suis retourné Rue Berthe
Rien n'a été détruit
Montmartre en ce moment est inerte
Marthe en passant m'a souri

J'aimerais tellement que tu reviennes
Ne serait-ce qu'une nuit
Te glisser sous l'édredon de laine
Ton corps hante mes nuits
Et puis nous pourrions retourner même
À l'Hôtel Paradis
J'écrirai sur le papier peint crème
Dans un cœur " Pour la vie "

Avril 1973.

Après avoir revendu mon orgue de Barbarie à un Montmatrois, je déménage au Quartier latin. J'y fais la rencontre de la douce Ghislaine qui vit sur la rive gauche, rue Mazarine, et va me faire découvrir le Saint-Germain-des-Prés des poètes où planent encore les ombres de Prévert et de Boris Vian.

La rue de Buci en 1907.

Par une chance inouïe, j'ai trouvé à louer pour un loyer minime, rue de Buci, au cœur même de Saint-Germain-des-Prés, un grenier poussiéreux tout en planches, solives et poutres dont la répartition biscornue fait qu'elle ne peut guère convenir qu'à un bohème comme moi.

J'ai le bonheur, en outre, d'avoir des voisins charmants, dont un ancien astronome qui a une mémoire de fer pour ses quatre-vingts ans. À force de se croiser dans les escaliers et de tailler le bout de gras, il m'apprend qu'en 1871, à l'issue du siège de Paris, son grand-père et sa grand-mère avaient recueilli par bonté d'âme un jeune vagabond de province qui se piquait de poésie. Comme ce fugueur, que les Vengeurs de Flourens avaient rudement chassé de la caserne Babylone où il croyait avoir trouvé refuge, était doté d'une bonne bouille, mes grands-parents l'avaient logé dans une minuscule chambre de service qui ne leur servait à rien. Elle était située au même étage que mon logement actuel qui, à l'époque, servait de remise à charbon et à bois.

C'est dans cette mansarde que ce garçon, sujet à des crises d'exaltation subites, se terrait depuis que l'armée versaillaise progressait dans la ville, craignant que les poèmes subversifs qu'il avait affichés autour de Saint-Sulpice ne le fassent prendre pour un dangereux franc-tireur.

Et le vieil astronome d'ajouter avec un sourire empli de mélancolie :

– Figurez-vous qu'il avait rimaillé sur les mains de la fille de notre concierge, Jeanne-Marie. Elles le fascinaient car il les trouvait pâles comme celles d'une morte. Dans sa longue, longue suite de quatrains mal limés, il y en avait un, cependant, qui m'émerveillait au point que je m'en souviens encore à l'heure qu'il est :

Elles ont pâli, merveilleuses,
Au grand soleil d'amour chargé,
Sur le bronze des mitrailleuses
À travers Paris insurgé !

« Faut dire que la petite Jeanne-Marie avait été assez sotte pour se mêler aux communeux. Cette jeune tête de linotte se vantait même d'avoir tourné la manivelle d'un de ces engins de mort qui, tenez-vous bien, lui rappelait celle de notre gros moulin à café… »

– Ces vers me disent quelque chose, l'interrompis-je, troublé. Comment se nommait ce garçon, déjà ?

– Bah ! En ce qui me concerne, je l'appelais Rimbe, mais Roube[1] lui aurait convenu aussi, tant il écoutait sans entendre, avachi sur une chaise, le chapeau vissé sur la tête. Et puis vlan ! V'la tout à coup qu'il se levait, renversant presque son siège. Puis, jetant au loin son galure, il se mettait à débiter des poèmes qui n'en finissaient plus et dont on ne comprenait que tchi.

Portrait d'Arthur Rimbaud en 1871
par Félix Régamey.

« Laissez-le dire, répétait ma grand-mère, ça lui fait du bien, on voit que c'est un exalté qui n'a pas toujours toute sa raison. N'empêche, c'est un garçon inoffensif sans cesse prêt à rendre service, et chaque fois qu'il descend chercher le pain à la boulangerie, je crains qu'il ne lui arrive malheur avec toute cette fiente de Versailles qui rôdaille dans nos rues. »

– Et puis un matin, pfuitt ! La piaule de mon Rimbe était vide, me dit l'astronome. Il s'était échappé comme fumée de pipe dans l'air. On ne l'a jamais revu. Souhaitons qu'il n'ait pas pris un coup de flingot derrière l'oreille et fini sur un tas de victimes anonymes. C'est qu'on se faisait estourbir pour un rien, ces jours-là, par une soldatesque avinée.

1 - Expression patoisante, signifiant sourd comme un chêne creux.

Pour gagner ma croûte à Saint-Germain-des-Prés, la journée je tourne la manivelle d'un méchant petit piano mécanique avec mes deux singes sur le pont des Arts et le soir je joue de la batterie dans les *Louisiana Stompers*, un groupe Dixieland spécialisé dans les noces et banquets. Enfin, le dimanche après-midi, à la Sainte-Chapelle, je secoue des sonnailles et cogne du tambourin dans un ensemble de musique ancienne, *Les Baguenaudiers*. À dire vrai, tout cela ne me satisfait guère.

Gérard et ses deux singes sur le pont des Arts.

The Louisiana Stompers.

Les Baguenaudiers.

Une nuit au Jazz Band Ball, le grand événement annuel où se réunit la fine fleur des formations de Jazz français pour restituer avec authenticité les musiques de la Nouvelle-Orléans, de Chicago et de New York des années vingt et trente, j'attends patiemment l'heure de jouer d'une batterie très primitive dans le *Gautreau Ragtime Band*. Il est bien deux heures du matin quand j'ai la surprise de découvrir l'invité spécial de la nuit : *Backdoor*, un jugband dont les membres jouent et chantent avec fougue du hot blues et des mélodies noires totalement oubliées. Je suis enthousiasmé de voir ce quintet barbu et chevelu (Alain Giroux, Jean-Jacques Milteau, Flo et Bill Deraime, Laurent Gérome) brûler littéralement les planches. Quel contraste avec l'allure apathique d'employés du gaz de la plupart des musiciens de vieux jazz qui ne s'embarrassent pas du moindre jeu de scène et se contentent de reproduire note à note des morceaux de King Oliver et de Louis Armstrong. C'est dans un groupe comme *Backdoor* que j'ai aussitôt une envie folle de m'intégrer avec ma planche

Pochette du disque *Backdoor Jugband*.

à laver. Mais comment faire ? En existe-t-il seulement un autre ? Je n'ai pas l'occasion d'aborder les musiciens en question à leur sortie de scène, tant la pagaille règne, mais le lendemain même, je vais déposer une petite annonce à Folk Quinquampoix, le seul magasin de musique à importer guitares, mandolines et banjos des USA, et où se retrouvent les musiciens de musique Bluegrass pour des jam mémorables dans la petite arrière-salle. Le texte que je pique avec une épingle sur le tableau d'affichage de la boutique est des plus simples : « Washboardiste-percussionniste cherche à s'intégrer dans un jugband. » S'ensuit mon téléphone.

Et Dame Fortune de me sourire quelques jours plus tard par un coup de fil d'Alain Giroux, le dobroïste-guitariste que j'ai admiré au Jazz Band Ball et qui me propose de nous voir rapidement.

Gérard au washboard
place de la Contrescarpe.

Gérard et son washboard.

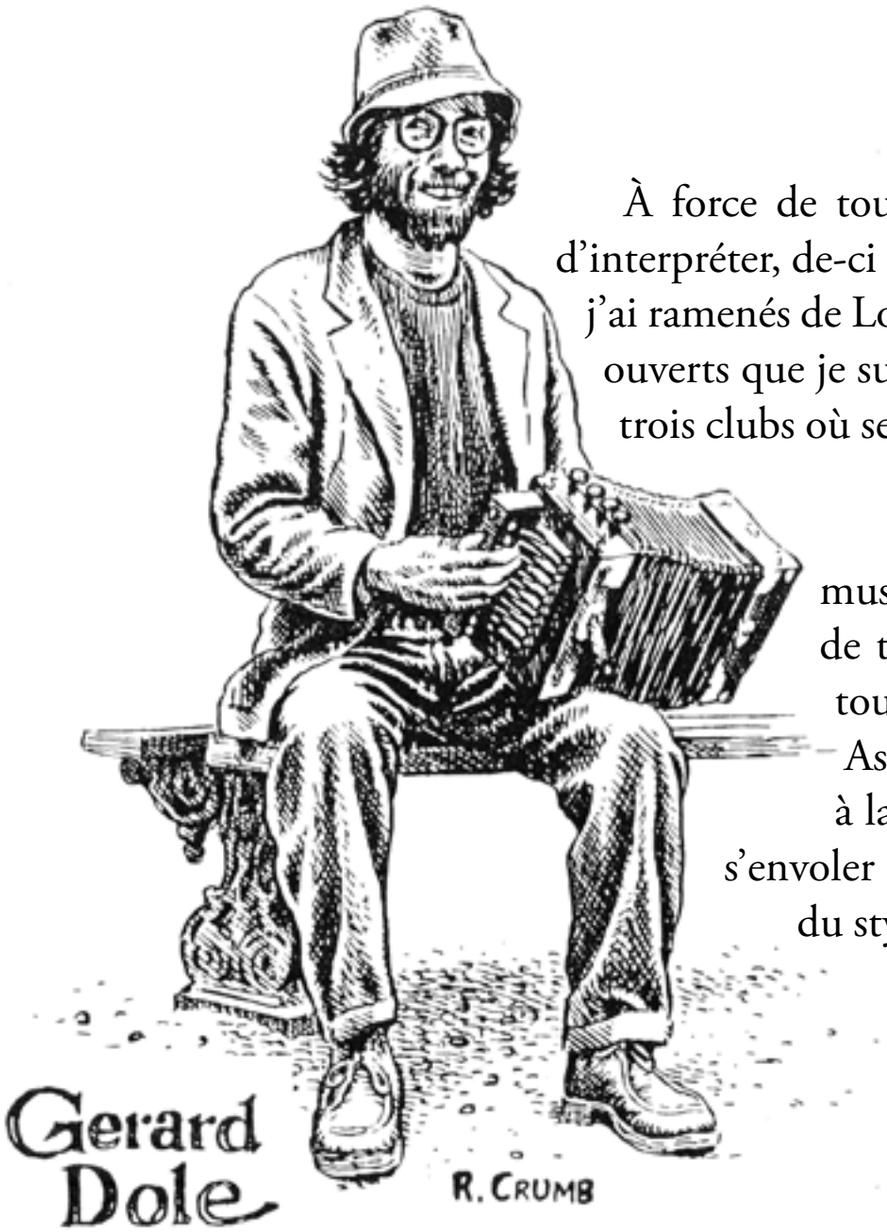
Lors de notre rencontre, Alain m'informe que *Backdoor* se sépare et qu'il compte créer un nouveau groupe appelé *Doctor Jug et Mister Band*, avec Phil Fromont au violon, Pierre Bensusan à la mandoline, et lui-même au dobro-guitare. Tout ce qui manque, c'est un frotteur de planche à laver. Et si celui-ci joue par hasard aussi de l'accordéon cajun (il a aperçu le mien posé sur la cheminée), libre à lui de lancer un two-step, par exemple, soutenu par une solide rythmique. L'affaire est conclue sur-le-champ.

Ainsi, pour parodier le célèbre roman de Paul Féval où le Bossu s'écrie : « Si tu ne viens pas à Lagardère, Lagardère ira à toi ! », ce n'est pas moi qui vais au folk, mais le folk qui vient à moi.

Commence alors, après quelques solides répétitions, une spirale de concerts qui va nous conduire dans la plupart des MJC de France, au palais de la Mutualité, et jusqu' à la Fête de l'Huma.

Gérard Dôle, Alain Giroux et Pierre Bensusan
à la Fête de l'Huma.

Fête de l'Huma : Gérard Dôle joue du washboard avec *Doctor Jug et Mister Band*.



À force de tourner aux quatre coins de la France avec *Doctor Jug and Mister Band* et d'interpréter, de-ci de-là sur ma *Bayou Belle*, des two-step puisés dans les nombreux disques que j'ai ramenés de Londres, ma réputation de joueur d'accordéon cajun se propage, et c'est à bras ouverts que je suis accueilli à mon retour à Paris au TMS, à la Vieille Herbe et au Bourdon, trois clubs où se côtoient pacifiquement musiques traditionnelles françaises et américaines.

L'envie me prend alors, de fonder un groupe exclusivement consacré à la musique cajun. Mais où dénicher des musiciens capables d'en jouer ? À force de traîner les folk clubs, je m'abouche avec des électrons libres, des rebelles à toute discipline musicale. Je recrute pour commencer le grimacier Jean-Claude Asselin, mandoliniste bluegrass hors pair qui accepte en rechignant de passer à la guitare, puis Jean-Michel Assa, pierrot lunaire dont le violon a tendance à s'envoler au pays de Brocéliande. Je suis le seul, avec mon accordéon, à ne pas dévier du style original.

On remarquera sur ce dessin de Crumb que Gérard porte encore le costume de velours couleur gris taupe et le petit chapeau rond d'Eric Satie, offerts par le conservateur du musée de Montmartre.

Le trio original.
De gauche à droite : Jean-Michel Assa, Gérard Dôle
et Jean-Claude Asselin.

Les mêmes sur scène.

Un trio ce n'est déjà pas si mal, mais la rencontre fortuite d'un bassiste, joyeux je-m'en-foutiste prêt à partager notre aventure, complète la formation. Reste à trouver un nom à cet espèce de groupe pré punk non violent. Nous finissons par tomber d'accord sur *Krazy Kajun*. Or, malgré le grand respect que nous portons tous pour la musique de Louisiane, notre tendance à l'iconoclastie aurait dû le faire s'appeler « Krazy Pogues ».

Mais si cet ensemble expérimental, qui n'est pas fait pour durer longtemps, surprend d'abord, sa formule fonctionne à merveille et les spectateurs se pressent à ses concerts. Le 1er décembre 1974, au Théâtre Romain Rolland de Villejuif, la fête de Gigue le consacre définitivement.

Fête de Gigue à Villejuif.

Krazy Kajun au grand complet, le 15 juillet 1974.
De gauche à droite : Jean-Michel Assa (violon), agenouillé Jean-Claude Asselin (guitare),
Gérard Dôle (accordéon), François Finelle (basse Beatles).

Krazy Kajun sur scène - Fête de Lutte Ouvrière, 1975.

De gauche à droite :
Alain Quillard (banjo), Jean-Claude Asselin (guitare), François Finelle (basse),
Gérard Dôle (accordéon *Acadian*), Philippe Rambaud (violon), Jean-Michel Assa (violon).

Affichette "psychédélique" du premier groupe folk français
à se consacrer aux musiques de Louisiane - 1975.

Puis viennent les tournées dans différentes villes de France et, finalement, le triomphe (au diable la modestie) au festival international Folk de Cazals, le 20 juillet 1975. La concurrence est pourtant grande : La Bamboche, Malicorne, Stivell, etc., mais notre originalité et notre fougue l'emportent, au point de recevoir, en descendant de scène, les chaleureuses félicitations de David Bromberg et de Country Gazette, stars de Nashville.

Mémorable Jam Session à Cazals avec Gérard et ses amis folkeux.

Affiche du festival international Folk de Cazals.

Au cours de l'été 1975, je prends passage sur le Queen Elizabeth II, en route pour New York, puis je poursuis mon périple par chemin de fer jusqu'à la Nouvelle-Orléans. De là, je me rends sur les prairies de Louisiane où je fais la connaissance de musiciens cajuns réputés comme Dennis McGee et Sady Courville, Cyprien Landreneau, Nathan Abshire, etc. et je me lie d'amitié avec Marc Savoy, Michael Doucet et les Frères Balfa.

Si je ne m'étends pas davantage sur mon séjour de deux mois en Louisiane en compagnie de Michèle Brisse, c'est que je compte publier un jour en fac-similé les carnets de voyages que mon amie m'a aidé à tenir minutieusement, et où sont décrits avec talent tous les grands personnages de cette musique fascinante.

À mon retour de Louisiane, épaulé par Alain Casalis (violon) et Marie-Paule Vadunthun (guitare et chant), je monte un nouveau groupe, *Bayou Sauvage*, qui se veut le reflet de la musique cajun telle qu'elle se jouait avant l'avènement du rock'n'roll.

Bayou Sauvage – Alain Casalis (violon), Gérard Dôle (accordéon) et Marie-Paule Vadunthun (guitare).

Bayou Sauvage sur scène.

Festival de St Georges la Prée.

Et les concerts se multiplient dans les MJC de la région parisienne, au Bourdon, à la Vieille Herbe, au TMS, mais aussi au Festival de Courville, à la Fête de Lutte Ouvrière, au Festival de St Georges la Prée, au Salon de la Musique, au festival de Cambridge (avec Dominique Rejeff à la vielle) et surtout au Nyon Folk Festival en Suisse où je suis tenté de dire que nous y recevons un accueil sans précédent.

Affiche de Nyon Folk Festival.

Un choix d'affiches de *Bayou Sauvage* collées sur un mur.

En cette fin des années 70 où les grands festivals folk battent de l'aile, l'idée me vient, indépendamment de ma place dans *Bayou Sauvage* avec le splendide violon d'Alain Casalis, de créer une « formule veillée » qui ne nécessite qu'un local modeste sans sono. Je l'intitule « Gérard Dôle joue, chante et raconte la Nouvelle Acadie ».

Comme je me suis mis au fiddle depuis quelque temps, je suis capable de jouer maintenant de tous les instruments traditionnels de la musique cajun (accordéon, violon, harmonica, guimbarde). Je puis aussi chanter les grandes chansons du répertoire et les entrecouper de petits contes malicieux comme *Le Zombi Gris* ou *L'insubmersible du Bayou Têche*.

Tenir en haleine un parterre restreint de spectateurs me plait énormément et la modicité du cachet que je demande permet d'être invité dans les lieux les moins argentés. C'est Le Troglodyte, une cave de la rue Mouffetard, qui est le premier à relever le défi.

Bientôt rejoint par Marie-Paule Vadunthun à la guitare et au chant, nous présentons un petit spectacle bien ficelé au cours duquel nous interprétons, à visage masqué, la danse de Mardi gras telle qu'elle se pratique encore au cœur du pays des bayous.

Notre engagement au Troglodyte va bien se poursuivre pendant un an, jusqu'à ce que le pic des démolisseurs abatte l'immeuble, cave comprise, pour en faire une bibliothèque municipale.

« Nouvelle Acadie »
Dessin original au crayon rehaussé à l'aquarelle de JM Vives, 1979.

Barbe Rouge

Paroles et musique de Marie-Paule Vadunthun

Oh Barbe Rouge
Roulailleur,
Toujours à courir
Sur les grands ch'mins
Toi t'aimes bien

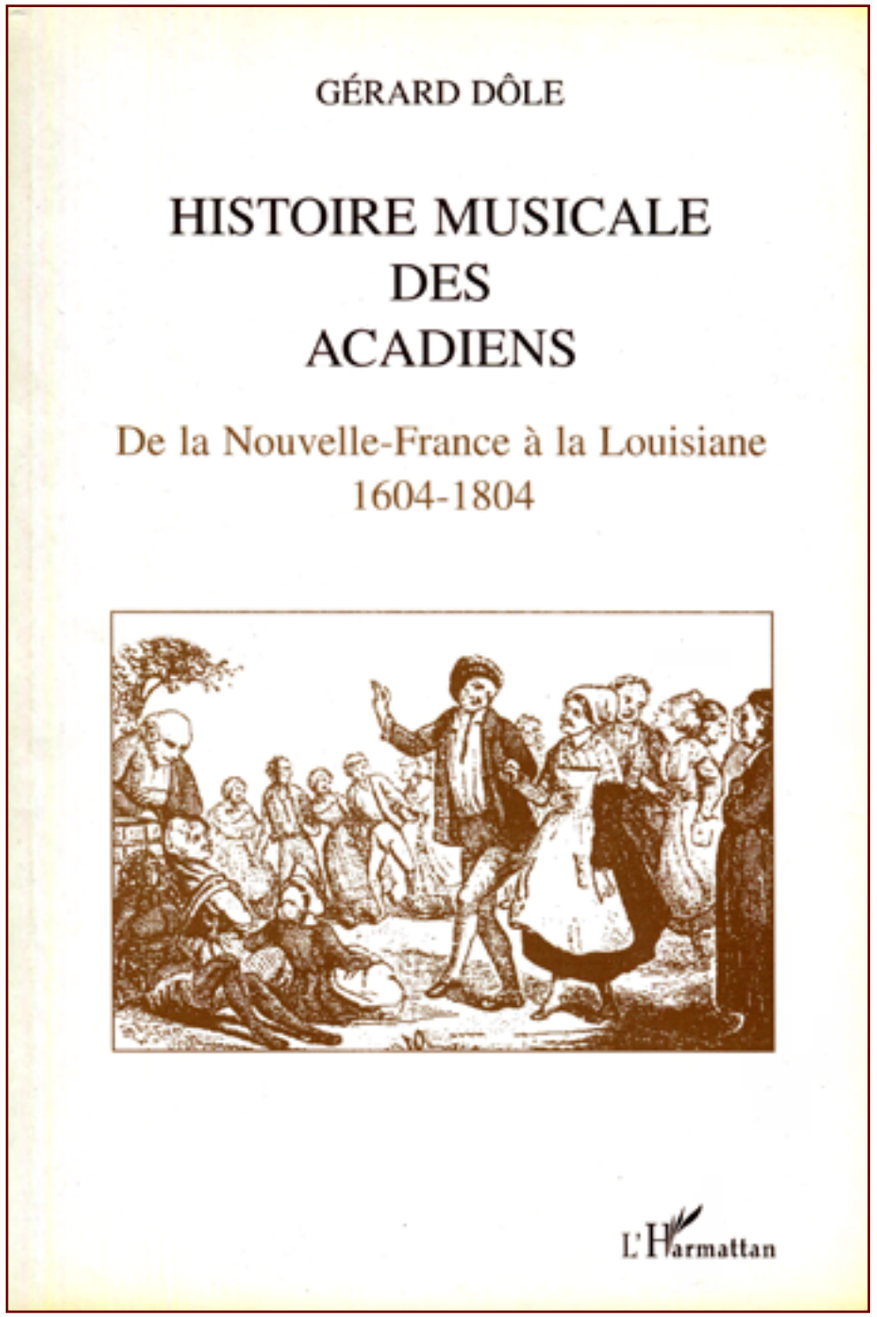
Oh Barbe Rouge
Grand vaurien
Toujours à bambocher
Boire
Des tits filets d'vin

Et tu chantes
Et tu chantes tes chansons
Et l'monde y vient t'rejoindre
À la pointe à la Hache

Et tu joues
Et tu joues ton violon
Et l'monde y vient danser
À la Pointe à la Hache

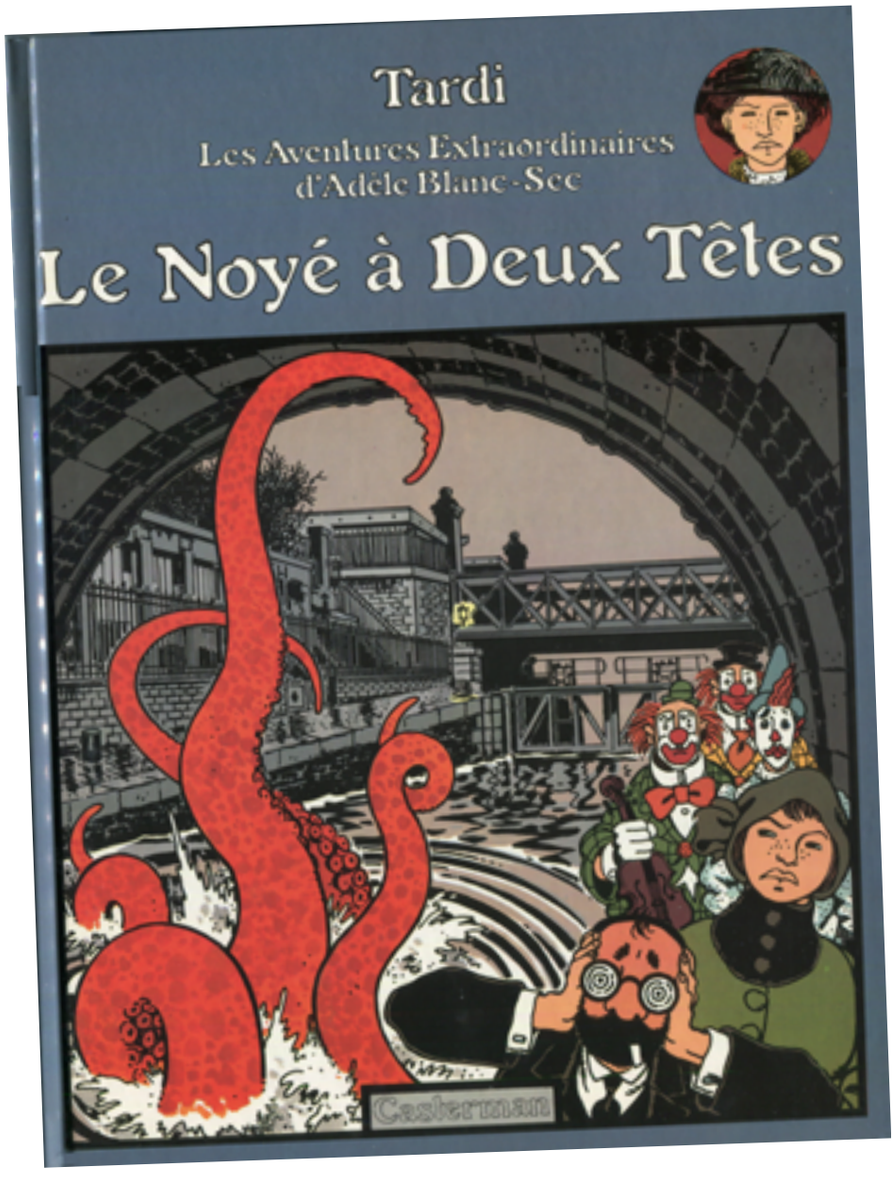
POINTE
A LA HACHE

À mesure que le folk passe de mode dans le courant des années 80, je m'écarte de la scène, sauf exception, comme au Salon de la Musique, pour me consacrer à l'élaboration et l'enregistrement pour les musiciens français d'une méthode d'accordéon cajun intitulée *Le Mélodéon : Valses et Two-Steps* (Expression Spontanée, 1985). J'ai précédemment publié aux USA chez Folkways, une méthode d'accordéon en deux volets, intitulée : *Traditional Cajun Accordion* (1977) et *Cajun Accordion Old & New* (1979). Les nombreux échos que j'en ai perçus depuis en Louisiane, m'ont prouvé que cette méthode, la toute première du genre, a permis de mettre le pied à l'étrier à un bon nombre d'apprentis accordéonistes cajuns qui, depuis, sont devenus de vrais virtuoses.



Dans ces années-là, je m'attelle, par ailleurs, à une tâche titanesque, celle de réunir tous les documents possibles sur la musique vocale, instrumentale et sur les danses de la vieille Acadie, puis de Louisiane et des îles depuis le début respectif de leur colonisation. Pendant près de dix ans je me consacre à ces recherches, passant tous mes après-midis de la semaine à la Bibliothèque nationale, à celle de l'Académie française et du Muséum national d'Histoire naturelle, à la Mazarine, à Forney, et j'en oublie, pour préparer un épais ouvrage : *Histoire Musicale des Acadiens, de la Nouvelle-France à la Louisiane, 1604-1804*, que je publie finalement, après moult rajouts et révisions, à Paris chez L'Harmattan en 1995.

Mais n'allez surtout pas croire que je me contente de passer toutes ces années à humer la poudre des vieux livres à la Nationale, non, grâce à mon amitié avec Jacques Tardi, je rentre dans le milieu de la bande dessinée. Léo Malet, pour qui mon camarade a commencé à dessiner les aventures de Nestor Burma, se plaint de n'avoir jamais enregistré aucune des chansons de son époque surréaliste. Qu'importe : vite fait, je compose des musiques pour orgue de Barbarie sur certaines d'entre elles et il choisit finalement d'enregistrer la plus crade, *Chanson de banlieue,* sur un 45 tours. Tardi est tout trouvé pour dessiner la pochette, et Malet se plait même à chanter lui-même sa goualante une fois de plus dans *Quels étaient les derniers mots de Picasso ?*, un court-métrage qui se démarque modestement du *Chien Andalou*.



Puis c'est au dessinateur d'apparaître dans le documentaire qui lui est consacré, intitulé *Bonjour Monsieur Tardi*. Jacques me réquisitionne aussitôt pour jouer le rôle de l'anarchiste et son singe, d'après sa BD *Le noyé à deux têtes* où j'apparais comme un de ses personnages.

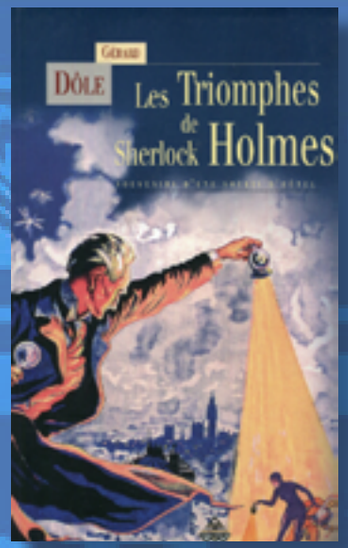
Rencontre orageuse entre Brindavoine et l'anarchiste.

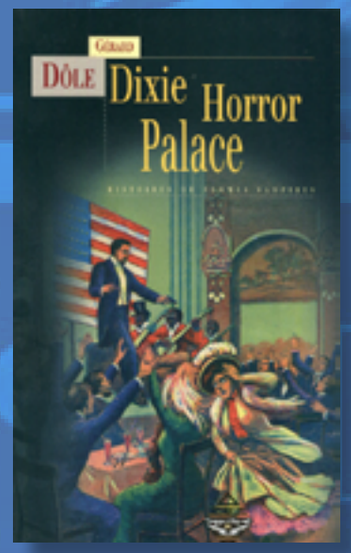
Enfin, il réalise la couverture de mon premier livre d'histoires fantastiques, *Les Contes crépusculaires*, dont le rendu visuel tient du grand œuvre.

Ça y est, la sortie des *Contes Crépusculaires* m'a donné le coup d'envoi. Ce n'est pas l'imagination qui me fait défaut. Je rédige pour Corps 9 trois volumes des exploits de Harry Dickson, le Sherlock Holmes Américain où il se trouve, avec son fidèle élève Tom Wills, confronté la plupart du temps à des créatures de la nuit. Mais attention, il ne faut pas confondre ces aventures avec d'autres plus anciennes, mettant en scène les mêmes héros. *Primo* parce que mon style diffère sensiblement de celui de Jean Ray. *Secondo* parce que mes récits sont toujours parés d'une authentique ambiance britannique due au fait que je connais bien Londres, alors que je mettrais la main au feu que le grand écrivain gantois, malgré ses dires, y n'a jamais posé le pied. Il convient donc de considérer mes histoires non pas comme des pastiches mais comme la continuité, par un nouvel auteur, de celles parues avant-guerre sous forme de fascicules.

Le premier recueil se nomme *Les Mystères de la Tamise*, le second *Terreur sur Londres*, et le troisième *Le Fantôme du British Museum*. Plus tard, l'ensemble ou presque de ces textes sera réuni dans la collection Omnibus du Fleuve Noir, et enfin chez Terre de Brume qui y apportera un soin tout particulier. On s'en persuadera en admirant les quelques couvertures présentées ici.

Je me sens si bien dans cette maison d'édition que j'ai conclu un accord tacite avec son directeur et ami, Dominique Poisson : fournir une fois l'an un volume contenant les aventures fantastiques survenues à un héros connu ou moins connu dans le domaine. Nous en sommes actuellement à la quinzième parution avec *Les Momies de Bonaparte* !

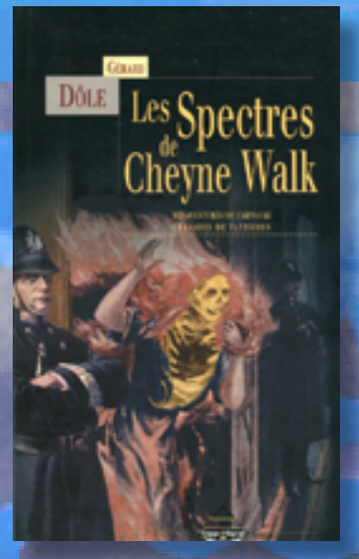

Gérard
Dôle
Les Triomphes de Sherlock Holmes


Gérard
Dôle
Dixie Horror Palace

Gérard
Dôle
Les Momies de Bonaparte

TERRE de BRUME

Gérard
Dôle
Le Diable de Pimlico


Gérard
Dôle
Les Spectres de Cheyne Walk

À l'époque où le troisième volet des aventures de Harry Dickson sort dans le commerce, je suis contacté par Jean Rollin, cinéaste, auteur de *La Vampire nue*, qui souhaite tourner un long-métrage tiré des aventures parues chez Corps 9. Mais si Rollin est un homme des plus affables dans le privé, son caractère change radicalement dès qu'il est en tournage, les problèmes se multiplient alors à l'infini, même pour le plus petit détail, sans qu'on puisse arriver à lui faire entendre raison. Finalement, nous décidons de tourner un pilote de *La Griffe d'Horus* (scénario de Gérard Dôle) avec un tout petit budget, en

Harry Dickson et Tom Wills mènent l'enquête.

Gérard Dôle dans le rôle du professeur Morland, l'âme damnée du détective.

invitant Jean-Michel Nicollet, vivant sosie du détective, et Philippe Mellot qui fait un parfait Tom Wills. Mais après avoir mis en boîte quelques scènes se déroulant sur les bords de la Tamise (comprenez la Seine), les embrouillaminis recommencent au point que le cameraman, furieux, refuse tout net de gâcher davantage de pellicule pour satisfaire les caprices enfantins d'un réalisateur qui ne donne pas toujours l'impression de savoir où il va. Voilà pourquoi ne subsistent aujourd'hui que quelques rares images de ce projet étouffé dans l'œuf et qui prouve quel beau film aurait pu être *La Griffe d'Horus*.

« Que sont mes amis devenus, que j'avais de si près tenus et tant aimés ? Ils ont été trop clairsemés, je crois le vent les a ôtés », s'étonnait Rutebeuf, il y a bien longtemps.

Par bonheur, ce n'est pas toujours le cas. Ainsi, depuis que nous nous sommes rencontrés par le truchement d'Antoine, en 1971, il ne se passe pas un été sans que j'aille rendre visite à la famille Pinon et séjourner quelques jours chez elle dans l'Yonne. C'est une région vallonnée telle que je les aime et qui, de plus, possède un rare joyau moyenâgeux, la fameuse danse macabre qui orne les murs de l'église de la Ferté-Loupière.

Mais revenons à nos amis, bien vivants ceux-là, qui jouissent d'une parfaite santé. Couple solide, ils ont rompu avec le mouvement communautaire hippie des années soixante pour trouver une nouvelle vie à la campagne et élever vaches, poulets, cochons en modelant en ferme une maison familiale qui menaçait ruine.

Bernard joue une romance pour Jill qui tricote, 1983.

Laissez-moi d'abord vous présenter Jill.

C'est un petit bout de femme qui a vu le jour en Louisiane, à Pont des Moutons, un faubourg de Lafayette. Adolescente, son rêve était d'être fermière. Il s'est réalisé. Maintenant, elle fait son pain, son beurre et son fromage. Les tâches ménagères et la cuisine sont son lot quotidien auquel elle s'attache consciencieusement. Elle est la maman de six enfants : Johanna, Melissa, Émilie, Luc, Claire et Léonard.

En place pour le quadrille, 1983.

Au tour de Bernard, à présent, en laissant un instant de côté son métier d'agriculteur pour le suivre dans quelques-unes de ses autres activités :

Le viticulteur :

Bernard soigne sa vigne et fait son vin. Depuis qu'il a fortuitement découvert, en faisant des fouilles dans sa cour, un chai écroulé depuis belle lurette, il l'a entièrement reconstruit en briquettes et y entrepose à présent ses tonneaux. Quel délice, dans la fraîcheur de cette cave, que de déguster un verre de Chablis non traficoté, tiré du fût sous nos yeux, en songeant que nos ancêtres en ont vidé des pleins cruchons qui devaient avoir sensiblement la même saveur.

L'apiculteur :

Bernard possède des ruches, mais ne croyez pas que sa tâche se limite à la récolte du miel. En effet, leur surveillance et leur entretien doivent être une préoccupation journalière, ou presque. Si un rucher est mal entretenu ou que les abeilles s'y sentent mal, elles essaimeraient pour chercher un endroit plus propice à leur confort.

Le luthier :

Bernard est un excellent restaurateur d'instruments de musique : piano, harmonium, violon, archet, etc. Il a même construit une fort jolie trompette marine avec laquelle il m'accompagne quand nous jouons ensemble. Contrairement à ce que laisse penser son nom, cet instrument n'a pas de rapport avec la mer ni avec la famille des cuivres. Il est associé au culte marial, caractéristique des anciens couvents de religieuses. Sa hauteur peut atteindre deux mètres. Sa caisse est comparable à celle d'une harpe, avec un manche dans le prolongement de la table. Dérivé du monocorde médiéval, il ne possède qu'une seule corde qui repose sur un chevalet et que le joueur fait sonner en harmoniques avec un archet. Selon les cas, plusieurs cordes de sympathie peuvent être ajoutées à l'intérieur de sa caisse de résonance, ce qui est le cas pour le sien.

Aujourd'hui, la famille Pinon a adopté un nouvel ami qui n'est pas près de les décevoir. J'ai nommé Bobby Michot, un grand musicien de Louisiane qui va les voir souvent.

Bernard et sa trompette marine avec Gérard et son violon.
Villiers-sur-Tholon, 1977.

1991.

À force d'entendre Bobby parler de la Louisiane, me donner le bonjour d'untel, jouer les pipelettes aussi, l'envie me vient de faire un nouveau disque avec les chansons que j'ai écrites au fil de ces dernières années et qui sommeillent dans mes cartons. Et comme ma chère Christine m'y encourage, rendez-vous est pris à Villeneuve-le-Roi, au studio d'enregistrement d'un ancien de *Backdoor Jugband*, mon ami Laurent Gérôme. C'est un multi-instrumentiste de talent : il joue de la guitare, du piano, du dobro, de la pedal-steel, du banjo, de la basse, du trombone et des percussions. Que demander de plus ?

N'empêche, cela va nous prendre la majeure partie de 1991 pour mettre en boite quinze titres.

Gérard et Dewey Balfa.

Christine.

Profitant du passage à Paris du célèbre violoneur cajun Dewey Balfa et du non moins fameux violoneux créole Canray Fontenot, je les invite à jouer sur certaines de mes chansons, ce qu'ils acceptent volontiers. Mike Doucet, par ailleurs, viendra vieller sur *Evangéline*. D'autres artistes vont aussi me prêter main-forte en m'apportant leur soutien musical tandis que Christine va se charger de faire la plupart des secondes voix.

Le disque, en format CD, dont la pochette a été dessinée par Robert Crumb, sort dans le commerce en 1992 sous le titre de *Co Co Colinda, 15 Original Songs, Louisiana Cajun & Creole Style*. Il est bien accueilli par les Folkeux qui se réjouissent d'entendre de nouvelles chansons qui rappellent les anciennes et qui tentent d'apporter un sang neuf au répertoire connu. Depuis l'après-guerre, en Louisiane, en effet, les groupes cajuns ont tendance à reprendre toujours les mêmes airs, certains datant des années 20 et 30. Beaucoup de ceux-ci sont effectivement très beaux, mais une musique qui se fige tend à sombrer dans le folklorisme. Au contraire, dans la musique zydeco jouée par les Noirs, les nouveaux morceaux abondent, ce qui permet à ce style de rester vivant.

Bobby Michot à Grand Anse.

En arrivant à Paris, Bobby commença par jouer dans *Vilaine Manière*, un groupe qui tournait régulièrement. Puis après que j'eus la bonne idée de le présenter aux Pinon avec lesquels il devint le plus grand ami du monde, il partit faire son tour de France compagnonnique, comme jadis les Francs-maçons, s'arrêtant chez tous ceux qui s'intéressaient à la musique cajun. On imagine l'accueil que reçut ce sympathique garçon qui leur offrait la Louisiane à domicile. Une chaine se forma bientôt entre tous ces visités, et Bobby put faire venir en France des old-timers comme Chunk Cormier, survivant d'un autre âge qui violonait rude mais obtenait un succès fou. Aujourd'hui Bobby, quand il ne se trouve pas en Louisiane, se produit en solo dans les associations qui se sont créées au fil du temps après ses visites en France, et comme en plus de la guitare et du chant, il joue du violon et de l'accordéon, ainsi qu'un assortiment de petits instruments comme la ruine-babine (la guimbarde) la musique à bouche (l'harmonica) et le Swanee whistle (kazoo), il peut tenir la scène à lui tout seul, toujours sûr de satisfaire son public.

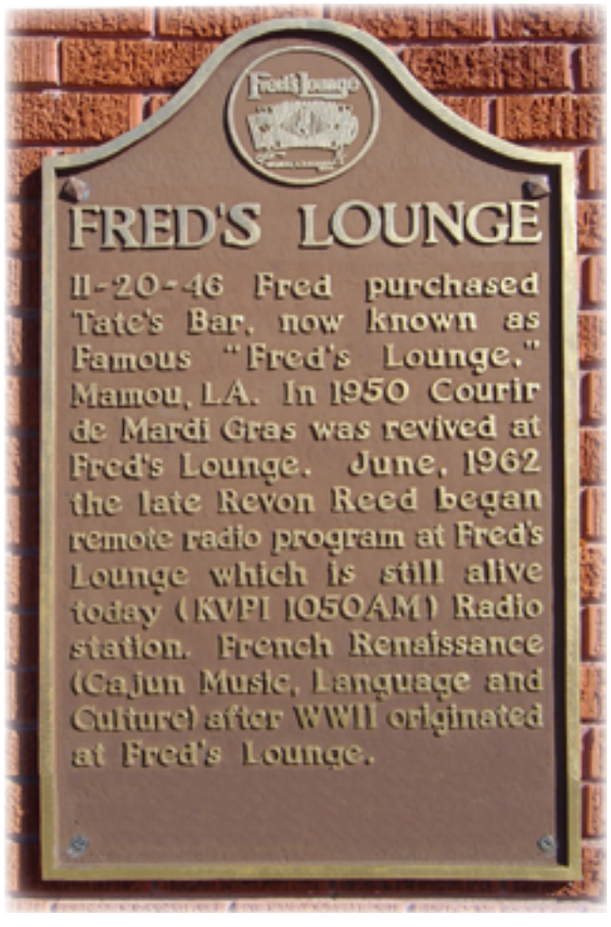
Chunk Cormier,
violoneur du vieux temps.

Concert de *Vilaine Manière* à Dijon. On remarquera Gérard à l'accordéon, Christine à la guitare rythmique et Bobby debout avec sa fidèle Martin.

Avril 1995.

Comme ma phobie de l'avion s'est finalement amoindrie, voire effacée, j'ai pu me rendre en Louisiane où je n'avais plus mis les pieds depuis vingt ans.

Christine et moi avons décollé de Roissy et sommes arrivés, via Detroit, à la Nouvelle-Orléans à 23 heures (heure locale) après un voyage long mais sans histoire. Le lendemain matin de bonne heure, nous avons quitté la ville et roulé en direction des Opelousas où je tenais à faire une courte halte pour saluer le fameux violoneur Hadley Castille qui habite toujours à une portée de lance-pierre du chêne géant de Jim Bowie. Puis nous avons repris la route des prairies jusqu'à l'entrée de Eunice où se trouve le magasin de musique de Marc Savoy qui nous a accueilli chaleureusement. C'était la première fois que Christine le voyait et elle a tout de suite été conquise par son charisme. Ann, son épouse, avait préparé une petite fête en notre honneur, si bien qu'après avoir, bu, mangé et joué de la musique, minuit sonnait quand nous sommes allés nous coucher dans la maison du défunt père de Marc que l'on avait mis à notre disposition. Nous nous sommes littéralement écroulés de fatigue.



Fred's Lounge Memorial.

Les jours suivants nous sommes allés à Ville Platte, à Mamou et à Basile qui forment avec Eunice le prétendu « triangle acadien ».

Une fois n'est pas coutume, Marc accompagne au violon les tricotages de Gérard.

Samedi, grande jam session hebdomadaire au Savoy Music Center où nous avons écouté Aldus Roger, brillant joueur d'accordéon des années 50-60. Puis d'autres old-timers se sont succédé, interprétant la plupart du temps des airs oubliés. On m'a invité à me produire aussi avec ma *Bayou Belle*, et à l'issue de mon passage, plusieurs seniors sont venus me serrer la main pour me féliciter.

Clowneries avec Bobby à Lafayette.

Une autre fois, nous avons suivi Bobby, venu nous tirer du lit aux aurores pour nous conduire chez de nombreux vieux musiciens peu connus qui étaient tout heureux qu'on leur rende visite. Celles-ci se sont maintes fois reproduites au cours des semaines qui suivirent, pour notre plus grande satisfaction. Nous même avons redécouvert Moise Robin, un joueur d'accordéon qui a été un des premiers cajuns à enregistrer sur disque à la fin des années 20.

Mercredi 12 mai. En suivant le cours du bayou Têche, de Port Barré à Loreauville, nous avons fait tout à fait fortuitement la connaissance de Wilton « Mulate » Wiltz qui a tenu à nous présenter sur le champ à sa sœur et son beau-frère, Dolores et David. Le croirez-vous ? Ce sont, aujourd'hui encore, nos meilleurs amis. Ils viennent nous voir rituellement chaque année à Paris pour que nous partions ensemble faire du tourisme en Europe.

Gérard avec Mulate
sur le bord du Bayou Têche.

Mike Doucet, dès qu'il a appris ma venue, n'a eu de cesse de nous inviter dans sa belle vieille maison acadienne des environs de Lafayette : gombo, valses et two-steps, avec un bon petit vin de Californie dont nous avons tant abusé que nous sommes restés dormir chez lui.

En résumé, un mois de bamboche, de jam sessions, de nouvelles rencontres et toujours moins de temps pour jouir d'un doux farniente.

L'un des plus beaux souvenirs de ce voyage, et ce n'est pas Christine qui me contredira, restera une excursion privée en house-boat sur la rivière Atchafalaya. Le coin était si beau, si sauvage que l'on aurait pu se prendre pour ceux qui avaient découvert les premiers cette région luxuriante. En descendant du bateau, un vieux pêcheur qui relevait ses carrelets, m'a fait un brin de causette, et comme je lui avouais que je n'étais pas revenu en Louisiane depuis 20 ans, il m'a dit malicieusement : « Á c't'heure, cher, coupe le zéro du chiffre, comme ça tu vas être capable de revenir tous les deux ans. » Le vieux bougre était un sage, nous avons suivi son conseil. Et les aller-retour se sont succédé, parfois même à intervalles moindres, l'été surtout, entre les festivals comme celui de Saint-Léger-sous-Beuvray regroupant musiciens français et cajuns, ainsi que des danseurs de valses et de two-steps.

Gérard et Christine avec Mike Doucet
sur la galerie de sa maison.

GÉRARD DÔLE

Bayou Sauvage

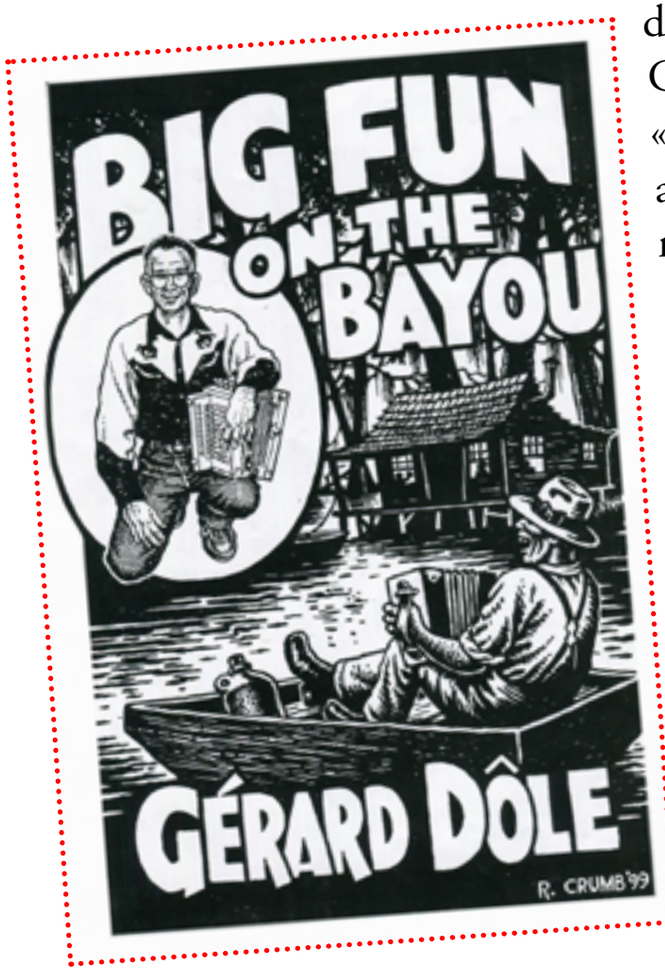
Si vous êtes une écrevisse du Morvan et que vous lisez ces lignes, un conseil : lâchez ce que vous avez dans les pinces et fuyez, ou vous risquez de finir vos jours dans un jambalaya géant. C'est que Saint-Léger-sous-Beuvray prépare sa grande nuit cajun, nuit funeste pour moult crustacés d'eau douce et cochons gras. Le 13 août, on laissera « le bon temps rouler » au son du mélodéon et du tambour maringouin, sous les auspices de Gérard Dôle, qui est à la musique des bayous ce que les Stones sont au rock. Gérard Dôle, 47 ans, ne vit que pour ses passions : il a chanté dans les rues, puis dans les cabarets rive gauche, connu Brel et Boby Lapointe, interviewé les Beatles, écrit dans le mythique « Fulmar » et fait le bœuf d'innombrables fois avec son ami Robert Crumb, dessinateur en exil. Il y a vingt ans, en Louisiane, il s'est pris d'amour pour la musique cajun et depuis, inlassablement, il enregistre airs traditionnels et compositions personnelles. Les Acadiens l'ont vite adopté. Il est de toutes les fêtes et Mike Doucet, du groupe Beausoleil, interprète même ses chansons. Mais ne lui parlez pas de carrière : cela reste *« une musique de fête et d'amitié, qu'il serait ridicule de vouloir jouer professionnellement »*. En attendant la sortie en librairie de son « Histoire de la musique acadienne », il vient de produire son quinzième disque, « Bayou sauvage » (Dom). Une fois de plus, un bel hommage aux cousins du Nouveau Monde, et surtout un vrai régal !

D.R.

Gérard Dôle

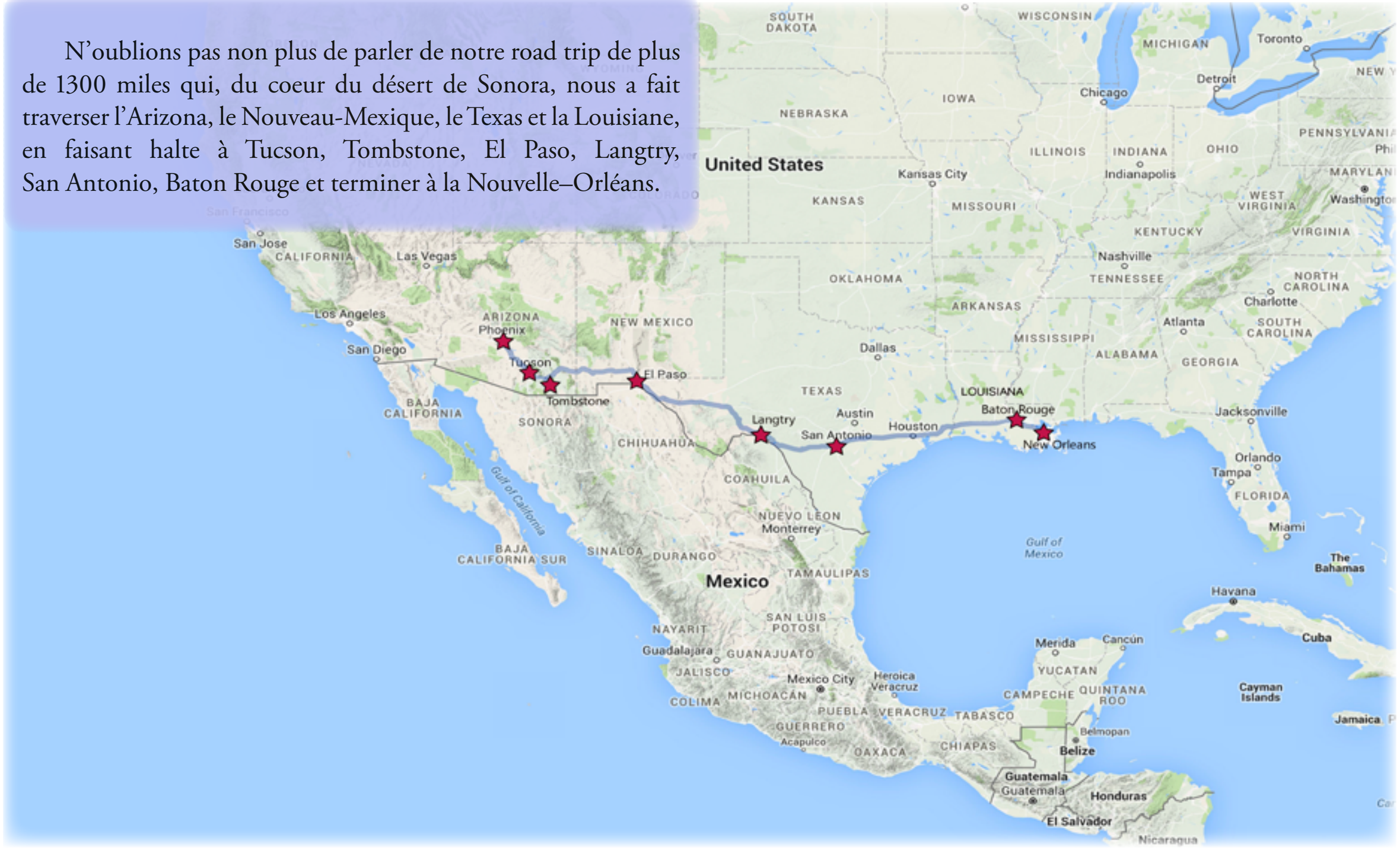
Philippe R. Hupp

Puis, à la veille du millénium, l'idée m'est venue de monter un groupe éphémère, *The Bayou Belles*, le temps d'enregistrer un nouveau CD : *Big Fun on the Bayou*, « et pour du fun, oh ça y en avait ! » comme chantent nos amis canadiens.



Dole & The Bayou Belles.
De gauche à droite : Mimi (tit fer), Lollypop (basse), Christine (guitare), Galope (violon).

N’oublions pas non plus de parler de notre road trip de plus de 1300 miles qui, du coeur du désert de Sonora, nous a fait traverser l’Arizona, le Nouveau-Mexique, le Texas et la Louisiane, en faisant halte à Tucson, Tombstone, El Paso, Langtry, San Antonio, Baton Rouge et terminer à la Nouvelle–Orléans.



Hank Williams.

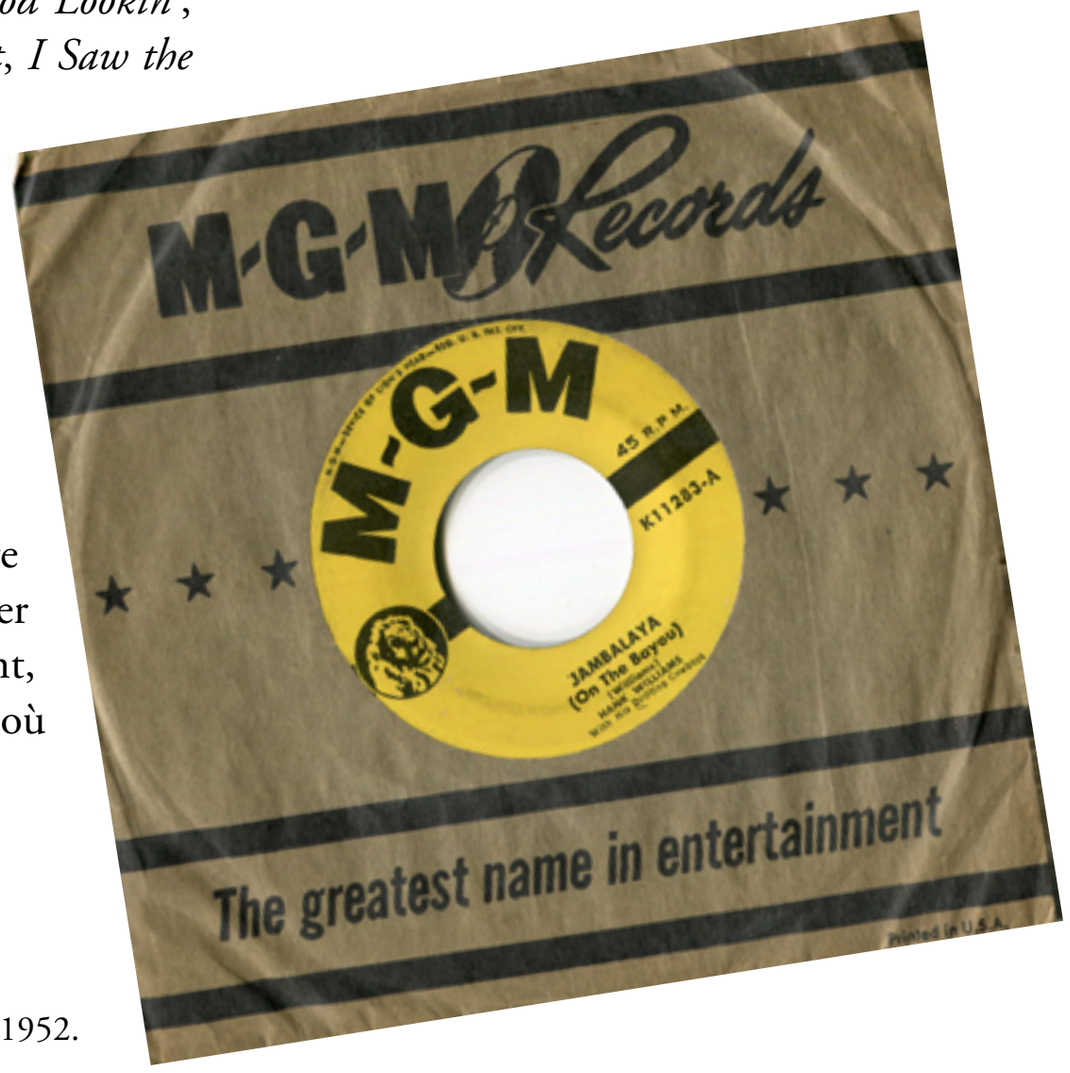
Nous parcourons des immensités arides dont l'horizon est bouché par des mesas mystérieuses. Comme dans un western de John Ford, on imagine voir surgir à leurs sommets des Indiens à cheval qui vous observent, tandis que d'autres, accroupis autour d'un feu, font des signaux de fumée pour révéler notre présence. La nuit tombe, spectacle éblouissant, comme nous atteignons Tucson qui se trouve au sud de l'Arizona, dans une région plus connue sous le nom de Désert de Sonora. La ville est entourée de cinq chaînes de montagnes et la chaleur règne en maître sur cette terre isolée. Chaque année, les cow-boys s'y donnent rendez-vous au mois de février pour célébrer ensemble la grande fête du rodéo : *Fiesta de los Vaqueros*.

Nous n'avons d'autre choix que de prendre une chambre dans un motel miteux sur le bord de South Houghton Road car les hôtels de Tucson sont bondés à cause de je ne sais quel autre festival. Le diner expédié, nous entrons dans un honky-tonk du voisinage d'où s'échappent des bouffées de musique Country & Western. Après avoir siroté une Coors Light glacée, nous nous lançons crânement dans une line dance en compagnie des locaux portant Stetson et Santiags comme il se doit. Le chanteur du groupe est le vivant sosie de Hank Williams : même physique, même jeu de guitare, même timbre de voix.

Nous avons droit, ravis, aux grands succès de « Mr Lovesick Blues » comme les annonceurs de radio présentaient naguère ce grand artiste disparu prématurément : *Hey Good Lookin'*, *I'm So Lonesome I Could Cry*, *Your Cheating Heart*, *I Saw the Light*, et bien sûr *Jambalaya on the Bayou* que les danseurs trissent pour notre plus grand plaisir.

Goodbye Joe me gotta go me oh my oh
Me gotta go pole the pirogue down the bayou
My Yvonne the sweetest one me oh my oh
Son of a gun we'll have big fun on the bayou

Il sera toujours temps de rentrer dans notre cambuse. N'est-ce pas mieux de continuer à danser et à boire jusqu'à la fermeture de l'établissement, plutôt que d'étouffer entre quatre murs crasseux où l'air conditionné défaille ?



45 tours original de Jambalaya, 1952.

Nous sommes repartis de très bonne heure, le lendemain matin, pour échapper le plus longtemps possible à la canicule. Mais après environ deux heures de conduite, notre véhicule s'est mis à chauffer. Comme nous ne trouvions aucun réseau pour demander de l'aide avec nos téléphones portables et que l'aiguille du cadran pointait de plus en plus sur le rouge, nous avons quitté la route principale et atteint, par un chemin à peine macadamisé, une petite communauté dont le nom m'échappe, située dans le Cochise County. Il n'y avait, hélas, aucun garage pour nous dépanner. Nous avons fini par trouver un petit bureau de poste doté de l'air conditionné. J'ignore par quel miracle il avait été bâti là, au milieu de cette vastitude aride. Très obligeamment, son unique employée a alerté l'agence de location de voiture pour qu'elle fasse en sorte de remplacer la nôtre le jour même. Comme on s'en doute, nous avons patiemment attendu une partie de l'après-midi sans rien faire. J'ai eu un pincement au cœur quand la postière nous a annoncé qu'elle fermerait dans une demi-heure. Je me suis alors souvenu qu'un bureau d'énergie atomique avait entrepris des essais nucléaires dans le désert d'Arizona au cours des années cinquante. Mille bruits alarmants avaient couru à l'époque, dans la presse à sensation, sur les horribles métamorphoses qu'avaient subies certaines espèces animales. L'imagination aidant, par-delà la baie vitrée qui s'ouvrait devant moi, je me suis figuré voir surgir d'un repli de terrain les antennes géantes d'une fourmi radioactive du film *Them* ! pareille à celles qui attaquaient d'innocentes familles de campeurs. Mais rien de tel ne s'est produit, évidemment, et un grand camion de dépannage est arrivé avec une nouvelle automobile, juste au moment où la poste allait fermer ses portes.

Et c'est le cœur léger que j'ai pris le volant d'une nouvelle Chrysler en direction de Tombstone.

Bien qu'il soit devenu un haut lieu du tourisme après la sortie en salles du grand film du même nom, Tombstone, conserve un aspect d'authenticité en partie dû au grand âge et à la joliesse de ses maisons en bois. Historiquement, c'est une ville frontalière de l'Arizona fondée en 1879. L'année suivante, elle devient le siège du comté de Cochise, mais n'est pas reliée au chemin de fer, demeure isolée et laisse libre cours à la violence. La fusillade de O.K. Corral a été reconstituée depuis dans de nombreux westerns. Elle symbolise la lutte de l'ordre contre les actes de banditisme et de brigandage dans des lieux où jadis la loi était souvent inexistante. L'affrontement original s'est tenu le mercredi 26 octobre 1881, et trois hommes seulement y ont trouvé la mort, mais il reste considéré comme le plus célèbre duel dans l'histoire de la conquête de l'Ouest. Wyatt Earp et ses frères, agissant en tant que Marshalls fédéraux, sont accompagnés de leur ami Doc Holliday. Ils vont devoir affronter cinq cow-boys dont deux seront tués. La cause directe de ce combat de rue est l'arrestation précédente de deux vauriens pour un vol de diligence. Lorsque le lendemain, la famille et les proches des inculpés, armés jusqu'aux dents, arrivent en ville, une vive altercation naît du fait que ces derniers doivent impérativement déposer fusils et revolvers, avant d'aller plus avant. Bientôt, deux des nouveaux arrivants ne sont plus de ce monde, ainsi que l'homme qui les accompagne, le même qui, la veille, avait omis en toute illégalité de se défaire de son arme.

La main droite sur son Colt 45, comme il se doit, et la gauche sur son Iphone, Wyatt Earp taille le bout de gras dans un coin d'ombre.

Á minuit, les spectres des frères Earp et de Doc Holliday hantent la ville endormie.

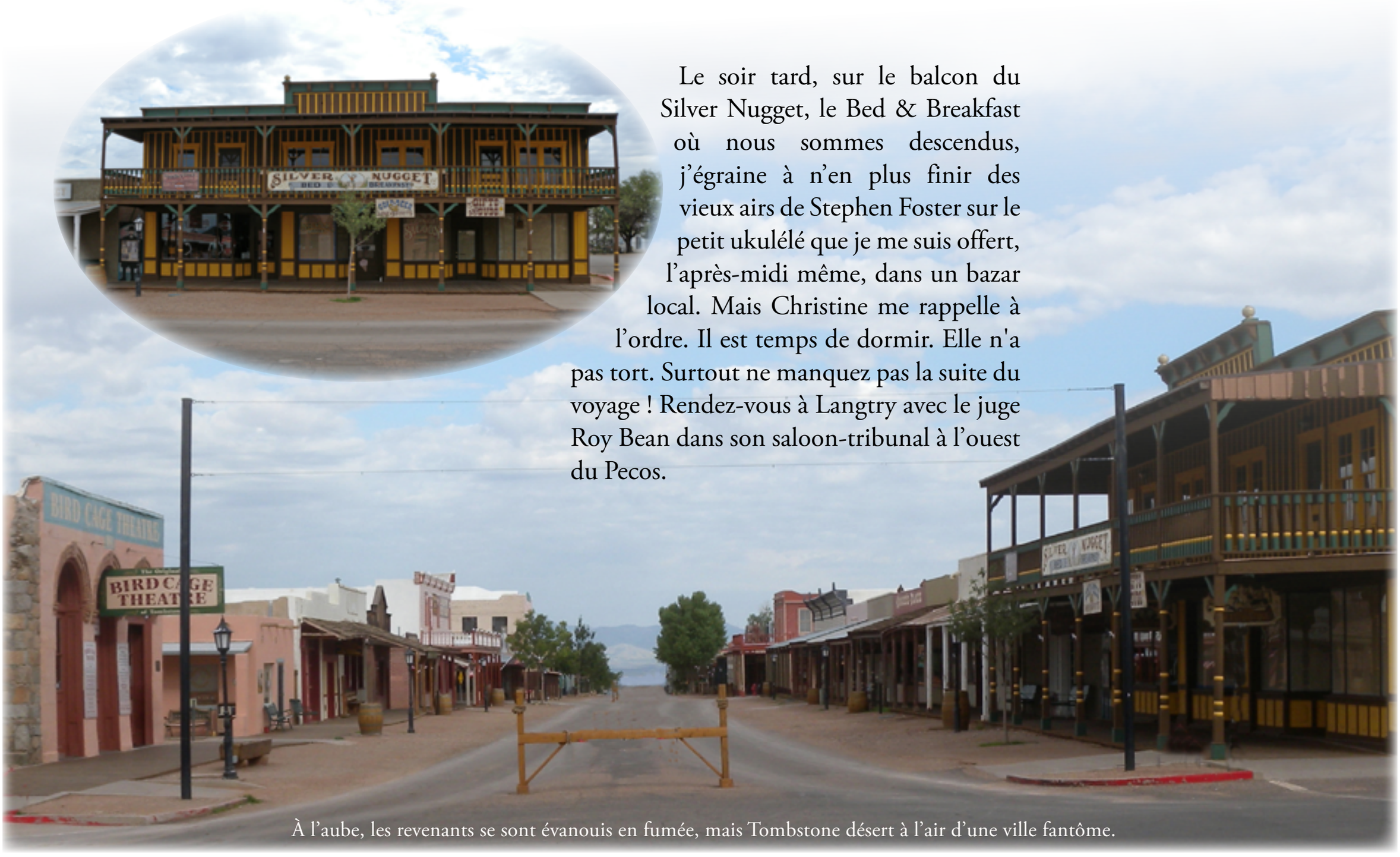
Quand nous arrivons à Tombstone, le soleil est à son zénith. Il fait une chaleur insupportable.

Nous nous hâtons d'entrer au Four Deuces Saloon et de nous asseoir sous un grand ventilateur. Mais je ne puis m'empêcher de piquer du nez, avachi à une table, avant même d'avoir pu étancher ma soif.

L'établissement se remplit un peu plus tard de figurants en costumes d'époque. Ils viennent de finir de sillonner la ville en échangeant quelques coups de revolvers. La bière fraiche aidant, nous nous faisons de nouveaux amis et partageons nos points de vue sur l'existence en général et la réélection d'Obama en particulier. À ma gauche, le nommé Joe jette des regards torves sur le cocher de la diligence en le traitant d'incapable et de profiteur. C'est qu'on lui a retiré son permis auto un soir de ribote et qu'il en a absolument besoin pour conduire l'antique stage coach sans affronter les foudres du sheriff. N'est-ce pas là une situation ubuesque ? « Je ne suis plus bon qu'à tirer un pousse-pousse à China Town » se lamente-t-il en vidant pinte sur pinte de stout.

Affalé sur son siège, sous un soleil de plomb, le vieux cocher semble attendre les passagers gagnés par la fièvre de l'or. L'horaire des diligences de la Wells Fargo est à leur disposition. Les camps miniers de Californie se trouvent à dix jours de route.

Le soir tard, sur le balcon du Silver Nugget, le Bed & Breakfast où nous sommes descendus, j'égraine à n'en plus finir des vieux airs de Stephen Foster sur le petit ukulélé que je me suis offert, l'après-midi même, dans un bazar local. Mais Christine me rappelle à l'ordre. Il est temps de dormir. Elle n'a pas tort. Surtout ne manquez pas la suite du voyage ! Rendez-vous à Langtry avec le juge Roy Bean dans son saloon-tribunal à l'ouest du Pecos.



À l'aube, les revenants se sont évanouis en fumée, mais Tombstone désert à l'air d'une ville fantôme.

Le lendemain, que de miles à couvrir encore sous une chaleur de plus en plus accablante, mais le jeu en vaut la chandelle. Plus tard, guidés par la silhouette d'un "poor lonesome cow-boy" qui s'éloignait dans le soleil couchant, nous avons suivi le Rio Grande jusqu'à El Paso où nous avons passé une nuit sereine, bercée par les guitares des Mariachi qui donnaient une sérénade. Au matin, après un solide petit déjeuner, nous avons pris le chemin de Langtry où subsiste encore une vieille cambuse portant l'inscription "Justice de paix et bière glacée".

En 1959, le dessinateur Morris a immortalisé la rencontre de Lucky Luke et de Roy Bean, le seul représentant de la loi à l'ouest du Pecos. *Le Juge*, pour ceux qui n'ont pas lu la célèbre bande dessinée du journal de Spirou, est inspirée de la vie du vrai Roy Bean, devenu une légende du folklore américain au même titre que Davy Crockett, Buffalo Bill ou Wild Bill Hickok.

J’ai eu l'agréable surprise de découvrir le saloon-tribunal de Roy Bean parfaitement restauré. Il jouxte un joli jardin de plantes du désert où l'on trouve toutes les espèces végétales de la région, ainsi que les plus précieuses des territoires voisins. À quelques centaines de mètres en aval, de hautes falaises encadrent le Pecos qui se jette dans le Rio Grande.

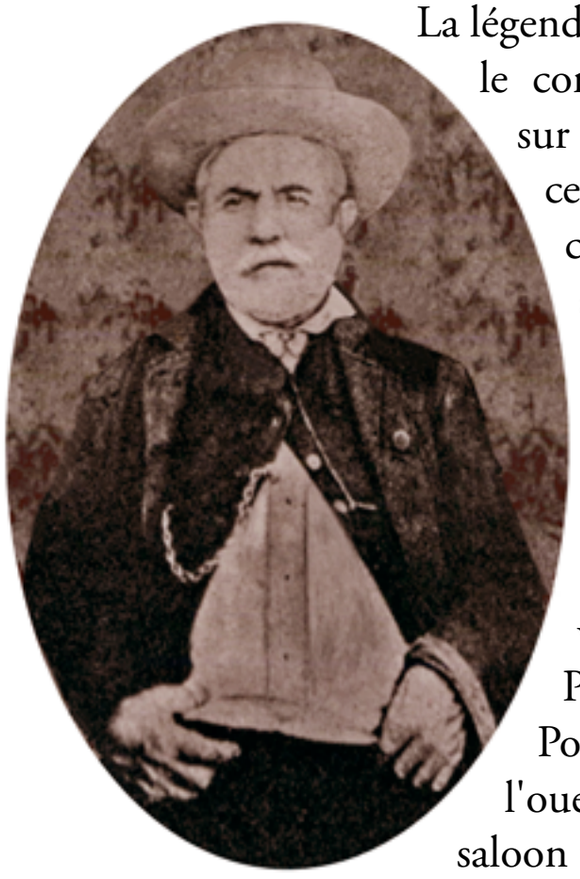
Gérard sur le pas de la porte du saloon-tribunal où le vieux juge vendait de l’alcool et jouait du Colt 45.

En cette fin de XIXe siècle, l'Amérique se couvrait de voies ferrées et le travail de construction exigeait une importante main-d'oeuvre : 8 000 personnes étaient nécessaires pour aménager 30 à 40 kilomètres de voies ferrées dépendant d'une base éphémère. Au fur et à mesure que la ligne avançait, on déplaçait le village de tentes. Terrassiers, ouvriers et chefs de chantiers suivaient, escortés par des joueurs professionnels, des filles de joie et des parasites de toutes sortes qui vivaient à leurs crochets.

Au confluent du Pecos et du Rio Grande, le camp de base de la ligne venant de l'Est s'appelait Vinegaroon, du nom d'un scorpion inoffensif qui, lorsqu'on l'écrase, dégage une odeur de vinaigre. La consommation d'alcool était au plus haut, les querelles devenaient incessantes, les balles de revolver partaient toutes seules. Dans cette ambiance sulfureuse, les contremaîtres ne contrôlaient plus leur personnel. Les compagnies de chemin de fer réclamèrent un juge de paix stipendié par elles.

Roy Bean, après avoir végété seize ans dans un faubourg misérable de San Antonio, était venu tenter sa chance en ouvrant un saloon à Vinegaroon. Il versa une caution de mille dollars et entra officiellement en fonction le 2 août 1882. Il avait passé tellement de temps devant les tribunaux, le plus souvent dans le box des accusés, que le vocabulaire et les procédures judiciaires lui étaient familiers. S'appuyant sur un vieux Code civil périmé, il rendit la justice avec plus de bon sens, d'énergie et d'efficacité que de connaissances du droit, tout en continuant à vendre de la bière et du whiskey. Mais pour ce faire, il usait de l'intimidation, du trafic d'influence et semblait avoir un don pour connaître la somme qu'avaient sur eux les prévenus. L'amende dépouillait toujours le condamné avec exactitude, et le juge ne reversait que rarement ces sommes à l'état du Texas. Il ne rendait pas non plus la monnaie des consommations.

Le juge, coiffé d'un sombrero, rend justice sur sa galerie. L'homme que vient de lui livrer une patrouille est accusé d'avoir tué un cheval – crime impardonnable – au cours d'une rixe au revolver.



Roy Bean.

La légende rapporte comment il mena son enquête en découvrant le corps d'un étranger mort par accident. On ne trouva sur ce dernier qu'un derringer ainsi que 41 dollars et 50 cents. Incapable de l'identifier, Roy Bean se contenta de confisquer le petit pistolet et condamna le défunt à une amende correspondant à la totalité de cette somme pour port d'armes illégal.

Mais les lignes convergentes du chemin de fer parties des deux océans se rejoignaient : Vinegaroon disparut, laissant le désert reprendre la place que le village de tentes avait occupé pendant quelques mois. Plus de clients pour le bar, rien non plus pour le tribunal. Pourtant, pas question de retourner à San Antonio ! Ici, à l'ouest du Pecos, Roy Bean était quelqu'un. Il déplaça son saloon un peu plus loin à Eagle's Nest où il continua de rendre la justice et d'abreuver sa pratique.

À Vinegaroon, Roy Bean avait découvert le portrait d'une actrice dont il était tombé platoniquement amoureux, Lily Langtry, une jeune Anglaise célèbre dans toute l'Amérique. Les journaux comparaient sa beauté à celle de la déesse Junon. Lorsqu'il s'installa à Eagle's Nest, le juge baptisa son saloon The Jersey Lily (Le Lis de Jersey), en hommage au nom familier que le public avait décerné à l'actrice. Mais cela le laissait insatisfait et il fit des pieds et des mains afin que l'administration des postes admette officiellement le nom de Langtry pour son village.

Plusieurs années s'écoulèrent avant qu'une tournée ne conduise Lily au Texas et qu'elle aille saluer son vieil admirateur. Un comité d'accueil l'attendait, mais Roy Bean n'était plus là, il était mort quelques mois plus tôt. La communauté offrit à l'actrice le vieux Colt du juge, ainsi que l'ours qui lui avait appartenu. L'animal eut la bonne idée de briser ses chaînes et de prendre le large avant qu'on ne le pousse à l'intérieur du train, au grand soulagement du Lis de Jersey.

Finalement, pendant toute sa carrière de magistrat, Roy Bean impressionna beaucoup de prévenus, escroqua pas mal de « pieds tendres », évinça la concurrence par des moyens souvent peu recommandables, mais ne fit jamais pendre qui que ce soit.

Le Lis de Jersey : Lily Langtry.

« Quelle chaleur ! Quand donc le fantôme de Roy Bean se décidera-t-il à me servir une pinte de bière glacée ? »

Déçus risquent d'être celles ou ceux qui visitent San Antonio pour la première fois de leur vie et s'attardent devant ce qui subsiste du fort qui a prêté son nom à la superproduction hollywoodienne réalisée par John Wayne en 1960. Désappointés non seulement parce que l'illustre monument qu'ils sont venus de si loin admirer se trouve à l'étroit au milieu d'un ensemble de buildings modernes, que son mur d'enceinte a été amenuisé jadis par le pic des démolisseurs, et que la façade de sa chapelle – l'Alamo pour nous proprement dit – est pourvue d'un faîte fantaisiste à la Taco Bell. Non, leur déconvenue vient principalement, je crois, d'un simple artifice photographique, utilisé depuis maintenant près de cent quatre-vingts ans : l'opérateur, daguerréotypiste en tête, s'est ingénié dès le début à magnifier les proportions médiocres du célèbre édifice par le choix de focales appropriées et l'étude minutieuse des angles de prise de vues. Il en va de même chez nous en ce qui concerne Le Palais Idéal du Facteur Cheval, doté d'une taille moindre que celle que les livres veulent nous faire croire.

L'Alamo, état actuel.

Photo ancienne : le fronton de la chapelle est encore intact.

Il n'en reste pas moins que lorsqu'un battant de la porte d'entrée de l'Alamo s'écarte silencieusement et que vous vous découvrez en pénétrant dans ce lieu légendaire que les guides nomment dévotement « The Shrine » (le sanctuaire), l'émotion vous étreint. Comment oublier en effet que c'est là où, craintivement réfugiés derrière les fonts baptismaux, les femmes et les enfants des défenseurs ont vécu les affres de la peur en entendant tonner le canon,

crépiter la mitraille, se multiplier les cris d'agonie de leurs maris et de leurs pères. Et même si, à en croire les révisionnistes qui de nos jours abondent, la bataille a seulement duré vingt minutes, que les premières vagues d'assaut mexicaines ont en partie été fauchées dans l'obscurité par le feu de tirs amis – ceux qui venaient derrière eux n'étant que des paysans mal aguerris qui tenaient craintivement leurs pétoires du bout des doigts, de peur de se démettre l'épaule – ; même si William Travis n'a pas hésité à se loger une balle dans la tempe pour échapper à la cruauté de ses adversaires ; même si Jim Bowie, moribond sur sa couche, a été achevé à coups de baïonnettes sans avoir eu la force de riposter avec ses pistolets ; même si David Crockett s'est trouvé fusillé en dernier, après avoir hautement clamé sa neutralité et revendiqué son statut de congressman, soi-disant surpris par l'irruption soudaine de l'armée de Santa Anna, l'Alamo reste le mythe fondateur de la République du Texas, de même que Camerone demeure celui de la Légion étrangère.

Le lendemain matin de notre arrivée, de très bonne heure, mon violon sous le bras, mon Nagra miniature en bandoulière, je suis allé m'asseoir sur le bronze d'une petite pièce de marine qui garde le fort, et je me suis efforcé de compléter la chanson, paroles et musique, que j'avais commencé à composer en quittant Phoenix et en traversant le désert. Comment aurais-je pu me douter, alors, que je serai invité à la jouer et à la chanter en public, dans un avenir proche, à l'intérieur du fort, à l'occasion du 178e anniversaire de la bataille de l'Alamo.

Violon attribué à David Crockett.

David Crockett en habits de trappeur.

EL ALAMO

Davy Crockett a pris son violon
Et puis y s'a mis à chanter sa chanson
Un général vient qui ordonne
Otez vos hommes
De ce royaume
Et si vous apaisez votre canon
Cinq barils de piass' nous vous compterons

Jim Bowie a dit en armant son fusil
J'me moque de lui le jour comme de la nuit
On connaît bien, je le proclame
Ce Santa Anna
Dans la Louisiane
Va t'en z'au diab' avec tous tes tambours
Mais rappelle toi d'El Alamo toujours

WIlliam Barret Travis a crié sans menteries
Au pas soldat, Vous gagne ou vous périt
Allons courage mon camarade
Trappe ton couteau
Et tes grenades
John va jouer ses pipes pour tou' nous autres encore
To gain d'l'ouvrage à c't'heure au corps-à-corps

Davy Crockett a 'chappé son violon
Il n'a pas fini de chanter sa chanson
Je veux louer, je m'y engage
Son grand courage
Dans ce carnage
Ah mais Colonel soyez content
De rendre votre âme en violonant

Quand la chanson *El Alamo* a été finalement mise « en boîte » par Christine qui tenait le micro du petit magnétophone, nous avons attendu que les grilles des jardins s'ouvrent pour aller déposer au Musée deux exemplaires de mon dernier livre en date : *Texas 1836 : Musical Echoes from the Alamo.*

Puis, malgré la douche glacée qu'administrait sur ma tête une climatisarion abusive, j'ai consulté en détail divers documents contenus dans d'épais dossiers, dont certains offraient un regard nouveau sur la prise de Fort Alamo.

Enfin, après avoir acquis à prix d'or deux ou trois reliques de la fameuse bataille chez un antiquaire du voisinage, nous avons repris la voiture et fait un crochet pour visiter Fort Defiance (La Bahia), tristement célèbre à cause du massacre des forces texanes au lendemain de la victoire de Santa Anna. Nous nous sommes ensuite dirigés vers Baton Rouge en longeant le golfe du Mexique.

Gérard Dôle sur le rempart de Fort Defiance à Goliad.

Baton Rouge, capitale de la Louisiane, offre un aspect grandiose avec son Capitole construit en 1932 dans un style Art déco. Ce gratte-ciel de 34 étages trône au milieu d'immenses pelouses soigneusement entretenues qui lui confèrent un air de majesté. Il abrite le siège la Législature de l'État, composée de la Chambre des représentants et du Sénat, ainsi que les bureaux du gouverneur où la grande ombre de Huey P. Long semble planer encore.

Élu en 1928, Long mit en place un grand programme progressiste de travaux publics pour faire face à la crise (routes, hôpitaux, écoles, digue du lac Pontchartrain, etc. Après une tournée nationale au printemps 1935, il annonça son intention de devenir candidat à la primaire démocrate pour la présidentielle de 1936, mais il fut assassiné le 8 septembre suivant par le gendre de l'un de ses ennemis, belliciste notoire.

Le centre de Baton Rouge est admirable mais sans surprise. Cependant, pour qui s'intéresse aux curiosités de l'Histoire, le voyage vaut le détour pour admirer un petit submersible exposé depuis peu au State Museum.

Le général Beauregard, un des huit généraux supérieurs de l'Armée confédérée.

Lors de la guerre de Sécession, le Nord mit en place un blocus de la Confédération. Les Sudistes avaient une flotte de médiocre qualité et un petit nombre de vaisseaux, mais, contrairement à leurs ennemis, ils possédaient les industries nécessaires pour en construire. Après avoir essayé les mines flottantes pour la défense passive des ports, ils décidèrent de concevoir des sous-marins pour s'attaquer sans trop de risque aux navires nordistes ancrés au large.

Le général Beauregard, d'avis d'affecter des forces importantes à la défense de La Nouvelle-Orléans, proposa à l'ingénieur Lawson Hunley, de superviser la construction d'un petit submersible. Le *CSS Pioneer*, lancé en 1862, réussit ses premières sorties dans le Mississippi et le lac Pontchartrain mais dût être finalement coulé devant l'avancée des troupes de l'Union.

La dernière fois que l'on entendit parler de lui, ce fut le 15 février 1868 dans l'édition du matin du *New Orleans Picayune* qui annonçait :

Vente aux enchères : un bateau torpille, qui fut construit dans cette ville ou dans les environs, durant la guerre. Le vaisseau en question est en fer et pèse à peu près 2 tonnes. Il fut coulé dans le Canal au moment de l'occupation de la ville par les forces fédérales en 1862. Il fut construit à titre d'essai et n'a jamais été totalement terminé.

Plus aucune information ne filtra jamais par la suite au sujet du *CSS Pioneer*. On peut donc en conclure qu'il fut totalement démantibulé par l'acheteur pour récupérer l'ensemble de ses parties métalliques.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là.

Le 25 juin 1861, un citoyen de Chicago envoya une lettre au département de la Marine à Washington. Il y expliquait avoir été informé que « les Rebelles » se démenaient à construire une machine infernale sous-marine pour détruire le *USS Brooklyn* ou tout autre navire faisant le blocus de l'embouchure du Mississippi. D'après sa description, le sous-marin devait être employé comme projectile disposant d'une proue de fer ou d'acier effilée, destinée à perforer la coque du navire et ensuite à le faire exploser.

Comme cette lettre date de bien avant des premières rumeurs de la construction du *CSS Pioneer*, il s'agit donc d'un autre sous-marin.

Son épave fut retrouvée, en 1878, lors d'une opération de dragage du bayou Saint-Jean, un peu en amont de l'endroit où il se jette dans le lac Pontchartrain. Le dragueur *Valentine* la ramena à la surface l'année suivante et elle fut laissée à l'abandon sur la rive du bayou.

A REBEL INFERNAL MACHINE.

WE publish on this page an illustration of a REBEL INFERNAL MACHINE, with which it was attempted to blow up the flag-ship at Fortress Monroe a few days since. The following extract from a letter in the Herald, dated Fortress Monroe, October 12, will explain the affair :

Last evening a flag of truce came down, bringing sixty persons ; among the number was a gentleman who brings the following intelligence: On Wednesday evening last an infernal machine was sent down from Sewall's Point for the purpose of blowing up the flag-ship. She came down to the ship without any difficulty, but she caught in the grapling always hanging from the jib-boom end of the ship. This was taken by those inside for the chain cable, and when they thought they were under the bottom of the ship they made preparations for screwing the torpedo on the bilge, but, to their surprise, they found they were sadly mistaken, and they came near losing their lives as well as the machine. They, however, escaped, and worked themselves on shore on rebel ground, and the machine was carted back to Norfolk, to try the experiment at some future time.

From the gentleman who made the statement I learn the following particulars in relation to the machine. He states that it is built of iron, of a similar shape to the Ross Winans cigar boat, of a sufficient capacity to accommodate two persons, who work it ahead by means of a small screw propeller. It is guided by a rudder, and it is ballasted by means of water, let in and forced out by means of a pump. A compass guides them, and a velocimeter shows how great a distance is run each moment. Bearings and courses are given the men, and they go on a hazardous voyage, with a large chance of accomplishment. An India-rubber tube, which is floated on the surface, furnishes them with fresh air, while a force-pump forces out the foul air. On arriving at the place desired, a grapple catches the cable of a vessel, and the machine is veered away until it is supposed to be near one of the magazines ; the water ballast is then pumped out, and the machine floats up under the ship's bottom. By means of an India-rubber sucking-plate this machine is attached to the bottom of the ship, while a man-hole plate is opened and the torpedo is screwed into the vessel. It is fired by the means of a time fuse. As soon as this is set in motion the men inside place a prepared sheet of rubber over the man-hole, and while one lets the water into the compartment to sink the machine, the other person screws up the plate, the grapple is let go, and the infernal machine is left to explode, while the machine is worked in shore out of harm's way. Commodore Goldsborough is informed of this article, and will of course take all the precautions to prevent an occurrence which would prove so disastrous to a fine ship and of so much importance to the enemy.

It is possible that before the time arrives for a fresh experiment with this machine the rebels at Norfolk may have occupation for their ingenuity nearer home. Commodore Goldsborough and his officers may perhaps have a little " infernal machine" of their own, with which rebeldom may possibly make acquaintance.

A, Propeller.—B, Rudder.-C, Force-pump for ballast.—D, Dead light.—E, Torpedo.—F, Man-hole plate.—G, Cock to let water in the ballast-room.—H, Ballast-room.—I, India-rubber suction-plate.—J, India-rubber air-tube.-
K, Foul-air pump.

SUBMARINE INFERNAL MACHINE INTENDED TO DESTROY THE "MINNESOTA."

La machine infernale sous marine rebelle visant à détruire le *Minnesota*.

L'épave posée le long du bayou près d'Esplanade Street vers 1900.

Après avoir réussi à l'ouvrir, on retrouva les squelettes de trois hommes à l'intérieur. Un témoin s'exclama :

« Ceci explique tout, et dire que durant des années, j'avais cru que c'étaient des traîtres ! »

Lorsqu'on lui demanda de s'expliquer, il répondit qu'il avait inventé ce sous-marin et qu'il avait engagé trois hommes pour l'utiliser et aller faire exploser des canonnières nordistes sur le lac Pontchartrain. Il devait diriger ses complices à l'aide de signaux depuis la berge. Ces derniers s'embarquèrent, mais comme ils ne répondirent pas à ses signaux et qu'il ne les vit jamais revenir, il avait conclu que ces misérables avaient changé de camp et avaient rejoint les Yankees.

En 1908, L'épave fut offerte au Camp Nicholls Home for Confederate Soldiers, destiné à accueillir des vétérans âgés et nécessiteux de l'armée sudiste, et elle fut placée sur un socle de béton le long du bayou près d'Esplanade Street. Elle devint, pour quelque temps, une attraction touristique locale.

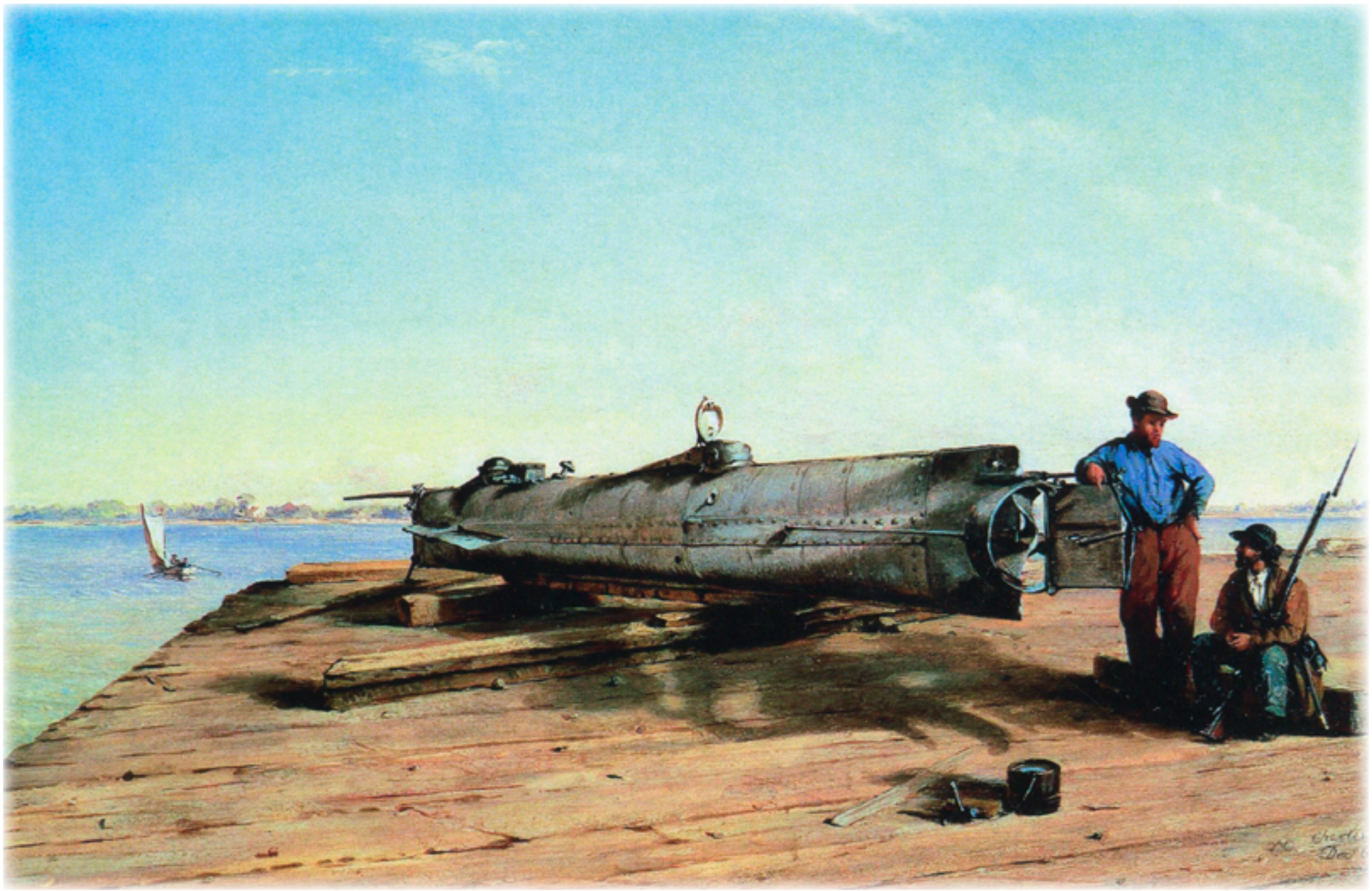
Ce sous-marin, que l'on crut longtemps, et à tort, être le *Pioneer*, fut mesuré en 1926. Il atteignait 20 pieds alors que le vrai *Pioneer* faisait quant à lui 30 pieds de long.

L'épave offerte en 1908 au Camp Nicholls Home for Confederate Soldiers.

Le submersible fut ensuite acquis par le Louisiana State Museum et installé sous Presbytere Arcade (l'ancien Cabildo), bordant Jackson Square, au centre du Vieux Carré.

Aujourd'hui, le sous-marin parfaitement restauré (on y a même replacé une copie de l'hélice originale) est exposé au Louisiana State Museum de Baton Rouge. Afin d'éviter toute confusion avec le *Pioneer*, il a officiellement été rebaptisé *Bayou St. John's Submarine*.

Le Bayou St. John's Submarine tel qu'il était exposé naguère sous Presbytere Arcade dans le Quartier Français.



Le submersible *CSS Pioneer* à quai, gardé par une sentinelle sudiste.

Le ciel est gris. En rejoignant l'Interstate 10 pour se rendre à la Nouvelle-Orléans, la route se déroule devant nos yeux à Bonnet Carré Spillway comme un large ruban d'argent, bordé du côté gauche par les rives du Lac Pontchartrain et, du côté droit, par une petite ligne de chemin de fer construite sur de hauts pilotis. Il semble ne jamais y passer de convoi. Survivance d'un autre âge, peut-être ? On voit aussi des bois de cypres chauves qui tendent leurs branches noires, stériles, comme des supplications muettes vers le ciel, et plus loin encore des vastitudes infinies.

Bonnet Carré Spillway.

La nuit est tombée. Les autoroutes deviennent des coulées de lave en fusion, petites et grandes, qui s'enchevêtrent follement à mesure que l'on se rapproche du Super Dome. Leurs embrasements sont tels, par endroits, qu'ils masquent les lourds buildings de verre, plus futuristes encore que ceux de *Metropolis*.

À droite, une rampe descendante s'offre à nous. Sa pancarte bleue émaillée indique : Vieux Carré. Nous obliquons sans hésiter dans cette direction et nous nous retrouvons bientôt, loin de ce déstabilisant carrousel flamboyant, dans Rampart Street qui, avec Canal Street délimite le Quartier Français.

Notre hôtel, le Place d'Armes, se trouve rue Sainte-Anne, à deux pas du Cabildo. Il y règne une ambiance qui tient de Séville avec ses patios andalous et ses havres de verdure aux senteurs exquises. Les flammèches à gaz des lanternes animent les salicornes qui dansent au-dessus de nos têtes sur le faîte des toits. Il fait une chaleur moite. Il est temps d'aller boire une Margarita bien frappée chez Turtle Bay, le lounge où se retrouve la bohème locale.

Bien sûr, tous les soirs, pas trop tard surtout, du lundi au dimanche inclus, non loin de nos pénates, au 726 St Peter St, des flots de notes syncopées envahissent les oreilles sitôt que *Preservation Hall* ouvre grandes ses portes vermoulues pour offrir aux touristes venus du monde entier un Dixieland péniblement comparable à du Hot Jazz. Qu'importe, business oblige ! Adieu Buddy Bolden, Joe Oliver, Freddy Keppart ! Rendez-vous au paradis des musiciens. Vos cornets cabossés à l'usage ont fini au Mont de Piété de Rempart Street, chez un vieux grippe-sous, il y a longtemps, si longtemps !

Inutile de rêver, Papa, tout ça, vois-tu, c'est déjà trop loin, parti avec eux. Tu n'avais qu'à être présent à la veille de la Grande Guerre pour assister à Congo Square aux lubriques Goo Goo Dances des filles faciles de Nola[1]. Elles hurlaient, se déhanchaient et finissaient toutes nues sous le regard noir des bads boys qui ne réservaient pas leurs lames effilées qu'au ventre des flics.

1 - Appellation de New Orleans Louisiana.

Seule photographie connue de Buddy Bolden et de son Jazz Band prise en 1905 à la Nouvelle-Orléans.
Buddy est le second musicien en partant de la gauche avec son cornet sous le bras.

Aujourd'hui, sans lâcher la moindre fausse note, un combo black and white très chic, très souriant, très polissé, inerve *Preservation Hall* d'une musique propre qui n'atteindra jamais ces hauteurs jubilatoires. Heureusement, il reste, sur le trottoir d'en face, le Yo Mama's Bar & Gril où l'on peut s'empiffrer jusqu'à l'aube de succulents hamburgers arrosés de local brew.

Tu n'as qu'à faire fi comme moi, Papa, en sortant la panse pleine, du ringard au banjo-canotier-paire de bretelle à la Disney qui s'acharne à distiller son ragtime au coin

de la rue Toulouse et qui finira bien par couler à pic avec le dernier bateau à roue amarré sur le fleuve. Le capitaine, soit dit en passant, devrait avoir la bonne idée de faire réaccorder ce qui reste des tuyaux de son Steam Calliope[2] qui faisait jadis l'admiration de nos ancêtres. À l'heure qu'il est, le son de ces orgues marines évoque le miaulement plaintif d'un chat coincé sur sa gouttière.

Bon ! Suffit ! Faisons la nique à ces vils pièges à fric et courons voir là où tout se passe réellement. Plus besoin de dormir, le jour se lève.

Treme, le film qui a montré la vie des habitants des quartiers pauvres tentant de se reconstruire après Katrina l'ouragan dévastateur, a laissé la part belle à une

2 - D'une très grande puissance sonore, le Steam Calliope est un instrument de musique constitué de sifflets de bateaux actionnés par la vapeur.

musique originale qui n'a plus guère de Jazz que le nom. Les jeunes Noirs des faubourgs ne s'y sont pas trompés et se la sont réapproprié à la vitesse d'un cheval au galop, sans plus de complexe que nos zigues mal embouchés de la fanfare des Beaux-Arts.

À présent, quand ces arrière arrière-petits-fils des captifs de Gorée la jouent façon *Mojo* avec sa magie d'attraction, on comprend mieux que Marie Laveau, la reine

du Voodoo, n'a rien perdu de son pouvoir et de ses gris gis, cent cinquante ans plus tard.

C'est sur la Place d'Armes qu'il faut les entendre dans leur look de tous les jours. Certes, la grosse caisse te crève le tympan, les trompettes, les sax et les trombones te cabossent le crâne, le Souzaphone t'oblige à te prendre pour la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf. Mais ne crois-tu pas que le *Jass,*[3] un bien vilain mot dans sa prime enfance, y allait encore moins de main morte ? Et n'est-ce pas en passant dans la moulinette des compagnies discographiques blanches, au début des Années Folles, qu'il a fini par se résoudre à perdre son enchantement ?

Mojo, Man ! Mojo ! Il n'y a plus que ça de vrai aujourd'hui !

Mais assez causé. Il est grand temps de retourner chez nous à la campagne.

3 - Jass signifiait copuler.

CABINET PORTRAIT
SIMON
NEW ORLEANS, LA.

Dolores, David et Mulate nous ont fait la surprise de restaurer avec goût un shotgun shack, vieille maison en cypre, toute en longueur, datant de 1927. Le terrain qu'elle occupe est planté de grands chênes verts, de cèdres rouges, de pins et de pacaniers. Elle se trouve à Grand Anse, au large des marais de l'Atchafalaya et à une portée d'arbalète du village d'Henderson, dans la paroisse Saint Martin. C'est un lieu paradisiaque où tous nos voisins parlent cajun et nous adorent comme nous les adorons.

Parfois un barbecue dans le jardin, une autre fois une veillée sous la pendule à coucou (eh oui, nous en possédons une), bon manger, belle musique, et toujours les visites le matin, prétexte pour boire un café sur la galerie au son du violon et de l'accordéon. Bref, une vie de rêve.

Mon shotgun shack à la Grand Anse
C'est une cabane peinturée blanche
C'est l'ermitage du vieux macaque
Qui s'appelle Dole, qui vient d'la France
Trappe-toi une bière, pose ton vieux sac
Et viens donc jouer l'violon sur mes chansons.

Qui n'a jamais rêvé de se rendre à Memphis dans une Oldsmobile pour enregistrer chez Sun Records, au 706 Union Avenue, dans le studio même où le rock n'roll fut crée par Sam Phillips avec le concours d'Elvis Presley, Jerry Lee Lewis, Carl Perkins, Johnny Cash et quelques autres en 1954 ?

Je croyais la chose virtuellement impossible pour avoir entendu dire que le label avait été revendu des années plus tard, et qu'il ne s'était ensuite plus jamais déroulé de cessions musicales dans ce lieu mythique. Par chance, je me gourais : Sam Phillips, ne s'était jamais préoccupé d'être propriétaire d'un vaste rez-de-chaussée dont la devanture peu avenante donnait directement sur une rue excentrée de la ville. Il n'avait donc pas eu grand mal à céder son bail à un coiffeur parfumeur qui, vu la vétusté de l'endroit, ne s'était pas mis en peine de le rafraîchir, ne serait-ce que superficiellement.

Excellente idée. Grâce à ce laisser aller involontaire, le décor originel de Sun est resté intact : mêmes plaques d'isorel à petits trous, fixées sur les murs pour bien insonoriser, mêmes vasques électriques accrochées au plafond pour diffuser une lumière blafarde. Jusqu'au vieux gerflex collé sur le plancher où l'on croit encore deviner, ici et là, les girations pédestres du King quand il interprétait *Hound Dog* avec sa fougue habituelle.

Pour finir, le merlan ayant mis la clef sous la porte pour cause de faillite, le bâtiment de brique voué à la démolition a été acquis *in extremis*, à la fin des années quatre-vingt, par un vieil aficionado. Nostalgie aidant, il l'a rebaptisé Sun Studio. Il le transforme accessoirement en musée dont les portes s'ouvrent de dix heures du matin à six heures du soir, et y invite la nuit pour enregistrer des artistes aussi notables que U2 et Ringo Starr.

Lorsque le jeune ingénieur du son qui préside actuellement aux destinées de Sun Studio s'enferme dans sa cabine d'enregistrement, il semble être cerné de machines bizarres, droites surgies d'un film de science-fiction des années 50. Ici, une console de mixage RCA à lampes de 1936, la même que Phillips que l'on voit sur la photo paya $500 à ses débuts. Là, une platine Presto pour graver un 45 tours avant de le transférer sur un magnétophone Ampex deux pistes à bande analogique datant de 1951.

Et, dans l'unique salle d'enregistrement (encore que "salle" soit un bien grand mot) sont savamment disposés sur des perches mobiles une demi-douzaine de micros conformes à ceux de l'époque. Bref, il ne manque rien pour capturer un son pratiquement semblable à celui de 1956. N'est-ce pas merveilleux ?

Comme l'accès à la partie studio d'enregistrement n'est pas totalement libre afin de conserver un certain prestige à l'établissement, il m'a fallu montrer patte blanche. Mais après que les responsables aient jeté un rapide coup d'œil sur ma biographie dans *Francadian Music Tradition** et écouté quelques unes de mes chansons, j'ai été chaudement encouragé à disposer du temps nécessaire pour mettre en boite un air que je venais de composer, intitulé *Red Moon of Louisiana*. Outre Christine à la guitare rythmique, j'ai engagé deux musiciens de séance, James Lott (guitare électrique) et Jerry Dean (contrebasse). Ces deux artistes devaient accompagner Elvis dans sa dernière tournée débutant le 17 août 1977 à Hartford, Connecticut, mais le projet tourna court car le King était mort au cours de la nuit précédente.

James Lott.

Jerry Dean à la contrebasse.

Christine à la guitare rythmique.

* http://gerarddole.free.fr

Mercredi 9 juin - J'ai décidé d'enregistrer *Red Moon of Louisiana* sur l'accordéon Acadian en Fa que Marc Savoy m'a confié afin d'ajouter plus de relief à mes cascades de notes. Puis, à la dernière minute, dans notre chambre d'hôtel, à la va vite, j'ai retravaillé partiellement le texte de la chanson :

J'aimerais lune rouge de la Louisiane
Tu brilles encore
Pour la jolie fille qui est partie
J'aimerais lune rouge de la Louisiane
Tu brilles encore
Pour la jolie blonde qui est pas bon

Lune rouge, lune rouge, lune rouge
Oh brille encore
Lune rouge, lune rouge, lune rouge
Tu me donnes les blues.

Après une dernière mise en place avec Christine et une collation au Trolley Stop Market de Madison Ave, nous avons franchi à pied la distance qui nous séparait de Sun Studio où nous sommes arrivés à 18h20. Tandis que le gift shop à touristes finissait de se vider, nous avons fait la connaissance de Matt Ross-Spang, l'ingénieur du son, qui nous a conduit à l'intérieur de sa cambuse et présenté à Jerry Dean et à James Lott avec lesquels nous avons immédiatement sympathisés. Ensuite, nous nous sommes mis à nos places respectives pour une répétition

de base et quelques essais de son. Jerry, très intrigué par mon petit accordéon de Louisiane, m'a dit que c'était bien la première fois que cette étrange boîte à soufflets avait les honneurs de la maison.

Un faux départ, deux prises, and… Let's roll ! La troisième prise est la bonne. Nous la mixons dans la foulée, après que James se soit enquis si je souhaitais qu'il rajoute quelques effets de guitare :

— Des licks à la Scotty, par exemple ?

— Je n'osais te le demander.

— Tu aurais eu bien tort. Rien de plus simple.

De sorte qu'en deux heures, l'affaire est dans le sac, *Red Moon of Louisiana* prêt à être gravé sur une face de 45 tours.

Enfin, après un pot au Huey's Home of Blues où nos nouveaux amis nous ont abreuvés de bière et de questions sur Django Reinhardt (dégominer le King fait grand bien aux artistes locaux qui ont toujours droit au même interrogatoire sur la Cadillac rose et son défunt occupant), nous nous sommes séparés les meilleurs copains au monde, en promettant de nous revoir le plus vite possible pour enregistrer de nouvelles chansons.

MEMPHIS
Recording
SERVICE
Studio
MEMPHIS
Recording
SERVICE
SUN
THE LEGENDARY
SUN STUDIO
MEMPHIS, TENNESSEE

Sur le chemin du retour, dans une gaz station de Natchez, nous avons fait la connaissance d'une madame Rabelais. Comment cette charmante aïeule aurait-elle pu se douter qu'elle portait le nom d'un auteur célèbre de la littérature française ? Elle nous conseilla, dans son charmant français, de visiter le musée d'Angola, le pénitencier au nord de Baton Rouge. L'idée ne me plaisait qu'à moitié car j'avais encore en mémoire *Je suis un évadé* (*I Am a Fugitive from a Chain Gang*), un film noir de 1932 contant l'histoire d'un prisonnier innocent qui s'évade et accepte de retourner en prison afin d'être réhabilité. Imaginer me trouver à sa place en uniforme rayé, seul dans une cellule exiguë, me donnait déjà la chair de poule. Mais par ailleurs, c'est au Louisiana State Penitentiary, la plus grande prison de haute sécurité des États-Unis, réputée

Douglas Bellard, photo de mariage.

comme étant la plus dure, que Douglas Bellard, le premier Noir créole (violon, chant) à enregistrer un 78 tours, avait jadis purgé sa peine. Les mots de sa chanson, *La Valse de la Prison*, me revenaient en mémoire :

Oh Mama !
Qui c'est la cause
J'suis condamné
Pour les flammes d'enfer ?

Oh Mama !
Comment j'va faire ?
J'suis condamné
Pour çi, pour ça,
C'est mon canon la cause.

Bellard avait tué son beau-frère surpris à voler ses volailles dans son poulailler et était allé confesser son crime à sa mère. Cet air n'avait été repris que par un seul autre Noir créole, Canray Fontenot, qui l'avait rebaptisée *Les barres de la prison*. Décidément, une visite s'imposait.

Un grand portail de fer entouré de barbelés se dresse tout à coup devant le capot de notre voiture. Nous voilà au terme du voyage d'aller, songeant que beaucoup n'auront pas comme nous la chance d'emprunter celui du retour. Sur la droite, une maison de bois abrite un musée qui retrace l'histoire d'Angola, depuis l'époque où ce n'était encore qu'une plantation transformée en ferme pénitentiaire : *The Farm.*

Composée de six camps, Angola est entouré de champs qui s'étendent à perte de vue. Il est cerné sur trois côtés par le Mississippi infesté d'alligators et, sur le quatrième, par une immense forêt peuplée d'ours et de serpents venimeux. Il mérite parfaitement son surnom d'Alcatraz du Sud. Qui pourrait être assez fou pour chercher à s'enfuir alors que la nature et la topographie même des lieux constituent des obstacles infranchissables ? C'est du moins ce que l'administration pénitentiaire s'imaginait en créant là une prison. Et pourtant, si aucune évasion n'a été tentée depuis 2004, je connais un vieil homme, vivant aujourd'hui dans une maison de retraite de la paroisse de Saint-Martin qui, à deux reprises, au début des années 70, a eu l'audace folle de traverser le Mississippi à la nage pour se faire la belle. Mais, à chaque fois, son exploit a avorté.

Ici à Angola, au milieu de nulle part, une micro-société vit en autarcie. En participant au rodéo qui fait la réputation du pénitencier, des convicts peuvent espérer adoucir leur peine. Depuis 1965, au mois d'avril et pendant chaque week-end d'octobre, en effet, le public est convié au « spectacle le plus brutal du Sud », comme le proclame une affiche criarde. Dans une ambiance de fête foraine, les *trustees,* prisonniers dignes de confiance, s'exhibent devant des spectateurs en liesse. Ils chevauchent des étalons sauvages et se mesurent à des taureaux dans des numéros extrêmement périlleux. L'argent recueilli en cette occasion sert à financer des programmes de réhabilitation et d'éducation. Ce n'est pas la première fois que j'entends seriner ces chimères et, de concert avec Christine, nous décidons d'écourter notre visite.

Et nous voilà enfin de retour au *cabanon*. Je dis cabanon car Rheta Grimsley Johnson n'a-t-elle pas écrit un livre sur la Louisiane acadienne dont le titre est (un peu abusivement) *La Provence du pauvre*.* N'importe, il suffit de sortir la bouteille de Pastis du réfrigérateur, d'amener les verres et les glaçons, s'armer de jeux de boules et inviter l'accordéoniste baluche pour que tous ceux et celles qui sont présents, Français, Cajuns et consorts, se lancent dans une partie de pétanque enragée qui évoque une ambiance d'arrière-pays niçois. Et si vous n'en êtes pas convaincus, venez donc nous rendre une petite visite, un de ces quatre, vous serez estomaqués.

* *Poor Man's Provence: Finding Myself in Cajun Louisiana.*

Mais halte-là ! Ne passez pas nous saluer quand je m'apprête à partir en guerre, en *reenactor* fou que je suis. Et ce ne sont pas les champs de bataille qui manquent. J'y cours avec mon grand ami Bruce Schultz, ferrotypiste passionné qui, entre deux salves d'artillerie, vous tire le portrait sur une plaque de tôle. À croire que, dans une vie antérieure, il fut un de ces hardis artistes photographes qui suivaient les soldats en campagne.

Guerre de 1812 à 1815 - Chalmette.

Je personnifie Gonzague de Dole, du 17e régiment de Louisiane, à la veille de la bataille de la Nouvelle-Orléans contre les troupes anglaises, le 8 janvier 1815.

Guerre d'indépendance du Texas de 1837 - San Antonio.

Je personnifie Joseph Hopkins, fils naturel de mon grand-grand-grand oncle Charles Gouget, officier de l'armée impériale de Napoléon Ier. Je joue du violon et je chante pour distraire mes compagnons de Fort Alamo, le 2 mars 1836.

Guerre de Sécession de 1861 à 1865 – Port Hudson.

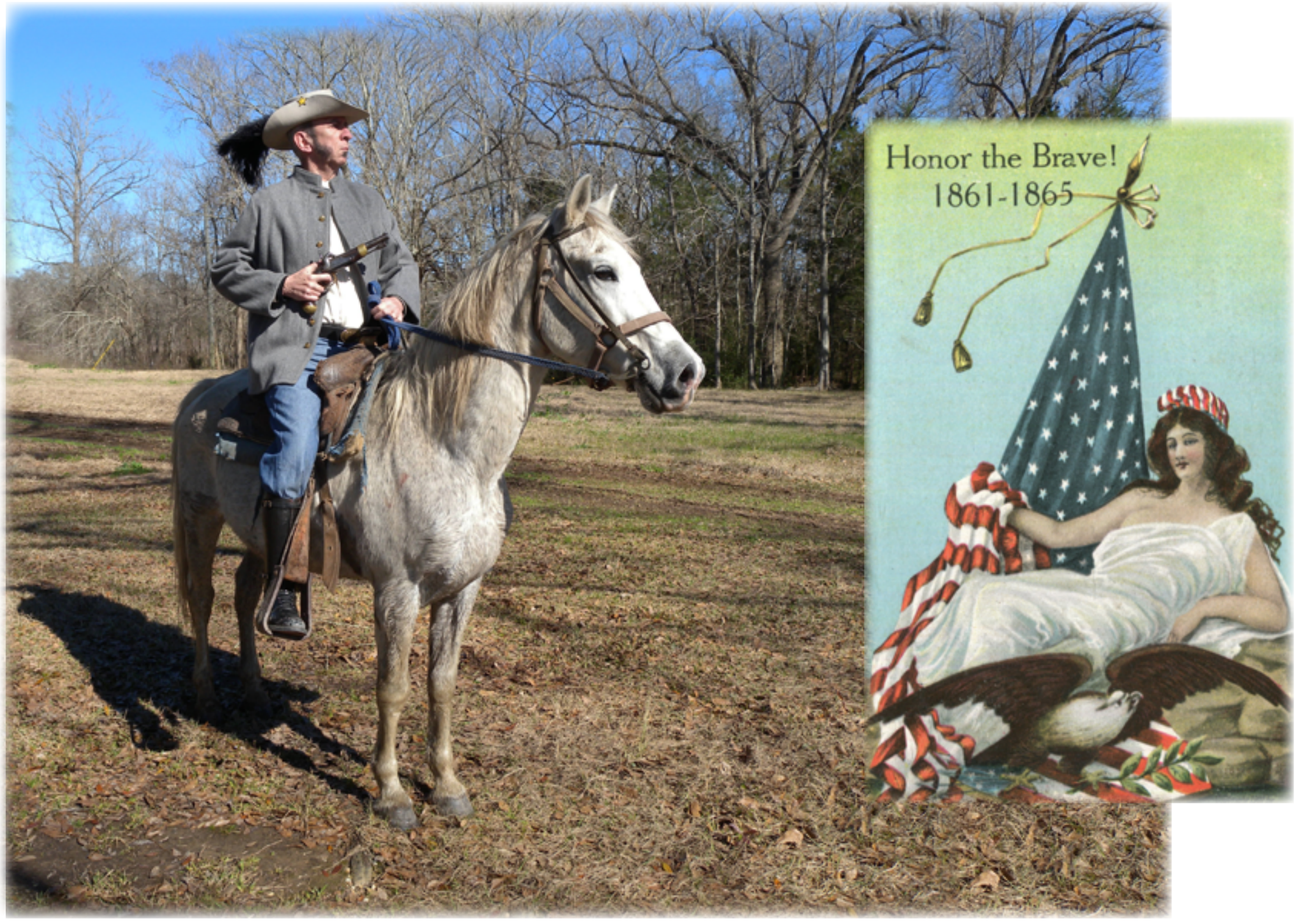
Je personnifie J. Dole, simple soldat, 4e régiment, première brigade, première division, milice louisianaise, compagnie H., le 27 mai 1863.

Guerre de Sécession de 1861 à 1865 – Bull Run.

Je personnifie Garlic Frog Demon, simple soldat, 1er Zouaves Louisianais, 3e compagnie, le 21 juillet 1861.

Guerre du Mexique de 1862 à 1867 – Medellín del Bravo.

Je personnifie François Dôle, volontaire dans la contre-Guérilla du Colonel Dupin, le 11 septembre 1863.

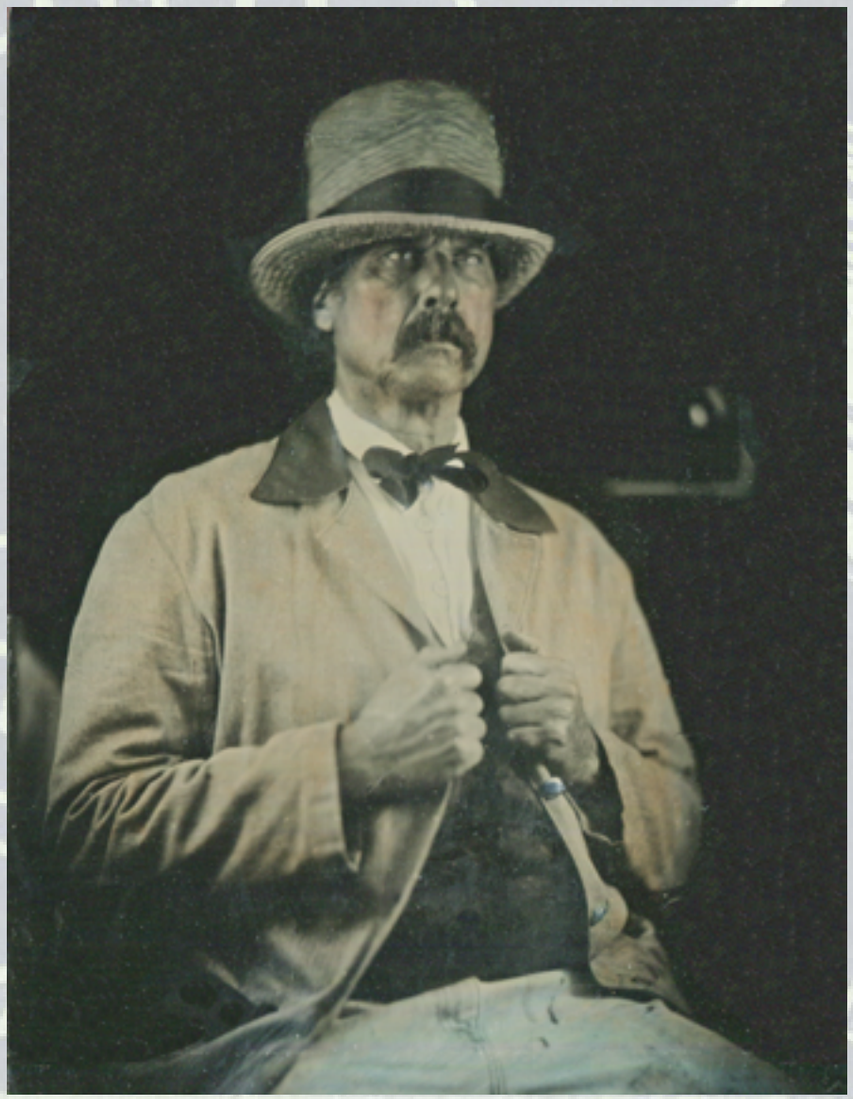

Honor the Brave!
1861-1865

Ferrotype de Bruce Schultz

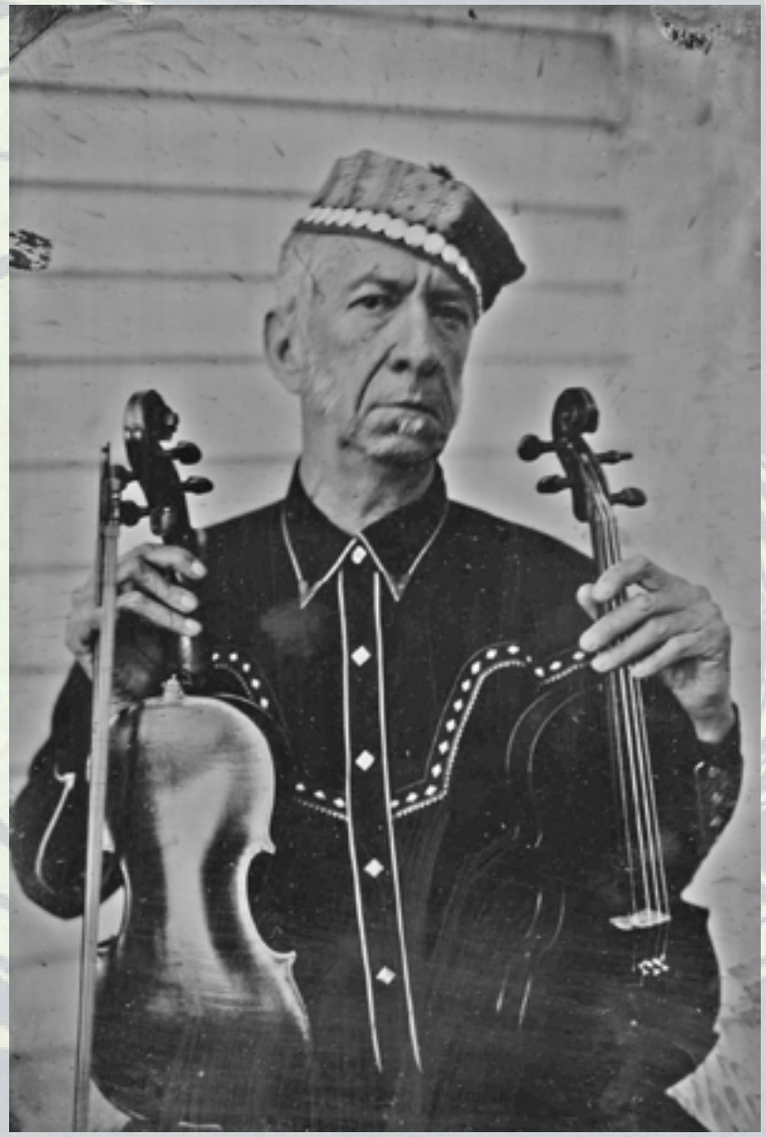
Gérard Dôle personnifiant un Cameron Highlander du 79th New York Volunteer Infantry Regiment. Quand la guerre de Sécession éclata, cette unité militaire devint une des plus notoires du conflit.

Pour raisons d'espionnage, notre héros, qui sert dans l'armée confédérée, s'est métamorphosé en volontaire de l'Union portant le tartan et le kilt. Les Nordistes le voient comme un inoffensif ménétrier, surtout quand il joue ses *tunes* autour du feu de camp.

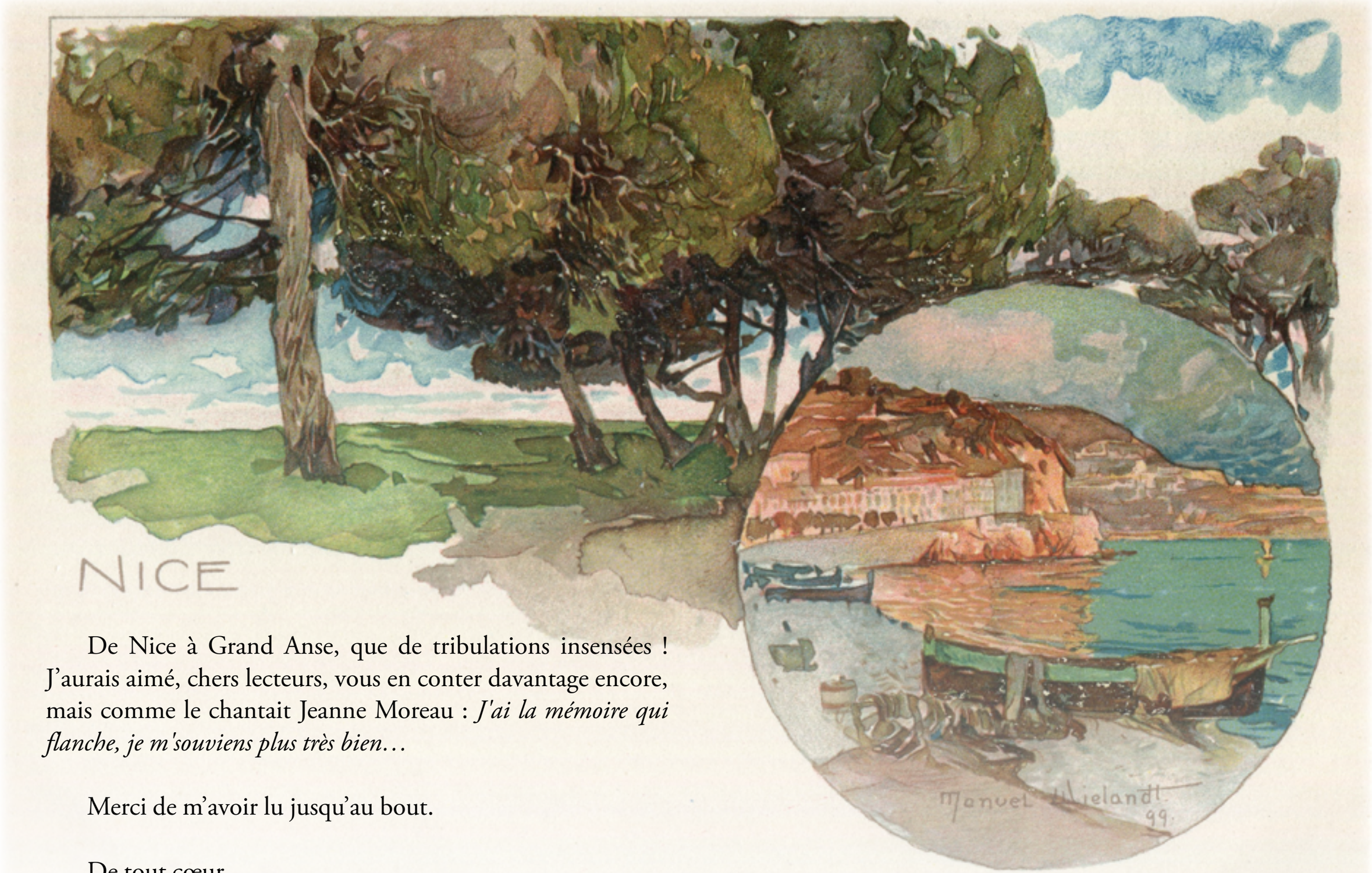
Le ferrotype est un procédé photographique monochrome mis au point en 1852 par Adolphe-Alexandre Martin, professeur de physique au collège Sainte-Barbe à Paris. Une fine plaque de tôle recouverte d'un vernis noir et d'une émulsion au collodion produit, après exposition et développement, une image positive directe non duplicable.



Bruce Schultz : *Autoportait* – Ferrotype.

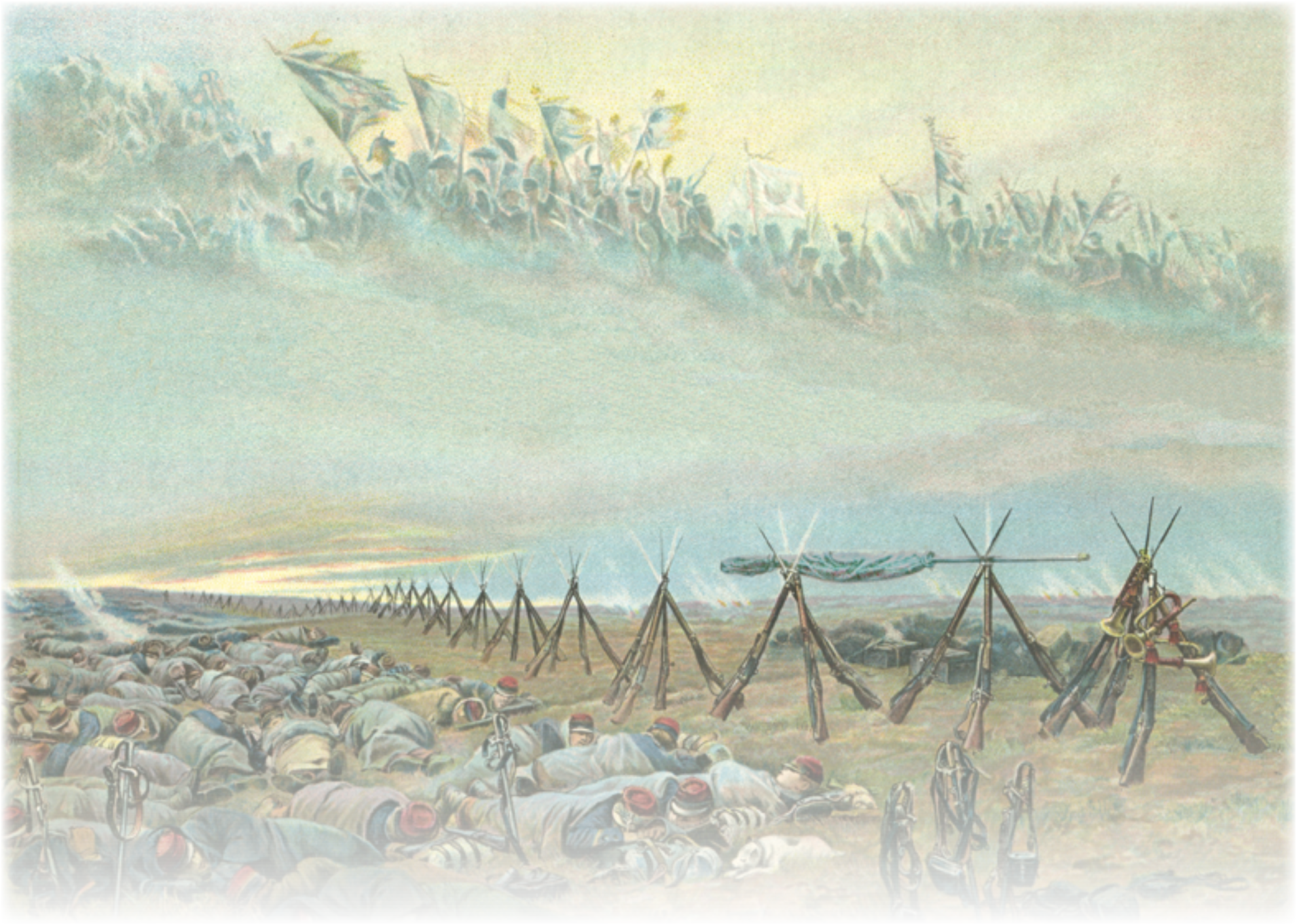


Gérard Dôle : *Twin Fiddler* – Ferrotype.



De Nice à Grand Anse, que de tribulations insensées ! J'aurais aimé, chers lecteurs, vous en conter davantage encore, mais comme le chantait Jeanne Moreau : *J'ai la mémoire qui flanche, je m'souviens plus très bien…*

Merci de m'avoir lu jusqu'au bout.

De tout cœur,

Gérard.